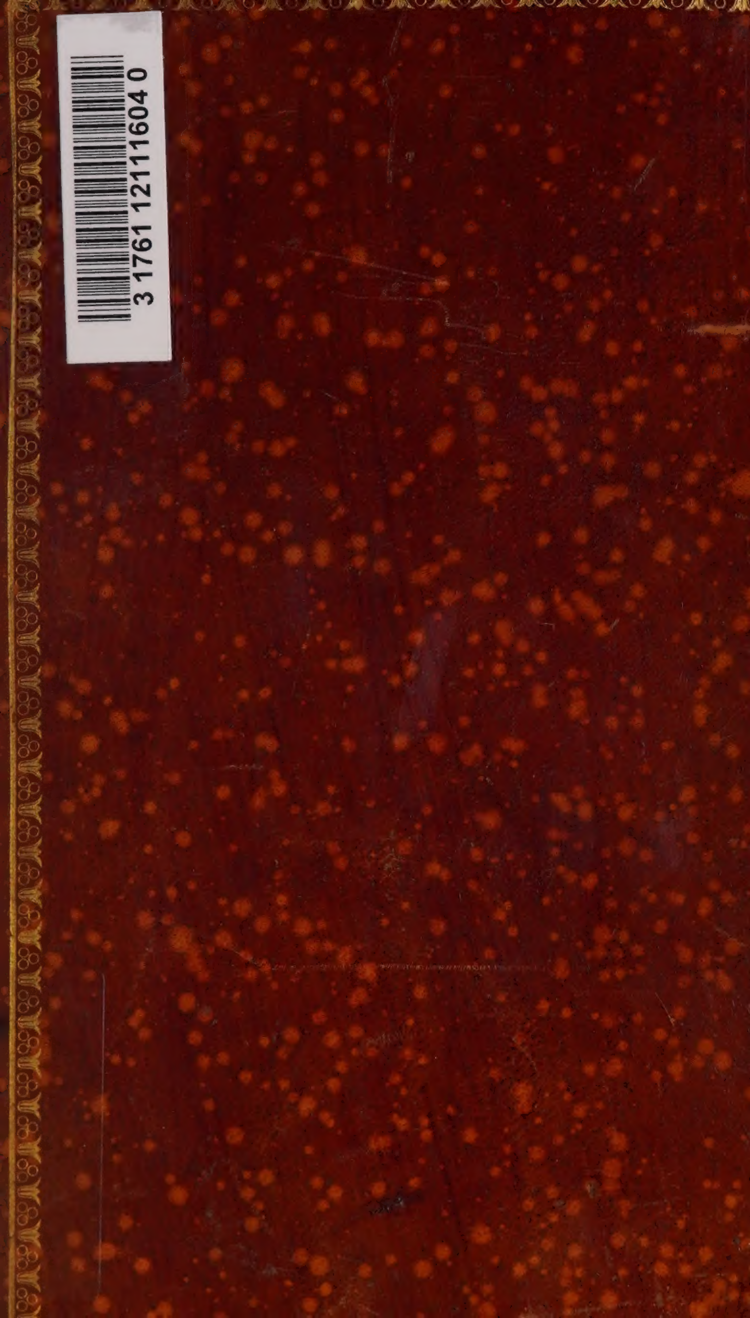
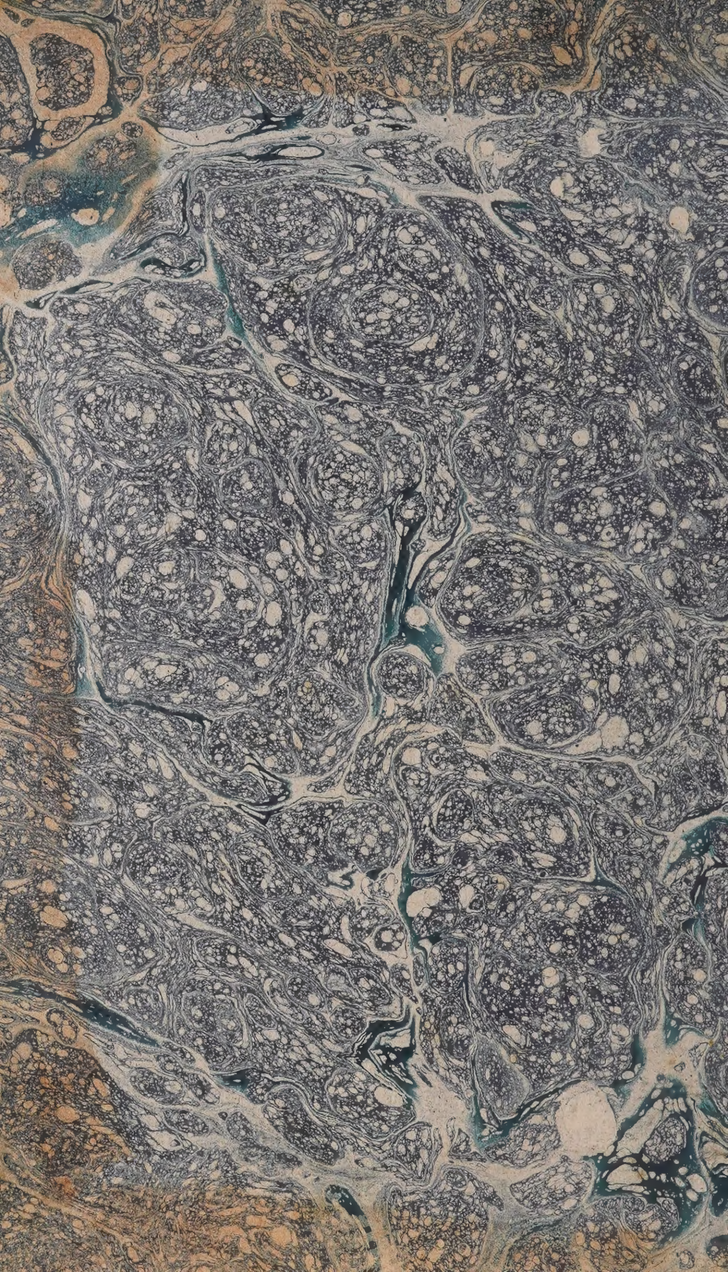
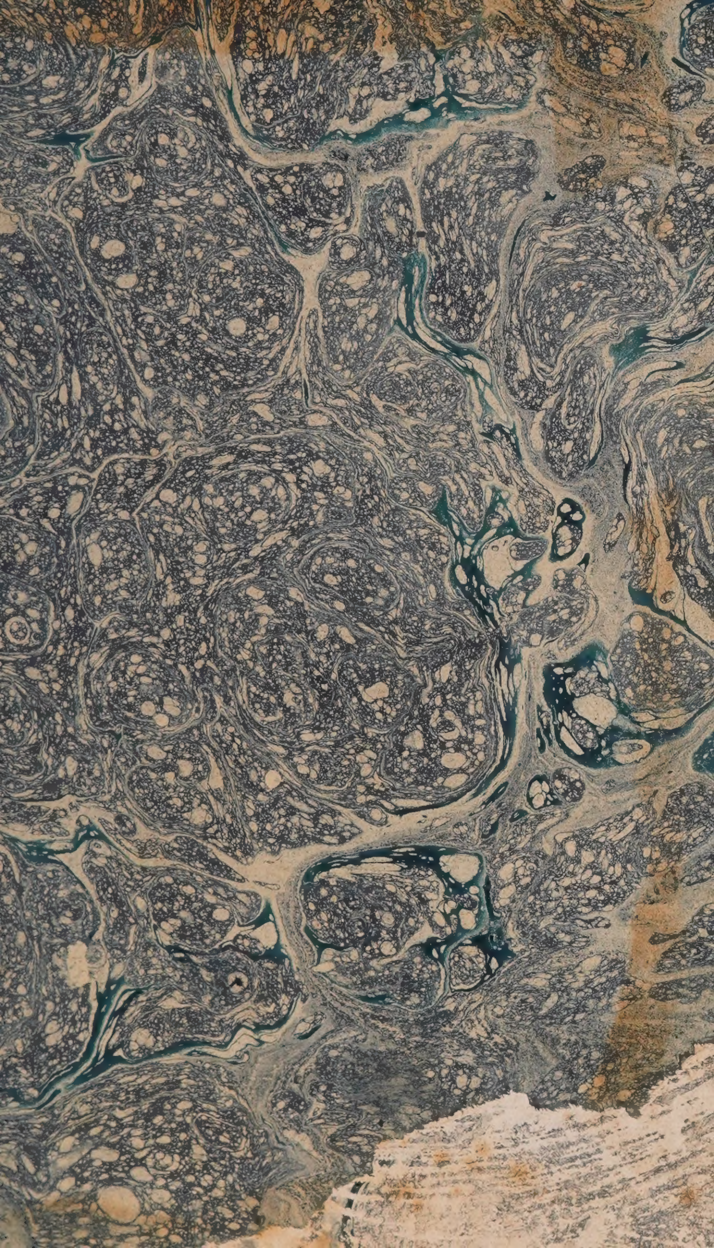

3 1761 12111604 0





VOYAGE

DE

CHAPELLE ET DE BACHAUMONT.

PARIS. — IMPRIMERIE DE CASIMIR,
RUE DE LA VIEILLE-MONNOIE, N° 12.





CHAPELLE et BACHAUMONT.

Desenne del. *1826.* *Bertonnier sculp.*

VOYAGE

DE

CHAPELLE ET DE BACHAUMONT,

SUIVI

DE LEURS POÉSIES DIVERSES,

DU VOYAGE DE LANGUEDOC ET DE PROVENCE,

PAR LEFRANC DE POMPIGNAN;

DE CELUI D'ÉPONNE, PAR DESMAHIS,

ET DE CELUI DU CHEVALIER DE PARNY;

PRÉCÉDÉ

DE MÉMOIRES POUR LA VIE DE CHAPELLE,

D'UN ÉLOGE DE BACHAUMONT,

ET D'UNE PRÉFACE PAR DE SAINT-MARC.

A PARIS,

CHEZ CONSTANT LETELLIER FILS, LIBRAIRE,

RUE TRAVERSIÈRE SAINT-HONORÉ, N° 25.

1826.

PRÉFACE.

Esprit aisé, naturel, libertin,
Et possédé d'une douce manie,
Chapelle fit admirer son génie,
Sans imiter auteur grec ni latin.
Comme l'on voit d'une source féconde
Couler sans art les eaux d'un clair ruisseau,
Tels les beaux vers couloient de son cerveau,
Et, s'en allant errer parmi le monde,
Y répandoient un plaisir tout nouveau.

L'auteur de ces vers [1], vingt-cinq ans avant de les rendre publics, s'étoit expliqué sur le mérite de Chapelle en ces termes [2] : « Nous avons perdu de« puis peu un bel esprit dont le génie fécond, en-

[1] François de Callières, ambassadeur extraordinaire et plénipotentiaire au congrès de Riswick, depuis secrétaire du cabinet du roi, l'un des quarante de l'Académie françoise, mourut le 17 février 1717. Les vers que je rapporte se lisent à la fin de son livre intitulé : *De la Science du monde et des Connoissances utiles à la conduite de la vie;* Paris, 1717, in-12.

[2] Dans l'ouvrage ayant pour titre : *Des bons Mots et des bons Contes, de leur usage, de la Raillerie des anciens, de la Raillerie et des Railleurs de notre temps;* Paris, in-12, 1692. C'est un bon livre en son genre, et nos gens du bon ton auroient grand besoin de le lire.

« richi de quantité de belles connoissances dans les « sciences les plus curieuses, lui fournissoit sur le « champ des pensées vives et réjouissantes qui l'ont « rendu long-temps les délices des bonnes com- « pagnies, et sur-tout de ceux qui sont touchés du « plaisir des bons repas et des choses agréables qui « s'y disent. Il avoit une facilité extraordinaire à « faire des vers d'un tour aisé et naturel... C'est à « lui que nous devons cet ingénieux ouvrage en « prose et en vers, qui contient la description d'un « voyage qu'il fit avec un de ses amis, et qui est « rempli d'une agréable variété de peintures vives « et divertissantes, et de plusieurs fines et délicates « railleries [1]. Il a fait quantité de vers enjoués sur « divers sujets, et il excelloit sur-tout à en faire sur « des rimes redoublées, c'est-à-dire sur deux rimes « à chaque stance. On peut dire qu'il est original « en ce genre de poésie, qui est plus harmonieux « que la poésie ordinaire, ce qui en augmente la « beauté, et le rend plus difficile.... C'est à lui que « nous devons encore une partie des grandes beau- « tés que nous voyons briller dans les excellentes « comédies de Molière, qui le consultoit sur tout « ce qu'il faisoit, et qui avoit une déférence entière

[1] C'est le petit ouvrage connu de tout le monde sous le titre de *Voyage de Bachaumont et de Chapelle*. Pour le citer, j'userai communément, dans la suite, du seul mot : *Le Voyage*.

« pour la justesse et la délicatesse de son goût. » Quelle idée ces paroles ne donnent-elles pas de l'étendue et de la beauté de l'esprit de Chapelle !

Quoique Voltaire [1] ne le peigne pas d'une manière tout-à-fait aussi flatteuse, il en parle cependant très-avantageusement, en disant que « c'est « un génie plus débauché encore que délicat, plus « naturel que poli, facile dans ses vers, incorrect « dans son style, libre dans ses idées. » L'assemblage de ces qualités ne forme-t-il pas nécessairement un caractère original, sûr de plaire dans touts les temps ?

Pouvois-je mieux débuter que par une édition des œuvres d'un pareil écrivain, pour annoncer au public un projet que j'ai formé depuis bien des années, que des amateurs éclairés de notre littérature m'ont souvent exhorté à remplir, et dont je me suis toujours vu forcé, par des occupations ou des contre-temps, de suspendre l'exécution ?

Ce projet est de rassembler ce qui nous reste de quelques gens que leur esprit a rendus célèbres, et qui par là doivent avoir un droit acquis à notre estime. Le goût des lettres n'ayant été pour la plupart d'entr'eux qu'une source d'amusement, ils n'ont sans doute jamais eu dessein de s'ériger en auteurs, et l'occasion seule a fait comme tomber

[1] Dans son *Temple du Goût.*

de leur plume quelques morceaux de prose, quelques vers qui sont ou répandus dans les différents recueils imprimés, ou cachés en manuscrit dans quelques cabinets.

Ce que je me suis proposé demande des soins, et souvent assez infructueux. Il paroît même presque impossible de recouvrer touts les écrits de gens qui ne songeoient guère à les conserver. Chapelle étoit de ce nombre, et lui-même nous en instruit, lorsqu'il dit, dans une lettre en vers, qu'il adresse à M. le marquis d'Effiat :

> Je sens dans mon cœur s'introduire
> Cet honnête et sage desir
> Pour la campagne et son loisir.
> Dieu veuille encor qu'il me retire
> Des lieux où je verrois moisir
> Le peu d'esprit qu'on a cru luire
> Dans quelques brouillons qu'à vrai dire,
> Personne ne m'a vu choisir
> Ni pour réciter ni pour lire,
> Et que le vin et le plaisir
> M'ont à peine permis d'écrire !

Combien n'a-t-on pas à se plaindre de ce qu'aucun de ses amis n'a daigné, dans le temps, ramasser tout ce que l'on connoissoit pour être de lui? N'est-ce pas s'en aviser bien tard, que de le faire plus de soixante ans après sa mort? Mais aussi ne falloit-il pas se hâter de profiter du peu de jour que les foibles lueurs d'une tradition prête à s'éteindre peuvent encore nous prêter pour démêler, parmi

tant de pièces fugitives dont les auteurs ne sont point nommés, celles que l'on peut revendiquer à Chapelle ?

D'ailleurs, à titre d'éditeur des *OEuvres de l'abbé de Chaulieu,* ne devois-je pas une attention particulière à celui qui fit éclore et mûrir les talents de cet aimable poëte ? Quelle gloire pour Chapelle, que d'avoir su former un élève si capable d'immortaliser sa mémoire, et si soigneux de lui témoigner sa reconnoissance ! Écoutons-le, cet élève, lorsqu'il se représente lui-même arrivant aux Champs-Élysées [1] :

Là, dans l'instant fatal que le sort m'aura mis,
J'espère retrouver mes illustres amis ;
La Fare avec Ovide, et Catulle et Lesbie,
Voulant plaire à Corinne ou caresser Julie ;
Chapelle au milieu d'eux, ce maître qui m'apprit,
Au son harmonieux de rimes redoublées,
L'art d'enchanter l'oreille et d'amuser l'esprit
Par la diversité de cent nobles idées.

Dans les vers suivants [2], il le caractérise d'une manière plus digne de l'un et de l'autre :

Chapelle, par hasard rencontré dans Anet,
S'en vint infecter ma jeunesse

[1] Dans l'*Épître au chevalier de Bouillon*, depuis prince d'Auvergne, laquelle commence par :

Élève que j'ai fait dans la loi d'Épicure.

[2] Dans l'*Épître au marquis de La Fare*, qui termine mon édition.

De ce poison fatal qui coule du Permesse,
Et cache le mal qu'il nous fait
En plongeant l'amour propre en une douce ivresse.
Cet esprit délicat, comme moi libertin,
Entre le tabac et le vin
M'apprit, sans rabot et sans lime,
L'art d'attraper facilement,
Sans être esclave de la rime,
Ce tour aisé, cet enjouement
Qui peut seul faire le sublime.

De touts ceux dont j'ai dessein de rassembler les ouvrages, aucun n'a joui d'une plus grande réputation et ne l'a mieux méritée que Chapelle. Mais j'aurois tort, malgré les soins que j'ai pris, de me flatter d'avoir recueilli tout ce qu'il a composé. Je réunis un plus grand nombre de ses pièces qu'on ne l'avoit fait jusqu'à présent [1]. J'en donne même quelques-unes qui, je crois, n'avoient point encore paru. La vérité cependant m'oblige d'avouer que je ne suis pas en état d'assurer qu'il soit incontestablement l'auteur de tout ce qui porte ici son nom. Il ne se peut pas qu'il n'échappe bien des choses à mes recherches, et que je ne sois quel-

[1] Je n'ai vu nulle part plus de pièces de Chapelle ensemble que dans une édition de son *Voyage,* faite à Paris, en 1732, sous ce titre : *Voyage de MM. François Le Coigneux de Bachaumont et Claude-Emmanuel Luillier Chapelle*; La Haye, in-12 de cent-quatre-vingt-quinze pages. Après le *Voyage*, sont des *Poésies diverses* au nombre de vingt-quatre pièces. J'en donne cinquante-cinq.

quefois induit en erreur par de fausses indications.

C'est pour cela même que j'ose ici prier les gens de lettres de m'aider dans l'exécution du projet que j'annonce, en me faisant part des lumières qu'ils peuvent avoir sur les auteurs des pièces anonymes qui se trouvent en si grand nombre dans les recueils imprimés. Je demande aussi les mêmes secours à ceux qui possèdent ou qui connoissent des recueils manuscrits où les auteurs sont nommés.

Quelque chose que j'aie dit à l'avantage de Chapelle, il ne faut pas croire que l'on n'ait pas aussi raison d'en dire un peu de mal. Voltaire, après nous l'avoir offert [1] parlant toujours au dieu du goût sur les mêmes rimes, ajoute : « On dit que ce « dieu lui répondit un jour :

« Réglez mieux votre passion
« Pour ces syllabes enfilées
« Qui, chez Richelet [2] étalées,
« Quelquefois sans invention,
« Disent avec profusion
« Des riens en rimes redoublées. »

Le conseil étoit sage. Chapelle, à l'exemple de d'Assoucy, son maître, s'est quelquefois permis des

[1] Dans le *Temple du Goût.*

[2] César-Pierre Richelet, avocat au parlement, auteur d'un *Dictionnaire de Rimes*, et d'un *Dictionnaire françois*, l'un et l'autre estimés, étoit de Cheminon en Champagne. Il mourut à Paris le 19 novembre 1692, âgé de soixante-sept ans.

platitudes, afin de pousser les mêmes rimes aussi loin qu'il pourroit. C'est en partie ce qui choquoit en lui son ami Despréaux. Ce critique si judicieux disoit, s'il en faut croire l'auteur du *Bolæana* [1], « que Chapelle avoit certainement beaucoup de feu « et bien du goût, tant pour écrire que pour ju-« ger : mais qu'à son *Voyage* près, qu'il estimoit « une pièce excellente, rien de Chapelle n'avoit « frappé les véritables connoisseurs, toutes ses au-« tres pièces étant informes et négligées, et tom-« bant souvent dans le bas; témoin ses vers sur « l'éclipse, où il finit par ce quolibet, *gare le pot* « *au noir,* et fait venir comme par machine *Juste-* « *Lipse,* afin de trouver une rime à *Apocalypse.* » Il faut avouer que la plupart des pièces de Chapelle ne sont que des boutades de génie, qui n'ont point de plan certain et sont rarement achevées. Il faut convenir aussi qu'il semble quelquefois courir assez mal à propos après des rimes bizarres. A l'égard du quolibet, *gare le pot au noir,* il n'offre pas une idée bien noble; mais il termine des vers

[1] Jacques de Losme de Montchesnay, fils d'un procureur au parlement de Paris, naquit en cette ville le 4 mars 1666, et mourut à Chartres le 16 juin 1740. Il n'est guère connu que par quelques comédies de l'ancien Théâtre Italien, qui sont pleines d'esprit. *Voyez* à son sujet l'avertissement du tome V des *OEuvres de Despréaux*, édition de 1747; et dans le même volume le *Bolæana,* n° 73, pp. 76 et 77.

où le poëte suppose que l'éclipse dont il parle vint de ce que Jupiter, après déjeûner, fit jouer les dieux à colin-maillard, et que le Soleil le fut. En ce cas, est-ce une si grande faute que de s'être servi d'un *dictum* consacré par ce jeu même? Après ce que Montchesnay rapporte comme de Despréaux, il ajoute de lui-même : « Cependant c'étoit ce mê-« me Chapelle qui donnoit le ton à touts les beaux « esprits comme à touts les ivrognes du Marais. On « prenoit son attache pour débiter dans le beau « monde des vers prétendus *anacréontiques*, où « régnoient, disoit-on, le plus beau naturel et les « plus heureuses négligences. » Cet auteur outre sans doute; mais il n'est pas douteux que Chapelle en son temps n'ait eu beaucoup de sots imitateurs. C'est le sort ordinaire, et sur-tout en France, de touts les esprits originaux. Au reste, les défauts qu'on peut légitimement reprocher à Chapelle ne sont-ils pas si bien compensés par ce grand nombre de beautés neuves, et qui ne sont qu'à lui, qu'il faudroit être de bien mauvaise humeur pour ne pas lui pardonner quelques négligences, suites nécessaires de sa sorte d'esprit, qui n'empêchoient pas que Despréaux, en les lui passant à regret, ne lui rendît d'ailleurs toute la justice qu'il méritoit? Dans une lettre à Brossette [1] sur

[1] L'extrait de cette lettre est rapporté par Brossette, dans sa *Remarque sur le vers 64 de l'Épître IX de Despréaux.*

le Lutrigot et Bonnecorse son auteur [1], il dit : « On ne sauroit m'élever plus que ne le fait M. de « Bonnecorse, puisqu'il me donne pour admira-« teurs passionnés les deux plus beaux esprits de « notre temps, M. Racine et M. Chapelle [2]. »

Quelques personnes ont exigé de moi que je fixasse la date du *Voyage* de nos deux auteurs. On le place communément en 1655. L'objet du pre-

[1] Cet auteur étoit de Marseille, et fut employé pendant cinq ans au Caire. Il a fait *la Montre d'amour*, les *Maximes et lois d'amour*, et quelques autres petits ouvrages de galanterie, mêlés de prose et de vers, touts assez ingénieux. Despréaux, dans son *Lutrin*, ayant raillé *la Montre*, Bonnecorse s'en vengea par *le Lutrigot*, poëme en dix chants. Je ne sais quand il parut pour la première fois. J'en connois la seconde édition, que l'auteur dit augmentée de huit cents vers. Ce poëme est à la suite de treize discours en vers, espèces de satires générales, contenant d'assez bonnes choses, mais écrites et versifiées lâchement. Le titre du volume est : *Le Poëte sincère, ou les Vérités du siècle, en treize discours et dix chants;* première édition ; à Anvers, chez Jacques Le Censeur, *à la Vérité;* 1692, in-12.

[2] Quand Despréaux écrivoit ces paroles, il avoit perdu toute idée du *Lutrigot*. *Garriste* et *Rigelle,* qui doivent être Racine et Chapelle, n'y sont rien moins que ses *admirateurs passionnés*. L'auteur dit même dans une note : « Ce sont deux « amis qu'on suppose se divertir aux dépens de l'auteur du « *Lutrin*, qui n'a jamais manqué d'avoir de tels amis. » Ils paroissent dans le troisième, le quatrième et le cinquième chant, et s'acquittent fort bien du rôle que l'auteur leur a confié.

mier des deux éclaircissements qui terminent ce volume est de montrer qu'il est de 1656. Le second éclaircissement est sur ce qu'on lit, dans le même ouvrage, du risque que d'Assoucy courut à Montpellier d'être brûlé. C'est une pure fiction, qui n'a pour fondement que l'emprisonnement de ce même d'Assoucy dans cette ville.

Comme dans toutes les éditions du *Voyage*, et même dans celle que M. de La Monnoye en fit en 1714 [1], ce petit ouvrage a pour titre : *Voyage de MM. de Bachaumont et La Chapelle ;* l'inexactitude de ce dernier nom fut cause qu'en Hollande, après la mort de Chapelle, on imprima dans un même volume ce *Voyage*, avec *les Amours de Catulle*, comme si l'un et l'autre ouvrage eussent été de Jean de La Chapelle, qui vivoit alors, et qui mourut doyen de l'Académie françoise, le 29 mai 1713. L'abbé de Chaulieu, pour venger de cette espèce d'insulte la mémoire de son maître et de son ami, fit cette épigramme :

> Lecteur, sans vouloir t'expliquer,
> Sur cette édition nouvelle,
> Ce qui pourroit t'alambiquer
> Entre *Chapelle* et *La Chapelle*,
> Lis leurs vers, et dans le moment,
> Tu verras que celui qui si maussadement

[1] Dans son *Recueil de pièces choisies, tant en prose qu'en vers* ; 2 vol. in-8°. Le *Voyage* est la première pièce du t. I.

Fit parler Catulle et Lesbie,
N'est point cet aimable génie
Qui fit ce *Voyage* charmant,
Mais quelqu'un de l'Académie [1].

Je n'entre ici dans aucun détail sur les *OEuvres diverses de Chapelle.* Les sources où j'ai puisé pour l'édition des *OEuvres de l'abbé de Chaulieu*, m'ont aussi fourni de quoi former ce volume. La table, et quelques notes au bas des pages, donneront d'ailleurs des clartés suffisantes sur ces *OEuvres diverses*, ainsi que sur les *Pièces de Bachaumont*, qui les suivent.

J'ai cru qu'il étoit convenable de ne pas séparer de Chapelle cet autre esprit aimable,

Dont il se servit pour second
Dans le récit de ce voyage,
Qui du plus charmant badinage
Est la plus charmante leçon [2].

Mon dessein, en travaillant à mettre ensemble les

[1] On trouve cette épigramme dans les *OEuvres de Vergier*, et je l'ai mise parmi celles de l'abbé de Chaulieu, sans assurer qu'elle fût de lui. J'ai su depuis, à n'en pouvoir douter, qu'il en étoit véritablement l'auteur. Vergier d'ailleurs n'avoit pas les mêmes raisons de s'intéresser à la mémoire de Chapelle, et rien ne pouvoit l'aigrir contre l'Académie françoise, où l'on avoit refusé d'admettre l'abbé de Chaulieu.

[2] Voltaire, *lettre* écrite de Sully *à l'abbé de Chaulieu*, dans laquelle il feint une apparition de Chapelle et de Bachaumont.

ouvrages de ces deux amis, étoit de réparer l'espèce de tort que l'un semble avoir reçu de l'autre. Consultons là-dessus Voltaire. Immédiatement après les quatre vers que l'on vient de lire, il ajoute : « Je vous dirai pourtant en confidence, et si la « poste ne me pressoit, je vous le rimerois ; ce Ba- « chaumont n'est pas trop content de Chapelle. Il « se plaint de ce qu'après avoir travaillé ensemble « au même ouvrage, Chapelle lui a volé la moitié « de la réputation qui lui en revient, et prétend « que c'est à tort que le nom de son compagnon a « étouffé le sien. *Car c'est moi*, me dit-il, *qui ai « fait les plus jolies choses du* Voyage, *témoin « ces vers :*

« Sous ce berceau qu'Amour exprès
« Fit pour toucher quelque inhumaine,
« L'un de nous deux, un jour, au frais
« Assis près de cette fontaine,
« Le cœur percé de mille traits,
« D'une main qu'il portoit à peine,
« Grava ces vers sur un cyprès :

« *Hélas ! que l'on seroit heureux*
« *Dans ce beau lieu digne d'envie,*
« *Si, toujours aimé de Sylvie,*
« *L'on pouvoit, toujours amoureux,*
« *Avec elle passer la vie !* »

Quelque intention que j'aie eue de faire en sorte que la gloire de Chapelle cessât d'offusquer entièrement celle de Bachaumont, je ne puis offrir sous

le nom de ce dernier que quatre pièces. Encore ne suis-je pas certain qu'elles soient toutes quatre de lui ; mais comme ce volume n'est qu'un essai du projet annoncé dans cette préface, ce que j'ai fait pourra du moins encourager quelques autres à joindre leurs efforts aux miens.

Malheureux dans la recherche des ouvrages de Bachaumont, je n'ai pas été plus heureux dans celle des circonstances de sa vie. Je n'offre donc ici qu'un court éloge, qui ne contient guère qu'un reste de tradition, qu'il falloit empêcher de périr. Je rends compte, à la fin de cet éloge, de la querelle que Ménage voulut faire à Bachaumont en 1666.

A l'égard de Chapelle, j'ai trouvé des matériaux en abondance dans les ouvrages de d'Assoucy, dans la *Vie de Molière* par Grimarest, dans le *Parnasse françois,* de M. Titon du Tillet, dans les Mémoires de Racine sur la vie de son père, dans la préface de cette édition de 1732 dont j'ai parlé plus haut, et dans quelques *Anas*. Je me suis imaginé que l'on me sauroit gré d'avoir fait un tout de ce qui se trouve épars au sujet de cet homme si célèbre. C'est une chose qu'il falloit faire tôt ou tard ; et j'ai tâché de m'en acquitter, si ce n'est aussi bien que je l'aurois souhaité, le moins mal que j'ai pu.

SAINT-MARC.

ÉLOGE

DE BACHAUMONT.

François Le Coigneux, seigneur de Bachaumont, naquit en 1624. Il fut le seul fruit du mariage de Jacques Le Coigneux, président à mortier au parlement de Paris et chancelier de Monsieur, Gaston, duc d'Orléans, avec sa seconde femme, Marie Bitault, fille de François Bitault, maître des requêtes.

Comme il avoit du premier lit un frère aîné qui devoit succéder à la charge de leur père, il fut pourvu, jeune encore, d'un office de conseiller clerc au parlement de Paris. C'est en cette qualité que, durant la Fronde, on le voit jouer une espèce de rôle. Les engagements du père, ennemi né, pour ainsi dire, de touts les ministres, dont il ambitionnoit la place, ne permettoient guère au fils d'être autre chose qu'un frondeur assez zélé. Le cardinal de Retz, qui le nomme en différents endroits de ses *Mémoires*, l'employa plus d'une fois utilement pour l'intérêt du parti. Ce n'est pas là, sans doute, le plus bel endroit de la vie de Bachau-

mont; mais il faut faire grâce au fanatisme du temps, et songer qu'il étoit encore jeune. Dans le fort des troubles, en 1649, il n'avoit que vingt-cinq ans.

Soit ennui d'un métier peu compatible avec un certain goût pour le plaisir, soit crainte que son attachement trop vif à la Fronde ne nuisît à la fortune qu'il auroit pu faire, il ne conserva pas long-temps sa charge, et se réduisit à jouir, dans un état borné, des agréments que ses talents pour la société pouvoient aisément lui procurer. Une volupté douce et quelques études légères firent son occupation pendant presque toute sa vie. Il allioit beaucoup de délicatesse à beaucoup d'esprit, et faisoit des vers avec une facilité presque égale à celle de Chapelle. Durant la guerre de la Fronde, il avoit exercé sa verve contre les objets de la haine de ce parti. Dans la suite, il ne chanta plus guère que l'amour et les plaisirs. On sait qu'il avoit fait quantité de chansons et de jolis vers. Beaucoup sans doute ont paru dans les différents recueils de son temps : mais comment les discerner dans cette foule immense de pièces anonymes?

Sur la fin de ses jours, il s'occupa de soins plus importants, et pensa qu'il falloit mourir en chrétien. C'est ce qui lui faisoit dire à ceux qui s'étonnoient du changement que l'âge avoit

occasionné dans sa conduite, « qu'un honnête « homme devoit vivre à la porte de l'église, et « mourir dans la sacristie. » Il mourut en 1702, âgé de soixante-dix-huit ans, après en avoir survécu seize à son ami Chapelle.

Un homme de cette trempe devoit-il jamais courir le risque d'avoir sur les bras une querelle d'auteur? Il ne tint cependant pas à Ménage que la chose n'arrivât. Irrité du ridicule que, dans le *Voyage*, on avoit jeté sur son affectation de galanterie et sur son épître dédicatoire des *Œuvres de Sarrazin*, il tomba pesamment sur Bachaumont, en 1666 [1], comme sur le seul auteur de cet ouvrage; à peu près dans le même temps que d'Assoucy répondoit à Chapelle comme en étant le principal et même l'unique auteur [2].

Ménage prit occasion de ces vers de Malherbe :

> Thémis les vices détruira,
> L'Honneur ouvrira son école;

[1] A la page 375 de ses *Observations sur les Poésies de Malherbe*, qui parurent cette année 1666 pour la première fois. « Comme cette note est divertissante, dit M. de La Mon-« noye dans la préface de son *Recueil de pièces choisies*, « je la copierai tout au long, d'autant plus qu'elle a été re-« tranchée en 1689 dans la seconde édition, et que la pre-« mière ne se trouve plus que difficilement. » J'ai cru pouvoir suivre ici l'exemple de ce littérateur, homme d'esprit et de goût.

[2] Par une lettre écrite de Rome, le 25 juillet 1665.

Et dans Seine et Marne luira
Même sablon que dans Pactole,

pour faire cette observation curieuse : « Ceux « qui se mêlent de faire des vers ne les finiront « jamais, s'ils m'en croient, par ces troisièmes « personnes du futur, si ce n'est en burlesque, « comme a fait, dans la curieuse relation de son « *Voyage*, le savant et poli M. de Bachaumont, « aujourd'hui le plus célèbre *poëte burlesque* « que nous ayons en France, et qui vient de « recueillir la succession de l'illustre Scarron et « du fameux Saint-Amand. Les paroles d'un au- « teur si célèbre méritent bien d'être lues en « touts lieux, et je ne dois pas les envier à mes « lecteurs, quand ce ne seroit que pour les dé- « lasser de la fatigue de lire dans ces observations « tant de choses si peu galantes et si peu agréa- « bles. Les voici :

« Sur le champ, au lieu de se taire,
« Plus haut encore on murmura.
« Le dieu lors en furie entra,
« Son trident par trois fois serra,
« Et trois fois par le Styx jura :
« *Quoi donc! ici l'on osera*
« *Dire hardiment ce qu'on voudra!*

« Je donne avis en passant à M. Le Coigneux de « Bachaumont que l'*h* en *hardiment* est aspi- « rée; et je lui conseille en même temps, com- « me son serviteur, son ami et son parent,

« quand il fera réimprimer sa relation, de ré-
« former ce vers de la sorte :

> « *Dire tout haut ce qu'on voudra.* »

« Continuons :

> « *Chaque petit dieu glosera*
> « *Sur ce que Neptune fera !*
> « Per Dio! questo non sarà.

« Voyez comme l'auteur mêle ici agréable-
« ment l'italien avec le françois, de la même
« façon que Lucilius [1] mêloit le grec et le
« latin! »

M. de La Monnoye, après avoir rapporté cette observation singulière, dit : « Ménage, piqué « du ridicule que l'auteur du *Voyage* lui don- « noit sous le nom des *précieuses de Montpel- « lier,* avoit tâché de s'en venger par ces raille- « ries. Il les supprima pourtant depuis, soit par « un effet de sa réconciliation avec Bachaumont, « soit parce qu'il reconnut que la pièce où on le « railloit étoit moins de Bachaumont que de « Chapelle, soit enfin pour ne pas rappeler le « souvenir des plaisanteries qu'on avoit faites de « lui [2]. »

[1] Vieux poëte latin, inventeur de la satire.

[2] M. de La Monnoye ajoute à ce qu'on vient de lire : « Un « avis que Ménage auroit pu joindre à celui de l'*h* non aspi-

J'ajoute une conjecture à celles de M. de La Monnoye. Ce fut à la fin de 1666, et lorsque Ménage apparemment s'applaudissoit de s'être si bien vengé de Bachaumont, que Despréaux donna la première édition de six de ses satires; et Ménage eut tout lieu de se repentir d'avoir voulu badiner celui qu'il croyoit l'auteur du *Voyage*, lorsqu'il lut dans la satire à Molière :

Si je pense parler d'un galant de notre âge,
Ma plume, pour rimer, rencontrera Ménage.

Ces vers furent changés dans la suite; et Despréaux, lié dès-lors avec Chapelle, ne consentit apparemment à substituer quelque chose à ce trait satirique, qu'à condition que Ménage supprimeroit ce qu'il avoit écrit contre Bachaumont.

Au reste, je ne vois pas que ce dernier ni son ami se soient beaucoup inquiétés de l'incar-

« rée dans *hardiment*, est d'avoir fait *Dio* de deux syllabes,
« dans le vers :

« *Per Dio! questo non sarà!*

« contre la pratique des Italiens, qui ne font jamais
« *io*, *mio*, *Dio*, *etc.*, de deux syllabes qu'à la fin du vers.
« Chapelle.... n'y regardoit pas de si près. Emporté par
« le feu de son génie, il se mettoit quelquefois au-dessus
« des règles; mais les beautés vives et originales, tant de ses
« vers que de sa prose, obtiennent aisément grâce pour ces
« petites négligences, qui d'ailleurs ne sont pas fréquentes. »

tade de Ménage, qui ne s'attira sans doute de leur part que la petite pièce qui commence par

L'amoureux et docte Ménage.

Ce vers devint une espèce de quolibet, et se trouve employé par différents poëtes de ce temps-là.

Pour la pièce même, Cotin, après l'avoir ajustée à sa manière, l'inséra dans sa *Ménagerie*. Voici l'endroit :

« S'ensuivent quelques avis et louanges à « Gilles Ménage.

« Je commence par son portrait. Il n'est pas « de la main de Juste [2] ni de Champagne [3]. Il est « de celle de....., où j'ai adouci quelque chose :

PORTRAIT DE GILLES MÉNAGE.

L'amoureux et docte Ménage,
Ce galant écolier juré,
Si l'on en croit à son langage,
Depuis trente ans ne s'est miré.

[1] C'est une satire très-piquante contre Ménage. J'en ai vu trois éditions sans date; mais Bayle en cite quelque part une de la Haye, en 1666.

[2] Juste d'Egmont, célèbre pour le portrait, étoit Flamand. Formé dans l'école de Rubens, il se perfectionna sous Simon Vouet, le maître de Lesueur et de Lebrun.

[3] Philippe Champagne, qui réussissoit dans le portrait et dans le paysage, naquit à Bruxelles en 1602, et mourut à Paris le 12 août 1674.

Quand il eut pourtant fait l'image
De l'*archipédant* renommé [1],
La Chloris dont il est charmé
Rendit au monde témoignage
Qu'il se mira dans son ouvrage;

« tant Ménage s'est trouvé semblable à celui « qu'il avoit dépeint. Ce digne ouvrage fut le « portrait et le miroir de son auteur, lequel, à « ce qu'il dit lui-même, ne se mira jamais sans « convulsion, parce que depuis quarante ans « il est prodigieusement changé, quoiqu'il soit « encore blanc sous le linge. »

La Chloris dont on suppose là que Ménage étoit charmé, n'est autre, selon la suite de la *Ménagerie*, que mademoiselle de Scudéry. Quelle bonté d'ame à Cotin, de nous représenter cette fille illustre forcée, quoique l'intime amie de Ménage, de convenir que c'étoit un *archipédant!*

[1] Pierre de Montmaur, ce parasite si fameux, dont Ménage avoit fait une vie satirique.

MÉMOIRES

POUR

LA VIE DE CHAPELLE.

Claude-Emmanuel Luillier[1] étoit fils naturel de François Luillier, maître des comptes à Paris et conseiller au parlement de Metz. Il eut pour mère Marie Chanut, qui le mit au monde en 1626 au village de la Chapelle, entre Paris et Saint-Denis. C'est de là que lui vint le nom qu'il porta toute sa vie.

François Luillier étoit fort riche; mais l'esprit, la politesse, l'amour des sciences et des belles-lettres étoient ce qu'on estimoit le plus en lui. Ses liaisons avec Gassendi[2], qui fut son ami particulier; avec Saumaise[3], qui lui dédia ses Remarques sur *les*

[1] C'est ainsi qu'il s'appeloit, et non pas Loullier, comme il est nommé mal à propos en différents endroits.

[2] Pierre Gassendi, chanoine et prévôt de l'église de Digne et professeur royal en mathématiques, naquit en 1592 à Champtercier, bourg de Provence dans le diocèse de Digne; et mourut à Paris le 24 octobre 1656.

[3] Claude de Saumaise, très savant homme, mauvais écrivain, critique moins judicieux que plein de hauteur et de présomption, étoit fils de Bénigne de Saumaise, doyen des conseillers du parlement de Dijon. Sa mère l'éleva dans le calvinisme, dont il fit profession toute sa vie. Il étoit né le 15 mai 1588; et mourut aux eaux de Spa le 5 septembre 1653.

Amours de Leucippe et de Clitophon [1]; avec Peiresc [2], Balzac [3], et quelques autres savants et gens d'esprit des plus distingués, font l'éloge et de son goût et de l'étendue de ses connoissances.

Il prit d'autant plus de soin de l'éducation de son fils, qu'il annonçoit dès l'enfance beaucoup d'esprit. Il lui fit faire son cours d'humanités à Paris chez les Jésuites; et le jeune Chapelle acquit des meilleurs auteurs de l'antiquité grecque et latine une connoissance qui le mit dans la suite en état d'en bien sentir et juger les beautés.

Lorsqu'il fallut passer à des études plus relevées, un heureux hasard le dispensa d'aller dans les écoles, aux dépens de son jugement, surcharger sa mémoire de ces fatras que l'on honoroit alors si gratuitement du nom de philosophie. Gassendi, dans son premier

[1] Roman grec d'Achille Tatius.

[2] Nicolas-Claude Fabri, seigneur de Peiresc, abbé de Guistres et conseiller au parlement de Provence, naquit dans cette province, au château de Bougencier, le 1er décembre 1580, et mourut à Aix le 24 juin 1637. Ses relations avec les savants de touts les pays, et les services littéraires qu'il leur rendoit continuellement, ont immortalisé son nom dans la république des lettres. Une érudition très-étendue et très-variée l'avoit mis en état d'écrire sur une infinité de matières : mais, détourné sans cesse par ses occupations publiques, il ne mit la dernière main à rien, et ses ouvrages imparfaits sont restés manuscrits. On a sa vie composée en latin par Gassendi.

[3] Jean-Louis Guez, seigneur de Balzac en Angoumois, mérite, malgré ses défauts, les titres de père et de restaurateur de l'éloquence françoise, avec autant de justice que Malherbe, qui fut son maître pour la langue, mérite ceux de père et de restaurateur de notre poésie. Il fut de l'Académie françoise, et fonda le prix d'éloquence qu'elle distribue depuis 1671. Il mourut à Angoulême, le 18 février 1654.

voyage à Paris en 1624, avoit formé la liaison la plus intime avec François Luillier, qui l'avoit forcé d'accepter chez lui le logement et la table. Il en fut de même lorsque ses affaires l'y rappelèrent en 1641. Alors, charmé de l'esprit du jeune Chapelle et des progrès qu'il avoit faits dans les humanités, il le voulut instruire lui-même de la philosophie et des mathématiques. Pendant que Chapelle étoit au collége, il s'étoit lié d'une amitié qui devoit être pour la vie, avec deux jeunes gens destinés à devenir célèbres chacun dans son genre, Molière et Bernier [1]. Il obtint de Gassendi qu'ils fussent admis aux leçons qu'il lui donnoit; et touts trois, animés d'une noble émulation, profitèrent également des instructions de cet excellent philosophe. Chapelle avoit donc environ seize ans lorsque Gassendi voulut être son maître, et qu'il fut question de le diriger vers un but certain. On peut inférer d'une de ses pièces que son père le destina d'abord à l'église; et ce fut sans doute en partie pour qu'il s'y pût avancer, qu'il le fit légitimer en 1642.

Quoi qu'il en soit, l'excellente éducation qu'il avoit reçue n'empêcha pas que sa première entrée dans le monde ne répondît mal aux vues que son père pouvoit avoir sur lui. Son goût pour le plaisir, sa haine de toute espèce de dépendance, son inaptitude à tout ce qui pouvoit demander une suite de soins attentifs, ne

[1] François Bernier, natif d'Angers, fut docteur en médecine de Montpellier. Il mourut à Paris le 22 septembre 1682. Il avoit passé la plus grande partie de sa vie à voyager dans les Indes; et même il avoit séjourné douze ans à la cour de l'empereur du Mogol, en qualité de médecin du visir de ce prince. Ses *Voyages*, réunis en quatre volumes, sont fort estimés : mais son principal ouvrage est l'*Abrégé de la Philosophie de Gassendi*, son maître, en huit vol. in-12.

tardèrent pas à se déclarer, et ne firent que se fortifier dans l'étroite liaison qu'il forma dès-lors avec deux hommes dont la société pouvoit avoir de l'attrait pour son âge, mais dont la conduite ne devoit pas être le modèle de la sienne. L'un fut le baron de Blot [1], cet agréable débauché, si connu par ses chansons, et qui, le verre à la main, ne respectoit rien sur la terre, et s'abstenoit même assez difficilement de lancer des traits contre le ciel. L'autre fut d'Assoucy [2], poëte plutôt mauvais que médiocre; assez bon musicien pour amuser par ses chansons, dont il composoit lui-même les airs et les paroles, et qu'il accompagnoit très-bien du luth ou du théorbe; joueur, que sa passion sans bornes réduisoit sans cesse à l'indigence; camarade des débauches du baron de Blot, et qui, n'ayant alors qu'environ trente-sept ans, ne pensoit guère mieux de la religion. Ce dernier fut le maître de Chapelle dans l'art de rimer, et leur liaison dura jusqu'en 1655, que d'Assoucy quitta Paris pour faire un voyage, durant lequel il fut mis en prison à Montpellier; ce qui fournit à Chapelle l'occasion de feindre ce qu'il en a dit dans son *Voyage*.

Grâce aux exemples et peut-être aux leçons de ces deux hommes, Chapelle, que son père mettoit apparemment en état de faire une certaine dépense, se conduisit pendant les premiers temps avec assez peu de ménagement pour que ses tantes, chargées de veiller à sa conduite lorsque son père étoit absent, se crussent autorisées à le faire enfermer à Saint-Lazare. Sa description de cette maison et de la vie qu'il y menoit,

[1] J'en dois parler ailleurs.

[2] Charles Coypeau, sieur d'Assoucy, fils de Grégoire Coypeau, avocat au parlement de Paris.

est peut-être parmi ses petites pièces ce qu'il a fait de mieux [1]. Il paroît par le sonnet, dans lequel il prie Dieu de le délivrer de messieurs ses parents, et qui doit être antérieur à cette description de Saint-Lazare, qu'il demeuroit chez l'une ou l'autre de ses tantes, et que ni l'une ni l'autre ne faisoient à son égard aucun usage de cette sage indulgence que l'on doit avoir pour la jeunesse, qui n'est jamais, lorsque les ressources de l'esprit ne lui manquent pas, incapable de profiter de conseils dictés par la raison et la bonté. La durée de la retraite forcée de Chapelle est ignorée. Il en sortit sans doute aussitôt que son père fut de retour à Paris, et l'on peut croire qu'il n'eut plus à gémir sous la tyrannie de ses tantes. Il étoit pour elles un objet de haine, comme pouvant leur enlever une succession qu'elles croyoient leur appartenir [2]. Leur frère, qui ne s'étoit point marié, n'ayant que ce fils qu'il aimoit, lui destinoit ses grands biens dont, en le faisant légitimer, il avoit acquis le droit de lui faire passer la propriété.

Les mœurs de Chapelle forcèrent de renoncer au dessein qu'on avoit de l'engager dans l'église; et son père, n'ayant fait que d'inutiles tentatives pour le porter à se mettre en état de remplir quelque poste considérable, souffrit enfin qu'il se livrât à son inclination pour une vie privée et libre de tout embarras: mais, le connoissant inhabile à gouverner les biens qu'il au-

[1] On a pris soin de nous instruire que Chapelle avoit composé ces pièces à l'âge de vingt ans, c'est-à-dire en 1646.

[2] En lisant avec attention le sonnet indiqué dans la note précédente, on en peut conclure que les deux tantes de Chapelle étoient mariées, et que les mauvais traitements dont il se plaint venoient sur-tout de la part de leurs maris, qui dévoroient en espérance la succession de leur beau-frère.

roit pu lui laisser, sachant d'ailleurs que leur possession n'avoit pour lui nul attrait, et qu'il se trouveroit toujours assez riche pourvu qu'il eût quelque chose au-delà du nécessaire honnête, peut-être aussi ne croyant pas juste qu'un citoyen inutile vécût dans l'opulence, il pourvut abondamment à ses besoins par une rente viagère de huit mille livres.

On sait par tradition que Chapelle, dans sa jeunesse, fit un voyage en Italie; et cette tradition est confirmée par le témoignage de d'Assoucy [1] : mais on ignore l'époque de ce voyage. Lorsqu'en 1648, après un séjour d'environ sept ans à Paris, Gassendi fut rappelé par ses affaires en Provence, François Luillier se proposoit d'aller en Italie; mais le dérangement de sa santé ne lui permit de se rendre qu'à la fin de l'été de 1650 à Toulon, où Gassendi se trouvoit pour lors. Il y tomba malade et le fut jusqu'au printemps de l'année suivante. Ce ne fut donc qu'au commencement d'avril 1651 qu'il fut en état de s'embarquer; et Gassendi, qui le laissoit partir à regret parce qu'il le voyoit menacé de phthisie, l'accompagna jusqu'aux îles d'Hières. Rien ne m'apprend si Chapelle étoit alors avec son père : mais il étoit en Languedoc dès la fin de 1648, puisque le 1er janvier 1649 il écrivit de Montpellier une lettre latine à Gassendi [2]. D'ailleurs des vers composés à Rome [3], dans lesquels il fronde les honneurs qu'on

[1] Dans sa lettre à Chapelle, de Rome, le 25 juillet 1665, première édition.

[2] On trouvera cette lettre à la fin de ce volume, après les Éclaircissements.

[3] Fragments d'une ode composée à Rome. Ce sont deux stances, trouvées d'abord avec le nom de Chapelle dans les manuscrits qui m'ont guidé pour l'édition des *OEuvres de Chaulieu*. J'en ai

y fait à ces compagnies de pénitents qui, pendant l'année du jubilé, s'y rendent en procession de toute l'Italie, donnent lieu de croire qu'il en avoit été témoin ; et l'on en peut conclure qu'il étoit à Rome au plus tard en 1650. J'imagine donc que Luillier, n'ayant pu résoudre son fils à choisir aucun état, le voulut du moins retirer pendant quelque temps des mauvaises compagnies, auxquelles il n'avoit, de son propre aveu, que trop de penchant à se livrer [1]; que pour cet effet il le fit partir en 1648 avec Gassendi, dans l'espérance de le rejoindre bientôt, et qu'il lui permit de faire quelque séjour à Montpellier, où son ami Bernier devoit alors achever ses études de médecine ; qu'ensuite, forcé de reculer son voyage et ne voulant pas que son fils perdît l'occasion de voir Rome dans la circonstance de l'année sainte, temps où la curiosité n'attire pas moins d'étrangers dans cette ville que la dévotion, il consentit que Chapelle fît ce voyage sans lui. Ce qui me paroît assez probable, c'est que celui-ci vécut à Rome de manière à n'y pas donner une haute idée de la pureté de ses mœurs [2] ; et ce qu'on peut assurer comme cer-

vu depuis, dans de vieux papiers qui m'ont été communiqués, une copie très-ancienne avec ce titre : *Vers de Chapelle, faits à Rome.*

[1] Chapelle commence le sonnet contre ses parents par dire d'un ton assez sérieux :

> Oui, Moreau, ma façon de vivre
> Est de voir peu d'honnêtes gens.

[2] Je ne parle ainsi qu'en supposant que l'on puisse s'en rapporter à d'Assoucy, qui dans la lettre citée ci-dessus dit à Chapelle : « Les victoires insignes qu'ici (à Rome) vous avez rem-« portées place Navonne, à la barbe des quatre parties du monde, « où, non sans coup férir, vous avez si valeureusement fait mon-« trer les talons à tant de légions entières d'enfants perdus, lais-« sent trop de monuments à la mémoire pour nous pouvoir jamais

tain, c'est qu'il n'y fut pas sans inquiétude. Quelques bons mots indiscrètement lâchés, quelques vers de sa façon récités avec non moins d'imprudence, faillirent à le commettre avec l'inquisition. Une crainte bien fondée lui fit jeter au feu tout ce qu'il avoit avec lui de ses ouvrages [1]. C'est par là que nous avons perdu la plus grande partie de ce qu'il avoit fait dans sa première jeunesse, et qu'il avoit conservé jusqu'alors avec le soin si naturel à cet âge, toujours amateur de ses productions. Il fut dans la suite, ou trop dissipé pour retrouver facilement dans sa mémoire ces prémices de son génie, ou trop paresseux pour se résoudre à les écrire.

Suivant mes conjectures, il dut aller trouver son père aussitôt qu'il le sut en Italie, ne le pas quitter jusqu'à sa mort, arrivée à Pise au commencement de janvier 1652, et ne pas tarder ensuite à revenir en France.

Ce fut alors que, ne dépendant plus de personne, amoureux de sa liberté jusqu'à l'excès, et résolu de ne

« persuader que vous ayez quitté Cupidon pour sa mère et les « Amours pour les Grâces. » Cette énonciation est assez positive; mais d'Assoucy semble la démentir par cette note qu'il a mise à la marge de ce qu'on vient de lire : « Chapelle, écrivant contre d'As- « soucy, son meilleur ami, a beaucoup inventé pour divertir le « lecteur malin; et d'Assoucy, se défendant contre son meilleur « ami Chapelle, invente ceci pour divertir le malin lecteur. » Comme cependant il a depuis, dans un autre ouvrage, répété les mêmes accusations, sans user d'un pareil correctif, cette note marginale pourroit bien n'être qu'un pur badinage.

[1] Chapelle avoit en 1650 vingt-quatre ans, et pouvoit avoir déjà fait beaucoup de petits ouvrages, dont on ne peut s'empêcher de regretter la perte. C'est dans la première jeunesse que les génies de la trempe du sien sont et le plus féconds et le plus corrects.

recevoir de lois que de ses caprices, il forma le dessein de ne vivre en quelque sorte que pour lui-même, et de ne se prêter à ceux qui rechercheroient sa compagnie, qu'autant qu'il y trouveroit du plaisir.

La nature l'avoit si libéralement pourvu de ce qu'on appelle bel esprit, et ce qu'il en avoit, il l'avoit su rendre si bon par la culture, que sa conversation étoit aussi solide que brillante, et pouvoit convenir à toutes les sortes d'esprits. Il eut donc bientôt acquis la réputation d'être un de ces hommes rares nés pour l'agrément de la société. L'empressement à le connoître ne fut pas plus actif de la part de ses égaux que de celle des personnes du plus haut rang. Le grand prince de Condé l'honora des mêmes bontés qu'il témoignoit à touts les gens du premier mérite. Le duc et le grand-prieur de Vendôme le mirent au rang de leurs amis; et ce fut par eux qu'il le fut de la duchesse de Bouillon [1], et de son frère le duc de Nevers [2]. Les ducs de

[1] Marie-Anne Mancini, fille de Lorenzo Mancini, gentilhomme romain, et de Geronima Mazarini, sœur du cardinal Mazarin, fut mariée le 20 avril 1662 à Godefroi-Maurice de La Tour, duc de Bouillon, et mourut subitement à Clichi, près de Paris, le 12 juin 1714, âgée de soixante-huit ans. Elle avoit infiniment d'esprit et beaucoup de connoissance des belles-lettres. Elle et le duc de Nevers son frère s'écrivoient quelquefois en latin.

[2] Philippe-Julien Mancini, duc de Nevers, naquit à Rome le 26 mai 1641, et mourut à Paris le 8 juin 1707. Il n'avoit pas moins d'esprit que sa sœur, et ne faisoit des vers françois que trop facilement. Ses ouvrages en ce genre n'ont point été recueillis et mériteroient de l'être. Ils sont d'un caractère tout-à-fait original, et pleins de pensées et d'expressions hardies, fortes, singulières, quelquefois un peu bizarres, mais toujours propres à plaire par leur nouveauté. Parmi des vers un peu trop négligés, il en sème par-ci par-là de bien frappés et de très heureux.

Sully [1], le marquis d'Effiat [2], le marquis de Vardes [3] furent, entre les gens de la cour, ceux avec lesquels il fut lié le plus intimement. Outre les personnes considérables que ses ouvrages nous font connoître, il seroit peut-être assez facile d'en nommer beaucoup d'autres qui se comptoient elles-mêmes pour être de ses amis; mais ce grand nombre de noms illustres n'ajouteroit rien à sa réputation. Il devint une espèce d'homme à

[1] Le père et les deux fils, Maximilien-Pierre-François, Maximilien-Pierre-François-Nicolas, et Maximilien-Henri de Béthune, ducs de Sully. Le père, né le 11 janvier 1640, mourut dans son château de Sully-sur-Loire au mois de juin 1694. Le fils aîné naquit le 25 septembre 1664, et mourut sans enfants le 24 décembre 1712. Le second fils, qui fut chevalier des ordres du roi, naquit en juillet 1669, et mourut à Paris le 2 février 1729. Voltaire a cru pouvoir, dans sa *Vie de Molière*, employer entr'autres autorités celle de ce dernier duc de Sully, pour nier un fait très véritable qui trouvera place dans ces Mémoires. Mais il n'a pas pris garde que ce duc n'ayant encore que dix-sept ans lorsque Chapelle mourut, son témoignage ne pouvoit rien faire ni pour ni contre un fait arrivé plusieurs années avant qu'il fût au monde.

[2] Antoine Rusé, marquis d'Effiat, chevalier des ordres du roi, premier écuyer des ducs d'Orléans, frère et neveu de Louis XIV, mourut à Paris le 3 juin 1719, âgé de quatre-vingt-un ans.

[3] François-René du Bec, marquis de Vardes, chevalier des ordres et capitaine des Cent-Suisses de la garde ordinaire du roi, fut un des hommes de la cour les plus célèbres par les agréments de l'esprit. Le feu roi l'aima beaucoup pendant quelque temps; mais la faveur le rendit inconsidéré. Le trop d'éclat de ses galanteries en dégoûta le roi, qui le fit arrêter dans son gouvernement d'Aigues-Mortes et conduire à la citadelle de Montpellier. Quelque temps après il lui rendit la liberté, mais avec défense de venir à la cour. Le marquis de Vardes ne put faire lever cette défense que sur la fin de sa vie. Il eut même la permission de se présenter devant le roi, mais il n'en éprouva plus les mêmes bontés. Il mourut le 5 septembre 1688. Despréaux le comptoit pour un de ses principaux amis.

la mode ; et, comme il fut du bon air de pouvoir se vanter d'avoir vu Chapelle le verre à la main, tout, jusqu'aux gens le moins capables de sentir ce qu'il valoit, eut la vanité de faire connoissance avec lui.

Quelques caresses cependant qu'il reçût des grands seigneurs, de quelques prévenances qu'ils usassent à son égard, il ne répondit jamais à leur empressement qu'autant que ses complaisances n'étoient point trop à charge à sa liberté. C'étoit par goût, et pour mieux jouir de cette même liberté, qu'il aimoit à vivre ordinairement avec ceux dont la condition étoit égale à la sienne, ou n'étoit guère au-dessus. Quelquefois même il s'accommodoit de la compagnie de gens fort au-dessous de lui, pourvu qu'il leur trouvât du bon sens. Comme il ne cherchoit que le plaisir, et sur-tout le plaisir de la table, il le saisissoit dès qu'il se présentoit; et, sans trop songer aux engagements qu'il pouvoit avoir pris avec des personnes du premier rang, il se rendoit sans peine à la proposition d'un souper, faite par des gens d'une condition médiocre, et que même il ne connoissoit pas. Il franchit même une fois les bornes à cet égard, de manière à convaincre tout le monde de l'inutilité des reproches qu'on lui faisoit, sur sa facilité singulière à céder à l'attrait du moment.

M. le Prince [1] l'ayant, à Fontainebleau, retenu deux jours à l'avance pour un souper, le jour venu, Chapelle alla se promener l'après-dînée, et ses pas le conduisirent vers le Mail. Des officiers de quelques seigneurs y jouoient à la boule. Il prit plaisir à les regarder. Un coup douteux, qu'on le pria de juger, augmenta son attention. Le jeu fini, les acteurs l'invitèrent

[1] Le grand Condé.

à venir dans un cabaret [1] prendre sa part d'un repas à quoi la perte [2] avoit été destinée. Il accepta l'offre sans balancer, tint table sept ou huit heures, but amplement à son ordinaire, et s'amusa beaucoup avec des convives qui ne se lassoient point de l'entendre. Le lendemain, M. le Prince lui fit des reproches obligeants sur son manque de parole. Il ne s'excusa que par un récit ingénieux de son aventure, et le termina par dire très-sérieusement: « En vérité, Monseigneur, c'étoient « de bonnes gens et bien aisés à vivre, que ceux qui « m'ont donné ce souper. » M. le Prince lui pardonna sans doute, mais j'ai peine à croire qu'il ait continué de l'admettre aussi familièrement à sa cour [3].

Ce fait et quelques autres du même genre accoutumèrent les grands à ne compter sur lui que quand ils le voyoient avec eux. On le laissa jouir tranquillement du droit qu'il s'étoit acquis à l'égard des parties de plaisir, de n'être exact qu'à la parole qu'il sembloit s'être donnée à lui-même, de ne laisser échapper aucune occasion de s'amuser, d'en jouir sans contrainte, et de préférer le plaisir qui s'offroit à celui qu'il falloit aller chercher.

Chapelle étoit un homme de la compagnie duquel il falloit se passer, ou s'en accommoder au prix qu'il la mettoit. Il vouloit avoir par-tout, comme il le disoit lui-même, ses coudées franches. Il ne souffroit dans les autres aucun air, aucune hauteur. Il disoit avec une extrême liberté sa pensée sur tout ce qui le cho-

[1] A l'image Saint-Claude.

[2] Elle pouvoit monter à dix écus.

[3] On voit, par la pièce XL, que Chapelle n'étoit pas du nombre de ceux que M. le Prince admettoit dans sa retraite de Chantilly.

quoit. Il aimoit à railler ; il étoit fertile en bons mots, et n'étoit retenu par aucune considération de présence, d'absence, de rang, ni d'amitié : mais on dit qu'en même temps il savoit assaisonner ses censures de quelque chose de si plaisant, qu'il contraignoit ceux-mêmes dont il reprenoit les défauts à se ranger du côté des rieurs, et souvent à le remercier de ce qu'il les corrigeoit en les divertissant. Instruit à fond de quantité de matières, ayant plus qu'une teinture de beaucoup d'autres; muni d'un goût délicat et sûr, animé d'une sorte de génie créateur, maniant la parole avec grâce, imprimant à sa conversation le caractère de cette gaieté toujours inépuisable, qui lui faisoit sur le champ enfanter à table des couplets ingénieux ; faut-il s'étonner s'il sut faire compter en quelque sorte ses défauts mêmes au rang de ses agréments? Quel dommage que tant de qualités aimables fussent ternies par la passion du vin!

Cette malheureuse passion lui fit faire plus d'une fois des extravagances inexcusables. Telle est la célèbre aventure d'Auteuil, si mal à propos révoquée en doute par Voltaire [1], et depuis attestée, non-seulement par le *Bolæana* [2], mais encore par Racine, dans ses Mémoires sur la vie de son père [3].

[1] Dans la *Vie de Molière*, avec des *jugements* sur ses ouvrages; Paris, 1738, in-12.

[2] Cet ouvrage parut pour la première fois en 1740, dans l'édition des *Œuvres de Despréaux;* donnée à Paris en deux volumes in-4°, chez la veuve Alix. On le retrouve à la tête du tome V de l'édition in-8° de 1747, et l'on y lit, à la page 77 : « Chapelle « avoit manqué à se noyer et à s'égorger au sortir d'une grande « débauche.» Ce qui n'est là qu'indiqué n'est plus susceptible d'aucun doute, depuis ce que Racine en a dit.

[3] Racine commence ainsi le récit de cette aventure : « Ce sou-

Le mauvais état de la santé de Molière, qui le réduisoit souvent au lait, lui rendoit aussi l'air de la campagne nécessaire. C'étoit pour en jouir à son aise qu'il louoit dans le village d'Auteuil une petite maison dont Chapelle disposoit, ainsi que de la table de son ami, qui ne pouvoit plus en faire les honneurs. L'aventure qu'il s'agit de rapporter fut la suite d'un souper fait dans cette maison. Les convives étoient Chapelle, Despréaux, trois hommes de plaisir [1] et Baron [2], qu'ils avoient forcé Molière de leur laisser, quoique

« per, quoique peu croyable, est très-véritable. Mon père, heu« reusement, n'en étoit pas. Le sage Boileau, qui en étoit, y per« dit la raison comme les autres. » Il dit ensuite en finissant : « Boileau a raconté plus d'une fois cette folie de sa jeunesse. » Quelle autorité Voltaire trouvera-t-il dans son imagination, pour opposer à ce témoignage si précis? Racine ne parle que d'après Despréaux lui-même. Je me suis servi de son récit et de celui de Grimarest; mais je n'ai pris à ce dernier, conteur ennuyeux s'il en fut jamais, que des circonstances essentielles. Je n'avois garde d'adopter tout ce que lui fait dire si longuement une envie mal entendue de faire briller son bel esprit.

[1] Grimarest, dans la *Vie de Molière*, désigne ainsi ces trois hommes : Messieurs de J..., de N... et de L... Comme il écrivoit du vivant de Despréaux, il ne donne pas le moindre lieu de soupçonner que ce poëte fût de la partie. Pour les autres, je n'entreprendrai pas de percer le mystère des lettres initiales que l'on vient de voir. L'ouvrage de Grimarest fut critiqué dans le temps, et le censeur parut douter de la vérité de cette aventure. Grimarest, sûr de son fait, lui répondit là-dessus : « A l'égard de l'aven« ture d'Auteuil, qu'il prenne la peine d'aller dans ce village; il y « trouvera de vieilles gens qui lui diront que les acteurs de cette « aventure étoient deux personnes de qualité qui vouloient se « noyer de compagnie avec Chapelle et avec un quatrième dont « le nom ne mourra point chez les gens de plaisir. » Je ne puis rien ajouter à cet éclaircissement, très-insuffisant aujourd'hui.

[2] C'est le célèbre comédien que l'on sait que Molière élevoit comme s'il eût été son fils.

son extrême jeunesse le rendit peu propre à leur tenir tête. Molière, après avoir pris son lait devant eux, s'étant allé coucher, ils se mirent à table. Une partie du repas fut telle qu'elle devoit être entre des gens d'esprit et de bonne humeur. Quand le vin leur eut une fois échauffé la tête, ils tombèrent insensiblement sur la morale. Les misères de la vie fixèrent long-temps leurs réflexions ; et, quelqu'un ayant cité la maxime des anciens, que *le premier bonheur est de ne point naître, et le second de mourir promptement*, ils la prirent touts pour un conseil salutaire, et sur le champ ils résolurent de s'aller noyer. La rivière étoit proche, ils y courent. Baron, effrayé, crie au secours et va réveiller Molière. On vole après eux, on les retire de l'eau. Ce service excite leur colère ; ils poursuivent leurs bienfaiteurs l'épée à la main. Molière se présente, questionne ses amis, feint de leur applaudir et renvoie d'un ton de colère ceux qui s'étoient mêlés de leur sauver la vie. Il se plaint ensuite de leur manque d'amitié. « Que leur « avoit-il fait pour qu'ils voulussent se noyer sans lui ? » L'injustice étoit criante, Chapelle en convint ; et touts ensemble l'invitèrent à venir sur le champ se noyer avec eux. « Non pas, s'il vous plaît, tout à l'heure, ré- « pliqua-t-il. Une si belle action doit-elle s'ensevelir « dans les ténèbres de la nuit ? La prendroit-on jamais « pour un effort de raison ? Ne lui donneroit-on pas « pour motif le désespoir ou l'ivresse ? Demain, au « grand jour, bien à jeun, parfaitement de sang froid, « nous irons, en présence de tout le monde, nous je- « ter dans l'eau la tête la première. » L'héroïsme du nouveau projet enleva touts les suffrages, et Chapelle prononça gravement : « Oui, messieurs, ne nous noyons « que demain matin. En attendant, allons achever le « vin qui nous reste. » Le lendemain, ils ne pensèrent

plus aux misères de la vie, et ne songèrent qu'à se divertir sur nouveaux frais.

Une autre fois Chapelle, au sortir de table, revenoit, dans son état ordinaire, de cette maison de Molière à Paris, avec un vieux domestique qui le servoit depuis trente ans, et qu'il avoit coutume de placer sur le devant du carrosse. Dans la petite plaine d'Auteuil, il lui prit fantaisie de le faire monter derrière. Godemer (c'est le nom de ce valet) s'embarrassa d'abord assez peu de ce caprice. Chapelle voulant absolument être obéi, la querelle s'échauffe. Le maître et le valet, également ivres, se gourment dans le carrosse; le cocher descend pour mettre le holà. Godemer se jette hors de la portière et s'enfuit; Chapelle le poursuit et le saisit au collet; le cocher s'efforce en vain de les séparer. Molière et Baron, qui voyoient tout d'une fenêtre, accourent. Chapelle établit Molière juge de la querelle. Il se plaint qu'un coquin de valet ait eu, sans sa permission, l'insolence de se placer dans son carrosse. Godemer veut être maintenu dans un droit acquis par une longue possession. Chapelle trouve qu'il lui manque de respect, et veut qu'il monte derrière le carrosse ou qu'il aille à pied. Godemer se récrie sur l'inhumanité de le faire, à son âge, aller à pied. D'ailleurs, après avoir été pendant un si grand nombre d'années dans le carrosse, que diroit-on de lui s'il montoit derrière? Parties ouïes, Molière prononce « que Godemer, pour réparation de son manque de « respect, ira derrière le carrosse jusqu'au bout de la « prairie, et qu'ensuite il suppliera très humblement « son maître de lui permettre d'y reprendre sa place « accoutumée, et que Chapelle le lui permettra. » « Parbleu! Molière, s'écria celui-ci, tu n'as jamais eu « tant d'esprit. Ce jugement-là te fera de l'honneur.

« Eh bien ! en faveur de son équité, je fais grâce en- « tière à ce maraud. Ma foi, mon cher, ajouta-t-il, re- « montant en carrosse, tu juges mieux qu'homme de « France. »

Naturellement gai, Chapelle ne se livroit guère au sérieux qu'il ne fût ivre. Dans un souper qu'il fit tête à tête avec un maréchal de France, le vin leur rappela par degrés diverses idées philosophiques et morales, et réveilla chez eux des sentiments de christianisme. Ils réfléchirent profondément sur les malheurs attachés à la condition humaine, et sur l'incertitude des suites de cette vie. Ils convinrent que rien n'est plus dangereux que d'être sans religion ; mais ils trouvèrent qu'il étoit comme impossible de vivre pendant un grand nombre d'années dans le monde, en bon chrétien. Ils finirent par envier le bonheur des martyrs. Quelques moments de souffrance leur ont valu le ciel. « Eh bien! dit Chapelle, « allons en Turquie, prêcher la foi. Nous serons con- « duits devant un bacha : je lui répondrai comme il con- « vient; vous répondrez comme moi, monsieur le maré- « chal ; on m'empalera, vous serez empalé ; nous voilà « saints. » « Comment ! s'écrie le maréchal en colère, « est-ce à vous, petit compagnon, à me donner l'exem- « ple ? C'est moi qui parlerai le premier au bacha, qui « serai martyrisé le premier, moi, maréchal de France « et duc et pair. » « Quand il s'agit de la foi, réplique « Chapelle en bégayant, je me moque du maréchal de « France et du duc et pair. » Le maréchal lui jette son assiette à la tête. Chapelle se jette sur le maréchal. Ils renversent table, buffet, siéges ; on accourt au bruit. Ils exposent leur différent ; et ce ne fut pas sans étouffer des ris que le respect empêchoit d'éclater, qu'on vint à bout de les résoudre à s'aller coucher.

Le vin n'avoit pas toujours inspiré à Chapelle un aussi grand mépris de la mort.

Long-temps avant le souper d'Auteuil, il assistoit, à l'Hôtel de Bourgogne, à la représentation d'une pièce, dans laquelle il se faisoit un combat sur la scène. Jusqu'à ce moment les vapeurs de la digestion du dîner n'avoient pas permis qu'il fût fort attentif à la pièce. Le cliquetis et l'éclat des épées le tira de son assoupissement; la frayeur le saisit; il sortit précipitamment, et s'enfonça dans le cabaret voisin, d'où l'on ne put le tirer qu'après qu'il eut, dit celui qui raconte cette aventure [1], épuisé le tonneau que l'on avoit mis en perce pour le faire revenir de sa défaillance.

A peu près dans le même temps, il sortoit seul et fort tard d'un cabaret dans lequel il avoit passé plusieurs heures. Au coin de la rue Tirechape, il rencontre un homme qui portoit sous son manteau quelque chose que la peur lui représenta comme propre à l'assommer. Aussitôt il lui jette sa casaque à la tête; et, d'une vîtesse extrême, il enfile les piliers des halles. L'homme, avec non moins de légèreté, court après; lui crie, pour le rassurer, que ce qu'il porte est une guitare; et le prie de s'arrêter pour reprendre sa casaque. Chapelle n'en court qu'un peu plus vîte.

Voici l'exemple d'une tendresse de cœur assez singulière. Chapelle étoit véritablement ami d'une mademoiselle Chouars, fille de condition, ayant de l'esprit et des connoissances. Comme on servoit à sa table de très bon vin, il alloit de temps en temps souper tête à tête avec elle; et, son cœur s'attendrissant à proportion de l'excellence du vin, il lui proposoit quelquefois très sérieusement de l'épouser. Elle, qui le connois-

[1] D'Assoucy, *Aventures*, t. II, ch. 10, p. 141.

soit, écartoit en riant cette idée; trop contente d'avoir en lui la ressource d'un ami, dont l'esprit lui faisoit passer quelques moments de la manière la plus agréable. Une fois qu'ils avoient tenu table assez long-temps, la femme de chambre survint, et fut bien étonnée de voir sa maîtresse en pleurs et Chapelle accablé de tristesse. A ses questions sur la cause de ce qu'elle voyoit, Chapelle répondit, en soupirant, qu'ils pleuroient la mort du poëte Pindare, malheureuse victime de l'ignorance des médecins, qui l'avoient tué par des remèdes contraires à sa maladie. Là-dessus, ample éloge du poëte, détail immense de ses belles qualités et de ses talents poétiques, sans oublier la vigueur de son tempérament, que les remèdes avoient détruit. La bonne femme de chambre, pénétrée jusqu'au fond du cœur, joignit ses pleurs à ceux de sa maîtresse; et touts trois continuèrent à regretter avec larmes et sanglots qu'un si grand homme eût péri si malheureusement [1].

La nature avoit fait présent à Chapelle d'une éloquence simple, vive, séduisante, que le vin ne rendoit que plus pathétique, et qu'il employoit souvent assez mal à propos.

Un jeune homme de vingt-deux ans, beau, bien fait, de beaucoup d'esprit, vint un jour trouver Molière, dans le dessein de se faire comédien. La manière dont il récita quelques scènes de tragédie et de comédie, annonça des talents supérieurs. Molière, instruit qu'il étoit fils d'un avocat à son aise, lui dit tout ce que l'honneur et la probité vouloient qu'il dît pour le détourner d'un parti qui chagrineroit extrêmement ses parents. Il déployoit là-dessus toute son éloquence,

[1] Pindare, le prince des poëtes lyriques grecs, vivoit environ cinq cents ans avant Jésus-Christ.

lorsque Chapelle survint, un peu pris de vin. Le jeune homme fit un nouvel essai de ses talents, et Chapelle y trouva de quoi faire un excellent comédien. Molière, sans s'arrêter à son avis, reprit la conversation commencée, insistant principalement sur le déshonneur que l'opinion commune attache, quoique peut-être assez mal à propos, à la profession de comédien, et sur les dégoûts de cet état, où l'on est esclave né de touts les caprices des grands et du public. Il finit par exhorter le jeune homme à se faire avocat, et lui répondit du succès. Chapelle haussa les épaules à cette proposition, et soutint que le jeune homme avec ses talents feroit un véritable vol au public, s'il n'étoit pas prédicateur ou comédien. L'alternative étoit indécente ; et, Molière la reprochant vivement à Chapelle, celui-ci demande au jeune homme s'il aime le plaisir. Sur sa réponse, il lui promet qu'il en aura plus en six mois au théâtre, qu'au barreau dans toute sa vie. Il réfute ensuite tout ce qui venoit de se dire, et se met à peindre les agréments de la vie d'un excellent comédien, de manière à confirmer dans sa résolution celui qui l'écoutoit. Molière ne le laissa pas achever, et parla si bien et si fortement au jeune homme, qu'il le fit renoncer au dessein qui l'avoit amené. Chapelle termina la scène par protester très-sérieusement à Molière, que dès ce moment-là même, il se rendoit coupable de toutes les causes que ce jeune homme perdroit.

Au fond, Chapelle avoit le sens droit : mais, comme l'habitude d'une vie voluptueuse lui faisoit tout rapporter au plaisir, il n'est pas étonnant qu'il s'appuyât quelquefois opiniâtrément sur des principes que sa raison eût sans cela désavoués. On ne sera pas non plus surpris que le vin donnât aussi quelque atteinte à son goût, ce goût si sûr et si délicat lorsqu'il étoit de sang

froid. C'est uniquement à cette cause qu'il faut imputer une critique assez déraisonnable qu'il fit une fois à Despréaux.

Ils soupoient ensemble au Luxembourg chez Segrais [1] avec un Delbène, leur ami commun, et Puimorin, frère de Despréaux. La partie étoit faite pour entendre le quatrième chant du *Lutrin*. Au dessert, Despréaux commence :

Les cloches, dans les aírs, de leurs voix argentines,
Appeloient, à grand bruit, les chantres à matines.

Chapelle l'arrête et lui dit : « Je ne te passerai pas *ar-* « *gentines ;* ce mot n'est pas françois. » Despréaux continue, sans lui répondre. Chapelle reprend : « Je te « dis que je ne te passerai pas *argentines ;* cela ne vaut « rien. » « Tais-toi, repartit Despréaux ; tu es ivre. » « Je ne suis pas si ivre de vin, répliqua Chapelle, que « tu es ivre de tes vers. » La critique de l'un et les réponses de l'autre formèrent un dialogue assez plaisant. Delbène, avec plus d'esprit que de goût, prit le parti de Chapelle. Puimorin, avec autant de goût que d'esprit, se rangea, suivant sa coutume, du côté de son frère. La dispute s'échauffe et tire en longueur ; le chant du *Lutrin* ne se récite point ; il se fait tard : Despréaux et Puimorin se retirent ; Segrais se couche ; Delbène et Chapelle achèvent auprès du feu de vider quelques bouteilles, et disent sur le mot *argentines* mille choses que Segrais, qui n'aimoit pas trop Des-

[1] Jean Regnault, sieur de Segrais, étoit alors gentilhomme de MADEMOISELLE, fille de MONSIEUR, Gaston, duc d'Orléans. Il fut ensuite de l'Académie françoise. Las de la vie tumultueuse du grand monde, il alla passer le reste de ses jours à Caen sa patrie, et s'y maria. Les lettres firent toujours sa principale occupation. Il mourut le 25 mars 1701, âgé de soixante-seize ans.

préaux, ne manqua pas de trouver plaisantes, quoiqu'on l'empêchât de dormir.

Les écarts que le vin causoit fréquemment à Chapelle, affligeoient ses véritables amis. Ils étoient même en quelque sorte indignés de ce qu'il prostituoit si souvent les agréments de sa conversation à des gens peu faits pour en jouir, et qui n'avoient pour lui d'autre mérite que celui de bien boire. Molière avoit en vain épuisé toutes les ressources de l'éloquence et de l'amitié, pour le retirer de cette espèce de crapule. D'autres avoient échoué de même. Despréaux se flatta de pouvoir être plus heureux.

Quelques jours après une aventure d'éclat, il rencontra Chapelle dans la rue; et, lui voyant l'air un peu confus, il crut le moment de sa conversion enfin arrivé. La franchise la plus cordiale, mise en œuvre par l'estime et l'amitié, dicta sur le champ à Despréaux tout ce qui pouvoit faire rentrer Chapelle en lui-même. Celui-ci, touché jusqu'aux larmes, s'écrie que « c'en est « fait, et qu'il veut tout de bon se corriger. » Despréaux l'embrasse avec joie. « Je sens, continue Chapelle, combien vous avez raison. Achevez, mon cher « ami, de me persuader : mais entrons ici, vous par« lerez plus à votre aise. » Il l'entraîne dans un cabaret voisin. On apporte une bouteille; ils boivent chacun un coup. Despréaux parle; Chapelle applaudit. La bouteille se vide; elle est suivie de quelques autres. Enfin, Despréaux représentant avec force à son ami le tort qu'il se faisoit par sa honteuse passion pour le vin, Chapelle le remerciant et protestant sans cesse de ne plus boire, mais touts deux buvant toujours d'autant, ils s'enivrèrent si bien, qu'il fallut les reporter chez eux. Après ce coup d'essai, Despréaux jura solennellement de ne plus travailler à la conversion de Chapelle,

qui mourut sans que son amour pour le vin eût souffert aucune diminution.

Son goût pour l'indépendance ne se démentit pas non plus et dura toute sa vie.

Il avoit un véritable ami dans M. Le Pelletier de Souzi [1], grand magistrat, amateur des gens d'esprit, homme d'esprit lui-même. Comme, en avançant en âge, il avoit besoin de plus de commodités qu'un garçon peu riche et qui loge seul ne peut communément en avoir, M. de Souzi l'obligea d'accepter un appartement dans sa maison. Il y demeura peu. Quoi-

[1] Michel Le Pelletier de Souzi, frère cadet de Claude Le Pelletier, qui fut contrôleur-général des finances et ministre d'état, naquit à Paris, le 12 juillet 1640. Après avoir fait quelque temps avec succès la profession d'avocat, il fut avocat du roi au Châtelet, puis conseiller au parlement, et dans cette qualité, chargé, conjointement avec son frère, de l'exécution des arrêts de la chambre des grands-jours de Clermont en Auvergne. Ensuite il fut intendant de la Franche-Comté, dont le roi venoit de faire la conquête, et qu'il rendit depuis à l'Espagne. Alors il fut pourvu de l'intendance de Lille. Lorsque son frère fut fait contrôleur-général, il devint intendant des finances, et le fut jusqu'en 1701, qu'il remit cette charge à M. Le Pelletier des Forts, son fils. Il fut fait alors conseiller au conseil royal, et directeur-général des fortifications. Ce fut dans cette même année 1701, que l'Académie des inscriptions le demanda pour être un de ses honoraires. Après la mort de Louis XIV, il fut nommé du conseil de régence. En 1720, il quitta la cour et toute espèce d'emploi, pour se retirer à l'abbaye de Saint-Victor. Il y finit ses jours dans les exercices d'une vie chrétienne et dans des douleurs très-aiguës qu'il souffrit avec beaucoup de patience. Il avoit eu, comme son frère, une excellente éducation, et parmi les grandes occupations que ses différents emplois lui donnoient, il n'avoit pas cessé de cultiver les lettres. Il avoit lu touts les bons auteurs anciens avec tant de fruit, qu'il arrivoit rarement qu'on lui parlât de quelque endroit remarquable de ces auteurs, sans qu'il en rapportât les propres paroles.

qu'on eût l'attention de le laisser vivre à sa manière, et de ne pas exiger de lui la moindre complaisance qui le pût gêner, il ne tarda pas à se croire moins libre qu'il ne le vouloit être, et retourna bientôt loger en son particulier. Il en usa de même à peu près avec le marquis d'Effiat, qui le laissoit le maître absolu de son magnifique château de Chilly [1]. Cette liberté d'emprunt, si l'on peut s'exprimer ainsi, lui parut une gêne; et, pour être tout-à-fait libre, il fit bâtir dans le village une maison, qui fut sa résidence ordinaire pendant les dernières années de sa vie. Ce fut aussi lorsqu'il étoit déjà dans un âge avancé, qu'il donna l'exemple d'un caprice d'indépendance que l'on ne sait pas trop comment qualifier.

Le duc de Brissac [2], résolu d'aller en Anjou passer quelque temps dans ses terres, voulut y mener une compagnie agréable. Il fit tant par ses propres sollicitations et par celles des principaux amis de Chapelle, qu'il l'engagea d'être du voyage. Ils partirent de Paris, fort contents l'un de l'autre, et leur quatrième dînée fut Angers. Comme ils devoient y coucher, Chapelle fit trouver bon au duc qu'il allât dîner chez un chanoine de la cathédrale, son ancienne connoissance. Il y fut reçu comme chez un chanoine, et trouva le vin si bon, qu'il tint table jusqu'au soir assez tard, et ne revint à l'hôtellerie que pour se coucher. Le lendemain matin, quand il fallut partir, il dit au duc « qu'il « ne pouvoit pas avoir l'honneur de l'accompagner « plus loin ; qu'il avoit trouvé sur la table de son ami

[1] Terre à côté de Longjumeau.

[2] Henri-Albert de Cossé, duc de Brissac, pair et grand-panetier de France, naquit le 7 mars 1645, et mourut sans enfants, le 29 décembre 1698.

« le chanoine un vieux *Plutarque*, dans lequel, à l'ou-« verture du livre, il avoit lu : *Qui suit les grands, serf* « *devient.* » Le duc eut beau lui dire qu'il le regardoit comme son ami, qu'il seroit chez lui le maître, qu'il y vivroit en toute liberté, qu'il n'éprouveroit absolument aucune sorte de contrainte, il n'en put rien tirer, sinon : « Plutarque l'a dit; cela ne vient pas de « moi. Ce n'est pas ma faute : mais Plutarque a raison. » Le duc partit seul, et Chapelle revint à Paris.

Un homme de cette humeur ne dut sans doute jamais être tenté de subir le joug du mariage, si ce n'est peut-être lorsque le vin l'attendrissoit en faveur de mademoiselle Chouars, ou dans le cas qu'il dit lui-même à la duchesse de Bouillon. Elle lui demandoit un jour s'il n'avoit jamais eu l'envie de se marier. « Quelquefois, le « matin, » répondit-il.

De ce même fond d'humeur indépendante, venoit l'extrême liberté dont il usoit pour instruire les autres de ce qui lui déplaisoit en eux. En voici quelques traits qu'on nous a conservés.

Il dînoit un jour en bonne compagnie chez le marquis de Marsilly, qui, dans l'intention apparemment que l'on pût s'entretenir avec plus de liberté, n'avoit fait rester pour donner à boire qu'un seul page. Chapelle souffrit d'abord, sans rien dire, qu'on le fît attendre; mais le marquis, le verre à la main, ayant dit: « Courage, messieurs! réjouissons-nous et bu-« vons; » il s'écria, perdant patience: « Eh! marquis, « je vous prie, donnez-nous donc la monnoie de votre « page. »

Une autre fois il dînoit seul avec Chevreau [1] chez un

[1] Urbain Chevreau naquit à Loudun, le 20 avril 1603. Il y mourut le 15 février 1701, retiré depuis plus de vingt ans de la

de leurs amis communs, qui les avoit invités l'un et l'autre, et qui ne leur servit que son ordinaire. C'étoit manquer essentiellement à Chapelle. Aussi ne fut-on pas plus tôt levé de table, qu'il s'approcha de son camarade d'infortune et lui dit à l'oreille, de manière sans doute à se faire entendre du maître de la maison : « Où irons-nous dîner, en sortant d'ici ? »

Sur ce que, pour louer le portrait ressemblant et bien peint d'un seigneur de la cour, connu pour aimer un peu trop à parler, on se servit de la phrase triviale : « Il n'y « manque que la parole : » « Eh ! s'écria-t-il, c'est ce « qu'il y a de mieux. »

Pendant qu'il étoit un jour à table chez un de ses amis, survint un de ces petits marquis si bien joués par Molière. Ce marquis, qui soupçonnoit Chapelle de l'avoir chansonné depuis peu, se lance brusquement à table à côté de lui, le serre incivilement et s'attache à l'incommoder. Après quelques nouvelles de la cour,

cour et de tout emploi, pour se préparer à mourir chrétiennement. On le compta, dès sa jeunesse, parmi les savants du premier ordre, et sa réputation le fit secrétaire des commandements de Christine, reine de Suède. Après l'avoir quittée, il fut mandé par le roi de Danemarck, et passa quelque temps à sa cour. Plusieurs princes d'Allemagne l'arrêtèrent à la leur, entr'autres Charles-Louis, électeur palatin, qui lui donna le titre de conseiller. Il contribua beaucoup à faire embrasser la religion catholique à la fille de ce prince, Élisabeth-Charlotte, qui fut depuis la seconde femme de Monsieur, frère de Louis XIV. Après la mort de l'électeur, il revint en France, et le roi lui confia l'instruction du duc du Maine, dont il fut ensuite secrétaire des commandements. Il est auteur d'ouvrages estimés. C'étoit d'ailleurs un homme d'esprit; ses vers latins et françois en font foi, sans être admirables. Le trait que je rapporte ici d'après lui se trouve dans le *Chevræana*, dont il fit imprimer la première partie en 1697, et la seconde en 1700.

rapidement débitées, il fait tomber la conversation sur les vers où l'on attaquoit des gens de condition. Il s'emporte violemment contre leurs auteurs, et proteste que, s'il en connoissoit quelqu'un, il l'assommeroit à coups de bâton. Il revint plusieurs fois à la charge, haussant la voix, gesticulant beaucoup, remuant sans cesse et gênant de plus en plus Chapelle. Celui-ci, ne pouvant plus tenir à cette importunité, se lève précipitamment et dit au marquis, en lui présentant le dos : « Frappe, et va-t'en. » Le petit-maître, anéanti par ce que cette saillie avoit pour lui de méprisant, baisse le ton, éloigne son siége et comble Chapelle de politesses.

Après le baron de Blot et d'Assoucy, ses principaux amis, entre nos poëtes, furent Racine et Despréaux. Lorsque Molière, retenu par les plaisirs de la cour, eut fixé son théâtre à Paris, et que Racine se fut annoncé par ses premiers essais, il se fit entr'eux, Chapelle, Despréaux et La Fontaine, une société fondée sur l'estime qu'ils faisoient touts réciproquement de leur esprit et de leurs talents. Pour qu'ils pussent même se voir plus librement et sans crainte des importuns, Despréaux loua pendant quelque temps un petit appartement au faubourg Saint-Germain, dans la rue du Vieux-Colombier [1]. C'est là qu'ils se rassembloient touts cinq, deux ou trois fois la semaine, pour souper ensemble et se communiquer leurs ouvrages. Quelles devoient être leurs conversations ! Que d'érudition agréable ! Que d'esprit ! Que de goût ! Que d'aimables

[1] Je rapporte ce fait sur la foi du *Parnasse françois ;* mais Racine, dans les Mémoires sur la vie de son père, qui sont en même temps ceux de la vie de Despréaux, fait mention de *la Croix de Lorraine*, et ne dit rien de la rue du Vieux-Colombier.

saillies ! Quel plaisir ne devoient pas avoir ceux qu'ils vouloient bien admettre quelquefois à leurs soupers [1] ! Ces rendez-vous si charmants furent interrompus, lorsque Racine eut désobligé Molière, en retirant de son théâtre l'*Alexandre* pour le donner à l'Hôtel de Bourgogne [2]. Ces deux grands hommes furent assez long-temps brouillés, sans cesser de s'estimer et de se rendre mutuellement une exacte justice. Leurs amis communs les raccommodèrent dans la suite, mais ils n'eurent plus entr'eux de liaison particulière.

Dès le commencement de leur brouillerie, *la Croix de Lorraine* [3] prit la place de l'appartement de la rue du Vieux-Colombier; mais Molière, qui ne vouloit plus se rencontrer avec Racine, s'y trouva rarement. La foiblesse même de sa santé l'obligea bientôt à se refuser tout-à-fait à ces parties de plaisir, qui ne pouvoient qu'augmenter ses incommodités. D'un autre côté, Chapelle, emporté par le tourbillon du grand monde, ne se prêta plus à ses amis aussi souvent qu'ils l'auroient souhaité. Les repas de *la Croix de Lorraine* ne laissèrent pas d'aller leur train. La compagnie étoit augmentée de Furetière [4] et de quelques gens de la

[1] La Fontaine, que ses distractions perpétuelles rendoient comme stupide en compagnie, ne devoit pas, dira-t-on, contribuer beaucoup à l'agrément de ces repas. Il est vrai que souvent il passoit plusieurs heures de suite sans ouvrir la bouche, et sans même écouter ceux avec lesquels il étoit : mais j'ai su d'un homme de beaucoup d'esprit, qui l'avoit connu particulièrement, ainsi que Racine et Despréaux, que lorsqu'un heureux hasard échauffoit l'imagination de La Fontaine, il avoit la conversation d'autant plus agréable qu'elle ressembloit à ses écrits.

[2] Racine donna son *Alexandre* en 1665.

[3] Enseigne d'un fameux traiteur.

[4] Antoine Furetière, Parisien, avocat au parlement et procu-

cour, comme le duc de Vivonne [1] et le chevalier de Nantouillet [2]. Ces soupers, où tant de gens d'esprit et de goût se réunissoient, produisirent quantité de choses ingénieuses; et même la comédie des *Plaideurs* leur fut redevable de plusieurs traits plaisants, que Racine ne fit pas difficulté d'adopter.

Ce fut sans doute dans quelqu'un de ces soupers que Chapelle dit une plaisanterie qui fut bientôt répandue et dont on fit honneur à différentes personnes. Racine, par ordre de Madame [3], avoit, en concurrence de Corneille, composé sa *Bérénice*, dont cette princesse elle-même leur avoit donné le sujet. Elle vouloit voir ce grand homme, chargé de tant de couronnes, fournir une

reur fiscal de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, ensuite abbé de Chalivoy et prieur de Saint-Denis-de-la-Chartre à Paris, et de Chuines, mourut le 14 mai 1688, âgé de soixante-huit ans, sans avoir eu la satisfaction de voir imprimé ce dictionnaire, la cause de sa réputation et de ses disgrâces. Il étoit homme de beaucoup d'esprit, mais écrivain et poëte médiocre.

[1] Louis-Victor de Rochechouart, duc de Mortemart, dit le duc de Vivonne, pair, maréchal et général des galères de France, gouverneur de Champagne et de Brie, vice-roi de Sicile, et premier gentilhomme de la chambre du roi, mourut à Chaillot, près de Paris, le 15 septembre 1688. Capable de touts les postes qu'il remplit, son mérite dut les lui procurer : mais sa qualité de frère de madame de Montespan ne nuisit point à sa fortune. Il avoit beaucoup d'esprit, faisoit assez bien des vers, et disoit d'assez bons mots.

[2] Louis du Prat, appelé d'abord le chevalier de Nantouillet, ensuite le marquis de Cani, capitaine de cavalerie au régiment de la reine et premier maître d'hôtel de MONSIEUR, Philippe de France, duc d'Orléans, mourut le 25 juin 1694.

[3] Henriette-Marie d'Angleterre, première femme du prince nommé dans la note précédente, mourut le 30 juin 1670. Elle ne jouit pas du plaisir de voir nos deux athlètes aux mains. Les *Bérénices* ne parurent qu'en 1671.

même carrière avec son jeune rival. Je ne sais si c'étoit leur témoigner une égale estime : mais la carrière qu'elle leur ouvrit, ingrate pour Corneille, pouvoit n'être pas heureuse pour Racine. Quoi qu'il en soit, la *Bérénice* du premier n'eut aucun succès et fut désertée après deux ou trois représentations. La *Bérénice* du second attira pendant plusieurs mois la foule à l'Hôtel de Bourgogne. Rien n'en put arrêter le succès : ni les bons mots que quelques endroits fournissoient à des gens d'esprit, ni les critiques imprimées, ni la ridicule parodie que les Italiens en donnèrent sur leur théâtre, et qui ne fut guère moins applaudie que la pièce même, dans un temps où le mauvais goût se maintenoit encore fièrement à côté du bon goût. Malgré tant de raisons d'être content de lui-même, Racine ne le fut point. Sensible à l'excès aux critiques même les plus déraisonnables, il étoit alarmé pour sa gloire. Il se reprochoit d'avoir préféré l'attention à faire sa cour au soin de sa réputation; et son ami Despréaux ne le rassuroit point sur le sujet de ses craintes, en lui disant que, « s'il avoit été présent à l'ordre qu'il avoit reçu de « Madame, il l'auroit bien empêché de lui promettre « d'obéir. » Ses autres amis cherchoient à le consoler, en applaudissant avec raison à l'art avec lequel il avoit su remplir un sujet si simple et qui paroissoit devoir fournir si peu. Chapelle, présent à ces discours, gardoit un silence dont la froideur inquiétoit Racine, qui le pressa de lui déclarer franchement ce qu'il pensoit de *Bérénice*. « Ce que j'en pense? répondit-il tran- « quillement ?

« Marion pleure, Marion crie,
« Marion veut qu'on la marie. »

Cette application du refrain d'un ancien vaudeville

devoit d'autant plus mortifier Racine, qu'elle étoit assez juste; mais ce n'étoit pas une considération qui pût retenir Chapelle. Ce qu'il raconte dans son *Voyage* si plaisamment au sujet de d'Assoucy, ne nous apprend que trop qu'il sacrifioit toutes les sortes d'égards à l'envie de dire un bon mot ou de faire un bon conte. Ce défaut, ou plutôt ce vice, s'accordoit mal avec l'exacte probité, dont il faisoit profession ; et Molière le lui reprochoit continuellement, sans espérance de l'en corriger, non plus que de sa passion pour le vin.

Cette dernière privoit Molière d'une des plus grandes ressources de l'amitié, je veux dire de cette confiance qui fait que l'on s'épanche sans réserve dans le sein d'un ami sûr. Il étoit obligé de renfermer en lui-même mille choses qu'il n'auroit voulu dire qu'à Chapelle. On ne devoit lui confier que ce qui pouvoit être impunément répété.

Quelque défiance que son indiscrétion dût nécessairement inspirer, elle ne fut pas capable d'altérer une amitié devenue intime dès l'enfance, et dont la constance fait d'autant plus d'honneur à la bonté du cœur de Molière, que Chapelle, quoiqu'il aimât tendrement ce digne ami, ne connoissoit point l'usage de ces prévenances, de ces attentions, de ces soins qui servent d'aliment à l'amitié. Molière, qui, dans les chagrins que la coquetterie de sa femme lui causoit, avoit besoin de consolations, étoit forcé de les chercher ailleurs. Chapelle, trop dissipé, trop amateur de son plaisir, trop occupé des choses d'esprit, trop incapable de se prêter à celles du sentiment, non plus qu'à des détails domestiques, n'étoit pas un consolateur sur lequel on pût compter.

En apparence, rien n'étoit plus incompatible que ces deux amis. L'un, sombre, rêveur, méditatif, aimoit

d'autant plus à s'entretenir de matières sérieuses, qu'il en parloit bien. L'autre n'aimoit pas moins à parler : mais toujours vif, enjoué, badin, ne cherchant qu'à rire et qu'à faire rire les autres, il auroit voulu que Molière eût eu dans la conversation une légèreté pareille à celle qu'il y mettoit lui-même ; il auroit voulu l'assujettir à touts les caprices de sa bonne humeur, et le trouver toujours dans une disposition prochaine à la joie.

Il ne laissoit pas cependant de se prêter, et même d'assez bonne grâce, au goût de son ami. Comme ils n'avoient pas cessé, l'un malgré sa dissipation, l'autre au milieu de ses travaux et de ses embarras, de cultiver les connoissances philosophiques, elles faisoient quelquefois le sujet de leurs entretiens.

Ils en parloient un jour dans un bateau qui les ramenoit d'Auteuil à Paris, et n'avoient pour auditeur qu'un minime qui paroissoit leur prêter une oreille très attentive. Quoique disciple de Gassendi, Molière s'accommodoit assez des principes de Descartes. Il voulut ce jour-là forcer Chapelle d'avouer que le système physique de ce dernier étoit mille fois mieux imaginé que celui d'Épicure, rajeuni par leur maître. Le minime, pris à témoin de cette vérité, parut en convenir par un signe approbatif. Chapelle, toujours fidelle à Gassendi, fait une exposition ingénieuse de son système. Autre signe approbatif de la part du minime. On s'échauffe, on dispute, on objecte, on répond, on repart, on réplique ; et sur chaque chose que l'un ou l'autre dit, le minime, sans proférer un mot, applaudit de la mine et du geste. Enfin on arrive devant les Bons-Hommes ; le minime se fait mettre à terre, et prend congé de nos philosophes, en louant la profondeur de leur science. Une besace, dont il chargea son bras en sortant, leur apprit que l'arbitre de leur dis-

pute n'étoit qu'un frère quêteur. Surpris, ils se regardèrent d'abord en silence. Bientôt le comique de l'aventure dérida le front de Molière et le fit sourire. Chapelle rougit et s'emporta contre son ami, qui le commettoit sans cesse avec des ignorants.

Comme il forçoit en quelque sorte son naturel, pour s'engager dans des conversations aussi graves, il en revenoit toujours à vouloir que Molière égayât son humeur sombre et se livrât à la joie. Un jour qu'il lui parloit sur ce ton, Molière, que ce discours fatiguoit, lui dit « qu'il le voudroit voir obligé de chercher à plaire « au roi; chargé de donner à vivre à quarante ou cin- « quante personnes; forcé, pour soutenir son théâtre, « de divertir le peuple, et de faire en même temps, « pour l'augmentation de sa propre gloire, des pièces « propres à s'attirer les suffrages des honnêtes gens. « Que deviendroient alors son bel esprit et sa belle hu- « meur? Pourroit-il pendant quinze jours façonner « à loisir un bon mot, pour aller ensuite, tout chaud « de vin, le débiter par-tout et se faire touts les jours « de nouveaux ennemis? » Chapelle répliqua brusquement « que touts ces ennemis-là seroient ses amis, dès « qu'il voudroit faire semblant de les estimer. » Il ajouta « que s'il avoit à composer pour le public, il tra- « vailleroit à loisir; et qu'à coup sûr on ne trouveroit « rien de bas et de trivial dans ce qu'il feroit. » Molière avoit sa réponse prête. « Pouvoit-il nourrir une troupe « de comédiens avec les applaudissements d'un petit « nombre de gens d'esprit? Ne falloit-il pas réformer « le goût de la nation et l'amener par degrés à s'amu- « ser d'un comique noble également soutenu? Quel « avoit été le sort de ce qu'il avoit fait jusqu'alors de « plus raisonnable? N'étoit-ce pas à la faveur de ce « qu'on lui reprochoit, qu'il avoit avec peine obtenu

« du public qu'il daignât lui passer ce que les gens « d'esprit seuls approuvoient [1] ? » Là-dessus il le défia de faire enfin quelque chose que l'on pût risquer sur le théâtre. Chapelle accepte le défi, demande un sujet et s'engage à le traiter. Molière lui propose *le Tartufe*, auquel il travailloit alors, lui communique son plan et l'exhorte à le remplir. Chapelle y mit le temps qu'il voulut ; et l'ouvrage fait, il se hâta de le porter à Molière. Ce n'étoit rien moins qu'une comédie. Toutes les scènes étoient comme autant de petits ouvrages séparés, où l'esprit étoit prodigué, mais où presque rien ne tendoit à l'action de la pièce. C'étoient, à le bien prendre, des recueils d'épigrammes et de bons mots assez ingénieusement cousus ; et Chapelle fut forcé de convenir lui-même qu'il n'avoit aucun talent pour le théâtre [2].

Il auroit pu s'en douter sur l'essai qu'il en avoit déjà fait. Lorsque Molière travailloit à la comédie des *Fâcheux* [3], les ordres du roi le pressant de finir, il engagea Chapelle à lui faire la scène de *Caritidès*. Chapelle ne fit rien que de très-froid, et l'on n'y trouva pas même un mot plaisant qui méritât d'être conservé.

Le bruit cependant couroit dans le public que Cha-

[1] Ce fut le sort de *l'École des Femmes*, donnée en 1662. Les mêmes traits que condamnoit une délicatesse alors outrée, et qui ne seroit pas même aujourd'hui trop raisonnable, attirèrent le bourgeois, qui fait la foule.

[2] Grimarest disoit, en 1705, « qu'une famille de Paris, jalouse « avec justice de la réputation de Chapelle, se vantoit de pos- « séder l'original du *Tartufe*, écrit et raturé de sa main. » La *Vie de Molière* par Grimarest parut en 1705. On a dit depuis, dans le *Moreri* de 1732 : « Une famille de Paris garde encore cette « pièce, qui n'a pas paru mériter d'être mise au jour. » Existe-t-elle aujourd'hui ? c'est ce que je n'ai pu découvrir.

[3] En 1661. *Le Tartufe* ne fut achevé qu'en 1665.

pelle aidoit beaucoup Molière dans la composition de ses pièces, et Chapelle ne laissoit pas d'en tirer vanité. Molière, justement piqué, lui fit dire par Despréaux « qu'il eût à faire cesser de pareils bruits, sinon qu'il « le forceroit de montrer à tout le monde sa misérable « scène de *Caritidès.* »

Il est vrai qu'il prenoit volontiers ses avis sur tout ce qu'il composoit, et qu'il avoit beaucoup de déférence pour la justesse et la délicatesse de son goût [1]. Racine et Despréaux en usoient de même; mais c'étoit, de la part de touts trois, une déférence telle que l'ont des gens d'esprit, qui n'ont pas moins de goût que celui qu'ils consultent, et qui sont toujours eux-mêmes les premiers et les plus sévères censeurs de leurs ouvrages. Ces bruits cependant, dont Molière avoit raison de s'offenser, semblent confirmés par l'autorité de Callières, lorsqu'il dit que « nous devons à Chapelle une « partie des grandes beautés que nous voyons briller « dans les comédies de Molière [2]. » Cet écrivain avoit connu celui dont il parle; et dans le temps qu'il écrivoit ce qu'on vient de lire, il avoit des liaisons particulières avec quelques-uns de ses principaux amis, tels que Racine et Despréaux. Mais d'ailleurs, c'est un fait attesté par ce dernier lui-même, que Molière ne s'est jamais servi d'aucune scène qu'il eût empruntée de Chapelle [3]. Ces contradictions apparentes ne sont pas difficiles à concilier.

Chapelle n'étoit pas seulement utile à Molière dans les tracasseries qu'il essuyoit de la part de sa troupe et

[1] *Voyez* au commencement de la Préface.

[2] *Ibid.*

[3] *Voyez* le *Bolæana*, n° 71, p. 74, t. V de l'édition de Despréaux, 1747.

sur-tout des actrices; il lui servoit aussi beaucoup pour ses ouvrages. Presque toujours sur son théâtre ou dans son cabinet, il laissoit nécessairement échapper à ses observations quantité de choses dont il auroit pu faire usage. Chapelle, que tout le monde vouloit avoir, qui vivoit avec des gens de toute condition et de toutes sortes de caractères; qui songeoit toujours à tirer parti, pour son amusement et pour celui des autres, du talent de bien saisir et de bien peindre le ridicule, rendoit à Molière, avec autant de feu que de naïveté, ces traits marqués qui décident du caractère des gens, et lui présentoit sans cesse des peintures singulières et plaisantes, que Molière se rendoit propres en les employant.

On ne seroit pas fâché sans doute que j'offrisse ici le portrait de l'extérieur de Chapelle. Tout ce que j'en puis dire, c'est que d'Assoucy le représente comme « étant tout esprit et n'ayant presque point de corps [1].» On en peut conclure qu'il étoit petit, maigre, et fluet.

Il mourut à Paris, âgé de soixante ans, au mois de septembre 1686. Je n'ai trouvé nulle part aucune circonstance de sa mort.

J'ai tâché, dans ma Préface, de fixer le véritable mérite de ses écrits. Il me reste à dire que, bien qu'il n'aspirât nullement au titre d'auteur et qu'il ne rimât que pour son propre amusement et pour celui de ses amis, il fut pourtant regardé comme un poëte capable de célébrer dignement les grands événements du règne de Louis XIV, et qu'il fut employé dans l'état des pensions que ce prince avoit assignées, en 1663, pour un certain nombre de gens de lettres et de beaux esprits. Il nous l'apprend lui-même dans une de ses lettres au marquis d'Effiat. On croit communément qu'il dut

[1] *Aventures*, t. II, ch. 10, p. 139.

cette grâce aux *Stances sur le départ du roi pour l'armée :* mais les circonstances sur lesquelles il insiste ne peuvent guère convenir qu'à l'année 1668, et pour lors il avoit quarante-deux ans. Ce n'est donc pas à propos de cette pièce qu'il a pu dire au marquis d'Effiat :

Mais sur quelques vers que je fis
Dans l'âge où le sang nous bouillonne,
Et qu'à l'âge aussi l'on pardonne,
Auriez-vous bien cru qu'on m'eût mis
Entre ces messieurs qu'on a pris
Et qu'à bon droit on pensionne
Pour bien savoir donner le prix
Aux grands progrès de la couronne ?

Je crois que l'idée que ses premiers essais et surtout son *Voyage* avoient donnée de ses talents, le fit mettre dès 1663 au rang des gens de lettres et des beaux esprits à qui le roi donnoit des pensions.

FIN DES MÉMOIRES POUR LA VIE DE CHAPELLE.

VOYAGE
DE CHAPELLE
ET DE
BACHAUMONT.

C'EST en vers que je vous écris,
Messieurs les deux frères [1], nourris
Aussi bien que gens de la ville;
Aussi voit-on plus de perdrix
En dix jours chez vous qu'en dix mille
Chez les plus friands de Paris.

Vous vous attendez [2] à l'histoire
De ce qui nous est arrivé
Depuis que, par le long pavé
Qui conduit aux rives de Loire,
Nous partîmes pour aller boire
Les eaux, dont je me suis trouvé
Assez mal pour vous faire croire
Que les destins ont réservé
Ma guérison et cette gloire
Au remède tant éprouvé,
Et par qui, de fraîche mémoire,
Un de nos amis s'est sauvé
Du bâton à pomme d'ivoire.

[1] Le marquis et l'abbé du Broussin.

[2] Il y a dans les plus anciennes éditions : *Vous nous attendez*, etc., qui me paroît faire un sens plus agréable.

Vous ne serez pas frustrés de votre attente, et vous aurez, je vous assure, une assez bonne relation de nos aventures; car M. de Bachaumont, qui m'a surpris comme j'en commençois une mauvaise, a voulu que nous la fissions ensemble; et j'espère qu'avec l'aide d'un si bon second, elle sera digne de vous être envoyée.

CHAPELLE.

CONTRE le serment solennel que nous avions fait, M. Chapelle et moi, d'être si fort unis dans le voyage, que toutes choses seroient en commun, il n'a pas laissé, par une distinction philosophique, de prétendre en pouvoir séparer ses pensées; et, croyant y gagner, il s'étoit caché de moi pour vous écrire. Je l'ai surpris sur le fait, et n'ai pu souffrir qu'il eût seul cet avantage. Ses vers m'ont paru d'une manière si aisée que, m'étant imaginé qu'il étoit bien facile d'en faire de même,

Quoique malade et paresseux,
Je n'ai pu m'empêcher de mettre
Quelques-uns des miens avec eux;
Ainsi le reste de la lettre
Sera l'ouvrage de touts deux.

Bien que nous ne soyons pas tout-à-fait assurés de quelle façon vous avez traité notre absence, et si vous méritez le soin que nous prenons de vous rendre ainsi compte de nos actions, nous ne lais-

sons pas néanmoins de vous envoyer le récit de tout ce qui s'est passé dans notre voyage, si particulier que vous en serez assurément satisfaits. Nous ne vous ferons point souvenir de notre sortie de Paris; car vous en fûtes témoins, et peut-être même que vous trouvâtes étrange de ne voir sur nos visages que des marques d'un médiocre chagrin. Il est vrai que nous reçûmes vos embrassements avec assez de fermeté, et nous parûmes sans doute bien philosophes

Dans les assauts et les alarmes
Que donnent les derniers adieux;
Mais il fallut rendre les armes
En quittant tout de bon ces lieux
Qui pour nous avoient tant de charmes;
Et ce fut lors que de nos yeux
Vous eussiez vu couler des larmes.

Deux petits cerveaux desséchés n'en peuvent pas fournir une grande abondance; aussi furent-elles en peu de temps essuyées, et nous vîmes le Bourg-la-Reine d'un œil sec. Ce fut en ce lieu que nos pleurs cessèrent et que notre appétit s'aiguisa. Mais l'air de la campagne l'avoit rendu si grand dès sa naissance, qu'il devint tout-à-fait pressant vers Antony et presque insupportable à Longjumeau. Il nous fut impossible de passer outre sans l'apaiser auprès d'une fontaine, dont l'eau paroissoit la plus claire et la plus vive du monde.

Là deux perdrix furent tirées
D'entre les deux croûtes dorées

D'un bon pain rôti, dont le creux
Les avoit jusque-là serrées;
Et d'un appétit vigoureux
Toutes deux furent dévorées,
Et nous firent mal à touts deux.

Vous ne croirez pas aisément que des estomacs aussi bons que les nôtres aient eu de la peine à digérer deux perdrix froides; voilà pourtant en vérité la chose comme elle est. Nous en fûmes toujours incommodés jusqu'à Saint-Euverte, où nous couchâmes deux jours après notre départ, sans qu'il arrivât rien qui mérite de vous être mandé. Vous savez le long séjour que nous y fîmes, et vous savez encore que M. Boyer, dont touts les jours nous espérions l'arrivée, en fut la cause. Des gens qu'on oblige d'attendre, et qu'on tient si long-temps en incertitude, ont apparemment de méchantes heures; mais nous trouvâmes moyen d'en avoir de bonnes dans la conversation de monsieur l'évêque d'Orléans[1], que nous avions l'honneur de voir assez souvent, et dont l'entretien est tout-à-fait agréable. Ceux qui le connoissent vous auront pu dire que c'est un des plus honnêtes hommes de France, et vous en serez entièrement persuadés, quand nous vous apprendrons qu'il a

L'esprit et l'ame d'un Delbène,
C'est-à-dire, avec la bonté,

[1] Alphonse Delbène, nommé évêque d'Orléans le 26 mai 1646, et sacré le 27 mai 1647, prit possession le 26 mai 1648, et mourut le 2 mai 1665.

La douceur et l'honnêteté
D'une vertu mâle et romaine
Qu'on respecte en l'antiquité.

Nos soirées se passoient le plus souvent sur les bords de la Loire, et quelquefois nos après-dînées, quand la chaleur étoit plus grande, dans les routes de la forêt, qui s'étend du côté de Paris. Un jour, pendant la canicule, à l'heure que le chaud est le plus insupportable, nous fûmes bien surpris d'y voir arriver une manière de courrier assez extraordinaire,

Qui, sur une mazette outrée
Bronchant à tout moment, trottoit.
D'ours sa casaque étoit fourrée,
Comme le bonnet qu'il portoit;
Et le cavalier rare étoit
Tout couvert de toile cirée,
Qui, fondant, par-tout dégouttoit.

Ainsi l'on peint dans des tableaux
Un Icare tombant des nues,
Où l'on voit dans l'air épandues
Ses ailes de cire en lambeaux,
Par l'ardeur du soleil fondues,
Choir autour de lui dans les eaux.

La comparaison d'un homme qui tombe des nues avec un qui court la poste vous paroîtra peut-être bien hardie : mais si vous aviez vu le tableau d'un Icare, que nous trouvâmes quelques jours après dans une hôtellerie, cette vision vous seroit venue comme à nous, ou tout au moins vous sembleroit excusable. Enfin, de quelque façon que vous la

receviez, elle ne sauroit paroître plus bizarre que ne le fut à nos yeux la figure de ce cavalier, qui étoit par hasard notre ami d'Aubeville. Quoique notre joie fût extrême dans ce rencontre, nous n'osâmes pourtant pas nous hasarder de l'embrasser en l'état qu'il étoit; mais sitôt

Qu'au logis il fut retiré,
Débotté, frotté, déciré,
Et qu'il nous parut délassé,
Il fut comme il faut embrassé.

Nous écrivîmes en ce temps-là comme, après avoir attendu l'homme que vous savez inutilement, nous résolûmes enfin de partir sans lui. Il fallut avoir recours à Blavet pour notre voiture, n'en pouvant trouver de commodes à Orléans. Le jour qu'il nous devoit arriver un carrosse de Paris, nous reçûmes une lettre de M. Boyer, par laquelle il nous assuroit qu'il viendroit dedans, et que ce soir-là nous souperions ensemble. Après donc avoir donné les ordres nécessaires pour le recevoir, nous allâmes au-devant de lui. A cent pas des portes, parut, le long du grand chemin, une manière de coche fort délabré, tiré par quatre vilains chevaux, et conduit par un vrai cocher de louage.

Un équipage en si mauvais ordre ne pouvoit être ce que nous cherchions; et nous en fûmes assurés, quand deux personnes qui étoient dedans, ayant reconnu nos livrées, firent arrêter;

Et lors sortit avec grands cris
Un béquillard d'une portière,

Fort basané, sec et tout gris,
Béquillant de même manière
Que Boyer béquille à Paris.

A cette démarche, qui n'eût cru voir M. Boyer? Et cependant c'étoit le petit duc avec M. Potel. Ils s'étoient touts deux servis de la commodité de ce carrosse, l'un pour aller à la maison de monsieur son frère, auprès de Tours, et l'autre à quelques affaires qui l'appeloient dans le pays. Après les civilités ordinaires, nous retournâmes touts ensemble à la ville, où nous lûmes une lettre d'excuse qu'ils apportoient de la part de M. Boyer, et cette fâcheuse nouvelle nous fut depuis confirmée de bouche par ces messieurs; ils nous assurèrent que, nonobstant la fièvre qui l'avoit pris malheureusement cette nuit-là, il n'eût pas laissé de partir avec eux, comme il avoit promis, si son médecin, qui se trouva chez lui par hasard à quatre heures du matin, ne l'en eût empêché. Nous crûmes sans beaucoup de peine que, puisqu'il ne venoit pas après tant de serments, il étoit assurément

Fort malade et presque aux abois;
Car on peut, sans qu'on le cajole,
Dire, pour la première fois,
Qu'il auroit manqué de parole.

Il fallut donc se résoudre à marcher sans M. Boyer. Nous en fûmes d'abord un peu fâchés; mais, avec sa permission, en peu de temps consolés. Le souper préparé pour lui servit à régaler ceux qui vinrent à sa place, et le lendemain, touts ensemble, nous

allâmes coucher à Blois. Durant le chemin, la conversation fut un peu goguenarde; aussi étions-nous avec des gens de bonne compagnie. Étant arrivés, nous ne songeâmes d'abord qu'à chercher M. Colomb. Après une si longue absence, chacun mouroit d'envie de le voir. Il étoit dans une hôtellerie, avec M. le président Le Bailleul [1], faisant si bien l'honneur de la ville, qu'à peine nous put-il donner un moment pour l'embrasser. Mais le lendemain, à notre aise, nous renouvelâmes une amitié qui, par le peu de commerce que nous avions eu depuis trois années, sembloit avoir été interrompue. Après mille questions faites toutes ensemble, comme il arrive ordinairement dans une entrevue de fort bons amis qui ne se sont pas vus depuis longtemps, nous eûmes, quoique avec un extrême regret, curiosité d'apprendre de lui, comme de la personne la plus instruite, et que nous savons voir été le seul témoin de tout le particulier,

Ce que fit en mourant notre pauvre ami Blot [2],
Et ses moindres discours et sa moindre pensée.
La douleur nous défend d'en dire plus d'un mot;
Il fit tout ce qu'il fit d'une ame bien sensée.

[1] Louis-Dominique Le Bailleul, marquis de Château-Gontier, seigneur de Vatetot-sur-mer, de Soisy, d'Estioles, etc., reçu conseiller au parlement de Paris le 21 août 1643, et président à mortier en 1652. Il céda sa charge en 1677 à Nicolas-Louis Le Bailleul, son fils aîné, pour vivre dans la retraite qu'il s'étoit choisie à Saint-Victor de Paris. Il y mourut d'apoplexie, le 11 juillet 1701, âgé de soixante-dix-neuf ans.

[2] Le baron de Blot, gentilhomme de MONSIEUR, Gaston, duc d'Orléans, étoit très bel esprit, très libertin et très satirique. Les

Enfin, ayant causé de beaucoup d'autres choses qu'il seroit trop long de vous dire, nous allâmes ensemble faire la révérence à son altesse royale [1], et de là dîner chez lui avec M. et madame la présidente Le Bailleul [2].

Là, d'une obligeante manière,
D'un visage ouvert et riant,
Il nous fit bonne et grande chère,
Nous donnant, à son ordinaire,
Tout ce que Blois a de friand.

Son couvert étoit le plus propre du monde; il ne souffroit pas sur sa nappe une seule miette de pain. Des verres bien rincés, de toutes sortes de figures, brilloient sans nombre sur son buffet, et la glace étoit tout autour en abondance.

En ce lieu seul nous bûmes frais;
Car il a trouvé des merveilles
Sur la glace et sur les banquets,
Et pour empêcher les bouteilles
D'être à la merci des laquais.

Sa salle étoit parée pour le ballet du soir; toutes les belles de la ville priées; touts les violons de la

curieux conservent de lui quelques chansons, qui sont très ingénieuses et très bien faites, mais dont il y en a peu que l'on puisse donner au public.

[1] Gaston-Jean-Baptiste, duc d'Orléans, frère de Louis XIII, mort à Blois, le 8 février 1660. Il s'y étoit retiré en 1652.

[2] Marie Le Ragois de Bretonvillers, mariée au président Le Bailleul, le 29 avril 1647, étoit fille de Claude Le Ragois, seigneur de Bretonvillers, conseiller d'état, et secrétaire du conseil. Elle mourut le 28 mars 1677.

province assemblés; et tout cela se faisoit pour divertir madame Le Bailleul;

Et cette belle présidente
Nous parut si bien ce jour-là,
Qu'elle en devoit être contente;
Assurément elle effaça
Tant de beautés qu'à Blois on vante.

Ni la bonne compagnie ni les divertissements qui se préparoient ne purent nous empêcher de partir incontinent après le dîner. Amboise devoit être notre couchée; et, comme il étoit déjà tard, nous n'eûmes que le temps qu'il falloit pour y pouvoir arriver. La soirée s'y passa fort mélancoliquement dans le déplaisir de n'avoir plus à voyager sur la levée, et sur la vue de cette agréable rivière [1],

Qui par le milieu de la France,
Entre les plus heureux coteaux,
Laisse en paix répandre ses eaux,
Et porte par-tout l'abondance
Dans cent villes et cent châteaux
Qu'elle embellit de sa présence.

Depuis Amboise jusqu'à Fontallade, nous vous épargnerons la peine de lire les incommodités de quatre méchants gîtes, et à nous le chagrin d'un si fâcheux ressouvenir. Vous saurez seulement que la joie de M. de Lussan [2] ne parut pas petite, de

[1] La Loire.

[2] Roger d'Esparbez de Lussan, dit le comte de Lussan, étoit le troisième fils de François d'Esparbez de Lussan, vicomte d'Aubeterre, maréchal de France. Il n'eut point d'enfants de Louise de La Rivière sa femme, laquelle mourut à Paris le 26 mai 1680, âgée de cent treize ans, et fut enterrée à l'*Ave-Maria*.

voir arriver chez lui des personnes qu'il aimoit si tendrement; mais, nonobstant la beauté de sa maison et sa grande chère, il n'aura que les cinq vers que vous avez déjà vus.

Ni les pays où croît l'encens,
Ni ceux d'où vient la cassonade,
Ne sont point, pour charmer les sens,
Ce qu'est l'aimable Fontallade
Du tendre et commode Lussan.

Il ne se contenta pas de nous avoir si bien reçus chez lui, il voulut encore nous accompagner jusqu'à Blaïe. Nous nous détournâmes un peu de notre chemin, pour aller rendre touts ensemble nos devoirs à M. le marquis de Jonzac, son beau-frère [1]. Un compliment de part et d'autre décida la visite; et de toutes les offres qu'il nous fit, nous n'acceptâmes que des perdreaux et du pain tendre. Cette provision nous fut assez nécessaire, comme vous allez voir;

Car entre Blaïe et Jonzac
On ne trouve que Croupignac.
Le Croupignac est très funeste;
Car le Croupignac est un lieu

[1] Léon de Sainte-Maure, comte de Jonzac, baron, puis marquis d'Ozillac, etc., chevalier des ordres du roi, capitaine de cent hommes d'armes, lieutenant-général aux gouvernements de Saintonge, d'Angoumois et de la Rochelle, gouverneur des ville et château de Cognac, conseiller d'état, appelé le marquis de Jonzac depuis qu'en 1623 Louis XIII eut érigé pour lui la baronnie d'Ozillac en marquisat, mourut le 22 juin 1671. Il avait épousé, le 30 janvier 1622, une des sœurs du comte de Lussan, Marie d'Esparbez de Lussan, morte le 14 juillet 1654.

Où six mourants faisoient le reste
De cinq ou six cents que la peste
Avoit envoyés devant Dieu;
Et ces six mourants s'étoient mis
Touts six dans un même logis.
Un septième, soi-disant prêtre,
Plus pestiféré que les six,
Les confessoit par la fenêtre,
De peur, disoit-il, d'être pris
D'un mal si fâcheux et si traître.

Ce lieu si dangereux et si misérable fut traversé brusquement; et, n'espérant pas trouver de village, il fallut se résoudre à manger sur l'herbe, où les perdreaux et le pain tendre de M. de Jonzac furent d'un grand secours. Ensuite d'un repas si cavalier, continuant notre chemin, nous arrivâmes à Blaïe, mais si tard, et le lendemain, nous en partîmes si matin, qu'il nous fut impossible d'en remarquer la situation qu'avec la clarté des étoiles. Le montant, qui commençoit de très bonne heure, nous obligeoit à cette diligence. Après donc avoir dit mille adieux à Lussan, et reçu mille baisers de lui, nous nous embarquâmes dans une petite chaloupe, et voguâmes long-temps avant le jour :

Mais sitôt que par son flambeau
La lumière nous fut rendue,
Rien ne s'offrit à notre vue
Que le ciel, et notre bateau
Tout seul dans la vaste étendue
D'une affreuse campagne d'eau.

La Garonne est effectivement si large depuis qu'au Bec des landes d'Ambez elle est jointe avec

la Dordogne, qu'elle ressemble tout-à-fait à la mer; et ses marées montent avec tant d'impétuosité, qu'en moins de quatre heures nous fîmes le trajet ordinaire,

Et vîmes au milieu des eaux
Devant nous paroître Bordeaux,
Dont le port en croissant resserre
Plus de barques et de vaisseaux
Qu'aucun autre port de la terre.

Sans mentir, la rivière étoit alors si couverte, que notre felouque eut bien de la peine à trouver une place pour aborder. La foire, qui se devoit tenir dans peu de jours, avoit attiré cette grande quantité de navires et de marchands, quasi de toutes les nations, pour charger les vins de ce pays;

Car ce fâcheux et rude port
En cette saison a la gloire
De donner touts les ans à boire
Presqu'à touts les peuples du Nord.

Ces messieurs emportent de là touts les ans une effroyable quantité de vins; mais ils n'emportent pas les meilleurs. On les traite d'Allemands, et nous apprîmes qu'il étoit défendu non-seulement de leur en vendre pour enlever, mais encore de leur en laisser boire dans les cabarets. Après être descendus sur la grève, et avoir admiré quelque temps la situation de cette ville, nous nous retirâmes au *Chapeau-Rouge,* où M. Talleman nous vint prendre aussitôt qu'il sut notre arrivée. De-

puis ce moment, nous ne nous retirâmes dans notre logis, pendant notre séjour à Bordeaux, que pour y coucher. Les journées se passoient le plus agréablement du monde chez monsieur l'intendant; car les plus honnêtes gens de la ville n'ont pas d'autre réduit que sa maison. Il a trouvé même que la plupart étoient ses cousins, et on le croiroit plutôt le premier président de la province que l'intendant. Enfin, il est toujours le même que vous l'avez vu, hormis que sa dépense est plus grande. Mais pour madame l'intendante, nous vous dirons en secret qu'elle est tout-à-fait changée.

Quoique sa beauté soit extrême,
Qu'elle ait toujours ce grand œil bleu,
Plein de douceur et plein de feu,
Elle n'est pourtant plus la même;
Car nous avons appris qu'elle aime,
Et qu'elle aime bien fort le jeu.

Elle qui ne connoissoit pas autrefois les cartes, passe maintenant des nuits au lansquenet. Toutes les femmes de la ville sont devenues joueuses pour lui plaire; elles viennent régulièrement chez elle pour la divertir, et qui veut voir une belle assemblée, n'a qu'à lui rendre visite. Mademoiselle du Pin se trouve toujours là bien à propos pour entretenir ceux qui n'aiment point le jeu. En vérité, sa conversation est si fine et si spirituelle que ce ne sont point les plus mal partagés. C'est là que messieurs les Gascons apprennent le bel air et la belle façon de parler :

Mais cette agréable du Pin,
Qui dans sa manière est unique,
A l'esprit méchant et bien fin,
Et si jamais Gascon s'en pique,
Gascon fera mauvaise fin.

Au reste, sans faire ici les goguenards sur messieurs les Gascons, puisque Gascons y a, nous commencions nous-mêmes à courir quelque risque, et notre retraite un peu précipitée ne fut pas mal-à-propos. Voyez pourtant quel malheur! Nous nous sauvons de Bordeaux, pour donner deux jours après dans Agen;

Agen, cette ville fameuse,
De tant de belles le séjour,
Si fatale et si dangereuse
Aux cœurs sensibles à l'amour.

Dès qu'on en approche l'entrée,
On doit bien prendre garde à soi;
Car tel y va de bonne foi
Pour n'y passer qu'une journée,
Qui s'y sent par je ne sais quoi
Arrêté pour plus d'une année.

Un nombre infini de personnes y ont même passé le reste de leur vie, sans en pouvoir sortir. Le fabuleux palais d'Armide ne fut jamais si redoutable. Nous y trouvâmes M. de Saint-Luc [1] arrêté de-

[1] François d'Espinay, marquis de Saint-Luc, comte d'Estellan, connu sous ce dernier nom du vivant du maréchal de Saint-Luc, son père, étoit un homme de beaucoup d'esprit, et dont il reste quelques morceaux de vers qui sont encore estimés. Sa mère étoit sœur du maréchal de Bassompierre. Il fut lui-même chevalier des

puis six mois, Nort depuis quatre années, et d'Ortis depuis six semaines; et ce fut lui qui nous instruisit de toutes ces choses, et qui voulut absolument nous faire connoître les enchanteresses de ce lieu. Il pria donc toutes les belles de la ville à souper; et tout ce qui se passa dans ce magnifique repas nous fit bien connoître que nous étions dans un pays enchanté. En vérité, ces dames ont tant de beauté qu'elles nous surprirent dans leur premier abord, et tant d'esprit qu'elles nous gagnèrent dès la première conversation. Il est impossible de les voir et de conserver sa liberté; et c'est la destinée de touts ceux qui passent en ce lieu-là, s'ils ont la permission d'en sortir, d'y laisser au moins leur cœur pour otage d'un prompt retour:

Ainsi donc qu'avoient fait les autres,
Il fallut y laisser les nôtres;
Là touts deux ils nous furent pris:
Mais, n'en déplaise à tant de belles,
Ce fut par l'aimable d'Ortis;
Aussi nous traita-t-il mieux qu'elles.

Cela ne se fit assurément que sous leur bon plaisir. Elles ne lui envièrent point cette conquête; et, nous jugeant apparemment très infirmes, elles ne daignèrent pas employer le moindre de leurs charmes pour nous retenir. Aussi, le lendemain de grand matin, trouvâmes-nous les portes ouvertes

ordres du roi, gouverneur de Périgord, et lieutenant-général au gouvernement de Guienne. Il mourut en avril 1670, et fut enterré près de son père, dans la chapelle d'Orléans, aux Célestins de Paris.

et les chemins libres ; de sorte que rien ne nous empêcha de gagner Encosse sur les coureurs que M. de Chemeraut nous avoit promis, et qui nous attendoient depuis un mois à Agen. C'est de ce véritable ami qu'on peut assurer

> Et dire, sans qu'on le cajole,
> Qu'il sait bien tenir sa parole.

Encosse est un lieu dont nous ne vous entretiendrons guère ; car excepté ses eaux, qui sont admirables pour l'estomac, rien ne s'y rencontre. Il est au pied des Pyrénées, éloigné de tout commerce, et l'on n'y peut avoir autre divertissement que celui de voir revenir sa santé. Un petit ruisseau, qui serpente à vingt pas du village, entre des saules et des prés les plus verts qu'on puisse s'imaginer, étoit toute notre consolation. Nous allions, touts les matins, prendre nos eaux en ce bel endroit ; et les après-dînées, nous promener. Un jour que nous étions sur les bords, assis sur l'herbe, et que, nous ressouvenant des hautes marées de la Garonne, dont nous avions la mémoire encore assez fraîche, nous examinions les raisons que donnent Descartes et Gassendi du flux et du reflux, sortit tout d'un coup, d'entre les roseaux les plus proches, un homme qui nous avoit apparemment écoutés. C'étoit

> Un vieillard tout blanc, pâle et sec,
> Dont la barbe et la chevelure
> Pendoient plus bas que la ceinture ;
> Ainsi l'on peint Melchisédec :

Ou plutôt telle est la figure
D'un certain vieux évêque grec,
Qui, faisant le salamalec,
Dit à touts la bonne aventure.

Car il portoit un chapiteau
Comme un couvercle de lessive,
Mais d'une grandeur excessive,
Qui lui tenoit lieu de chapeau;

Et ce chapeau, dont les grands bords
Alloient tombant sur ses épaules,
Étoit fait de branches de saules,
Et couvroit presque tout son corps.

Son habit, de couleur verdâtre,
Étoit d'un tissu de roseaux;
Le tout couvert de gros morceaux
D'un cristal épais et bleuâtre.

A cette apparition, la peur nous fit faire deux signes de croix et trois pas en arrière; mais la curiosité prévalut sur la crainte, et nous résolûmes, bien qu'avec quelques petits battements de cœur, d'attendre le vieillard extraordinaire, dont l'abord fut tout-à-fait gracieux, et qui nous parla fort civilement de cette sorte :

« Messieurs, je ne suis point surpris
« Que de ma rencontre imprévue
« Vous ayez un peu l'ame émue :
« Mais lorsque vous aurez appris
« En quel rang les destins ont mis
« Ma naissance à vous inconnue,
« Vous rassurerez vos esprits.

« Je suis le dieu de ce ruisseau,
« Qui, d'une urne jamais tarie

« Qui penche au pied de ce coteau,
« Prends le soin dans cette prairie
« De verser incessamment l'eau
« Qui la rend si verte et fleurie.

« Depuis huit jours, matin et soir,
« Vous me venez réglément voir,
« Sans croire me rendre visite.
« Ce n'est pas que je ne mérite
« Que l'on me rende ce devoir;

« Car enfin j'ai cet avantage
« Qu'un canal si clair et si net
« Est le lieu de mon apanage.
« Dans la Gascogne un tel partage
« Est bien joli pour un cadet.

« Aussi l'avez-vous trouvé tel,
« Louant mes bords et ma verdure;
« Ce qui me plaît, je vous assure,
« Plus qu'une offrande ou qu'un autel;
« Et tout à l'heure, je le jure,
« Vous en serez, foi d'immortel,
« Récompensés avec usure.

« Dans ce petit vallon champêtre,
« Soyez donc les très bien venus;
« Chacun de vous y sera maître;
« Et puisque vous voulez connoître
« Les causes du flux et reflux,
« Je vous instruirai là-dessus,
« Et vous ferai bientôt paroître
« Que les raisonnements cornus
« De tout temps sont les attributs
« De la foiblesse de votre être;

« Car touts les dits et les redits
« De ces vieux rêveurs de jadis
« Ne sont que contes d'Amadis.
« Même dans vos sectes dernières,

« Les Descartes, les Gassendis,
« Quoiqu'en différentes manières,
« Et plus heureux et plus hardis
« A fouiller les causes premières,
« N'ont jamais traité ces matières
« Que comme de vrais étourdis.

« Moi, qui sais le fin de ceci,
« Comme étant chose qui m'importe,
« Pour vous mon amour est si forte,
« Qu'après en avoir éclairci
« Votre esprit de si bonne sorte
« Qu'il n'en soit jamais en souci,
« Je veux que la docte cohorte
« Vous en doive le grand merci. »

Il nous prit lors touts deux par la main, et nous fit asseoir sur le gazon à ses côtés. Nous nous regardions assez souvent sans rien dire, fort étonnés de nous voir en conversation avec un fleuve; mais tout d'un coup

Il se moucha, cracha, toussa;
Puis en ces mots il commença :

« Lorsque l'onde en partage échut
« Au frère [1] du grand dieu qui tonne [2],
« L'avénement à la couronne
« De ce nouveau monarque fut
« Publié par-tout, et fallut
« Que chaque dieu fleuve en personne
« Allât lui porter son tribut.
« Dans ce rencontre la Garonne
« Entre touts les autres parut,
« Mais si brusque et si fanfaronne,

[1] Neptune, dieu de la mer.
[2] Jupiter, dieu du ciel et maître du tonnerre.

« Que sa démarche lui déplut,
« Et le puissant dieu résolut
« De châtier cette Gasconne
« Par quelque signalé rebut.

« De fait il en fit peu de cas,
« Quand elle lui vint rendre hommage.
« Il se renfrogna le visage,
« Et la traita du haut en bas.

« Mais elle, au lieu de l'apaiser,
« Ayant pris soin d'apprivoiser,
« Avec la puissante Dordogne,
« Mille autres fleuves de Gascogne,
« Sembla le vouloir offenser.

« Lui, d'une orgueilleuse manière,
« Comme il a l'humeur fort altière,
« Amèrement s'en courrouça,
« Et d'une mine froide et fière,
« Deux fois si loin la repoussa,
« Que cette insolente rivière
« Toutes les deux fois rebroussa
« Plus de six heures en arrière.

« Bien qu'au vrai cette téméraire
« Se fût attiré sur les bras
« Un peu follement cette affaire,
« Les grands fleuves ne crurent pas
« Devoir, en un tel embarras,
« Se séparer de leur confrère,
« Ni l'abandonner; au contraire,
« Ils en murmurèrent tout bas,
« Accusant le roi trop sévère.

« Mais lui, branlant ses cheveux blancs
« Tout dégouttants de l'onde amère :
« *Taisez-vous*, dit-il, *insolents!*
« *Ou vous saurez en peu de temps*
« *Ce que peut Neptune en colère.*

« Sur le champ, au lieu de se taire,
« Plus haut encore on murmura;
« Le dieu lors en furie entra,
« Son trident par trois fois serra,
« Et trois fois par le Styx jura :
« *Quoi donc! ici l'on osera*
« *Dire hardiment ce qu'on voudra!*
« *Chaque petit dieu glosera*
« *Sur ce que Neptune fera!*
« Per Dio, questo non sarà [1].
« *Chacun d'eux s'en repentira,*
« *Et pareil traitement aura;*
« *Car deux fois par jour on verra*
« *Qu'à sa source on retournera,*
« *Et deux fois mon courroux fuira :*
« *Mais plus loin que pas un ira*
« *Celui qui, pour son malheur, a*
« *Causé tout ce désordre-là;*
« *Et cet exemple durera*
« *Tant que Neptune règnera.*

« A ce dieu du moite élément
« Les rebelles lors se soumirent;
« Et, quoique grondant, obéirent
« Par force à ce commandement.

« Voilà ce qu'on n'a jamais su,
« Et ce que tout le monde admire.
« Aussi nous avions résolu,
« Pour notre honneur, de n'en rien dire :
« Mais aujourd'hui vous m'avez plu
« Si fort que je n'ai jamais pu
« M'empêcher de vous en instruire. »

Il n'eut pas achevé ces mots, qu'il s'écoula d'en-

[1] *Dio* de deux syllabes est une faute dont un François peut-être ne mérite pas d'être repris, mais qu'un Italien n'auroit pas faite. *Io*, *mio*, *Dio* sont toujours d'une syllabe dans les vers italiens.

tre nous deux, mais si vîte qu'il étoit à vingt pas de nous, devant que nous nous en fussions aperçus. Nous le suivîmes le plus légèrement que nous pûmes, et, voyant qu'il étoit impossible de l'attraper, nous lui criâmes plusieurs fois :

« Hé! monsieur le fleuve! arrêtez,
« Ne vous en allez pas si vîte.
« Hé! de grâce, un mot! écoutez! »
Mais il se remit dans son gîte,

et rentra dans ces mêmes roseaux dont nous l'avions vu sortir. Nous allâmes en vain jusqu'à cet endroit; car le bonhomme étoit déjà tout fondu en eau quand nous arrivâmes, et sa voix n'étoit plus

Qu'un murmure agréable et doux :
Mais cet agréable murmure
N'est entendu que des caillous.
Il ne le put être de nous,
Et même, sans vous faire injure,
Il ne l'eût pas été de vous.

Après l'avoir appelé plusieurs fois inutilement, enfin la nuit nous obligea de retourner en notre logis, où nous fîmes mille réflexions sur cette aventure. Notre esprit n'étoit pas entièrement satisfait de cet éclaircissement, et nous ne pouvions concevoir pourquoi, dans une sédition où touts les fleuves avoient trempé, il n'y en avoit eu qu'une partie de châtiés. Nous revînmes plusieurs fois en ce même lieu, tant que nous demeurâmes à Encosse, pour y conjurer cet honnête fleuve de nous

vouloir donner à ce sujet un quart d'heure de conversation : mais il ne parut plus; et, nos eaux étant prises, le temps vint enfin de s'en aller.

Un carrosse, que M. le sénéchal d'Armagnac avoit envoyé, nous mena bien à notre aise chez lui à Castille, où nous fûmes reçus avec tant de joie qu'il étoit aisé de juger que nos visages n'étoient point désagréables au maître de la maison.

C'est chez cet illustre Fontrailles,
Où les tourtes [1], les ortolans,
Les perdrix rouges et les cailles,
Et mille autres vols [2] succulents,
Nous firent horreur des mangeailles
Dont Carbon et tant de canailles
Vous affrontent depuis vingt ans.

Vous autres casaniers, qui ne connoissez que la *vallée de misère* et vos rôtisseurs de Paris, vous ne savez ce que c'est que la bonne chère. Si vous vous y connoissez et si vous l'aimez comme vous dites,

Soyez donc assez braves gens
Pour quitter enfin vos murailles;
Et, si vous êtes de bon sens,
Allez, et courez chez Fontrailles [3]
Vous gorger de mets excellents.

Vous y serez bien reçus assurément, et vous le trouverez toujours le même. Sans plus s'embarras-

[1] Tourterelles et tourtereaux.

[2] Oiseaux que l'on prend à la chasse.

[3] Louis d'Astarac, marquis de Marestang et de Fontrailles, sé-

ser des affaires du monde, il se divertit à faire achever sa maison, qui sera parfaitement belle. Les honnêtes gens de sa province en savent fort bien le chemin ; mais les autres ne l'ont jamais pu trouver. Après nous y être empiffrés quatre jours avec M. le président de Marmiesse, qui prit la peine de s'y rendre aussitôt qu'il fut informé de notre arrivée, nous allâmes touts ensemble à Toulouse descendre chez l'abbé de Beauregard, qui nous attendoit, et qui nous donna de ces repas qu'on ne peut faire qu'à Toulouse. Le lendemain M. le président de Marmiesse nous voulut faire voir dans un dîner jusqu'où peut aller la splendeur et la magnificence, ou, avec sa permission, la profusion et la prodigalité. Le festin du menteur [1] n'étoit rien en comparaison ; et c'est ici qu'il faut redoubler nos efforts, pour vous en faire une description magnifique.

Toi, qui présides aux repas,
O Muse, sois-nous favorable ;
Décris avec nous touts les plats
Qui parurent sur cette table.

néchal d'Armagnac, après avoir servi sous le règne de Louis XIII avec distinction dans les guerres de Flandre, de Catalogne et d'Italie, se mêla dans les intrigues de la cour, entra dans la conjuration du marquis de Cinq-Mars contre le cardinal de Richelieu, fut porteur du traité que MONSIEUR Gaston fit avec l'Espagne contre le roi Louis XIII son frère, et forcé par là de s'exiler de France. Il n'y put revenir que par un accommodement qu'il fit avec la cour, après la mort du cardinal. Il mourut le 13 juillet 1677, sans avoir été marié.

[1] Dans la comédie de ce nom, de Pierre Corneille.

Pour notre honneur et pour ta gloire,
Fais qu'aucun de touts ces grands mets
Ne s'échappe à notre mémoire,
Et fais qu'on en parle à jamais.

Mais comme notre esprit s'abuse,
De s'imaginer qu'aux festins
Puisse présider une muse,
Et qu'elle se connoisse en vins!

Non, non, les doctes demoiselles
N'eurent jamais un bon morceau;
Et ces vieilles sempiternelles
Ne burent jamais que de l'eau.

A qui donc adresser ses vœux
En des occasions pareilles?
Est-ce à vous, Bacchus, roi des treilles?
A vous, dieu des mets savoureux[1]?

Mais, pour rimer, Bacchus et Come
Sont des dieux de peu de secours,
Et jamais, de mémoire d'homme,
On ne leur fit un tel discours.

Tout nous manque au besoin, et de notre chef nous n'oserions entreprendre une si grande affaire.

[1] Comus, dieu des festins.

Dans toutes les éditions de ce *Voyage* que j'ai consultées, et j'en ai vu de très anciennes, il manque un vers en cet endroit, que je me suis hasardé de remplacer par celui-ci, qu'on voudra bien ne prendre que comme servant à remplir un vide désagréable.

Depuis cette remarque écrite, le hasard m'a fait tomber entre les mains une édition de ce *Voyage*, que je ne connoissois point. Elle est in-12, petit papier, faite à Paris en 1732, quoique le frontispice porte : *A La Haye, chez Pierre Gosse et Jean Neaulme.* Le titre est : *Voyage de MM. François Le Coigneux de Bachaumont et Claude-Emmanuel Luillier Chapelle. Nouvelle édition*,

Il faut donc nous contenter de vous dire que jamais on ne vit rien de si splendide; et nous eussions cru Toulouse, ce lieu si renommé pour la bonne chère, épuisé pour jamais de gibier, si l'un de vos amis et des nôtres ne nous eût encore, le lendemain, dans un dîner, fait admirer cette ville, comme un prodige, pour la quantité des bonnes choses qu'elle fournit. Vous devinerez aisément son nom, quand nous vous dirons

Que c'est un de ces beaux esprits
Dont Toulouse fut l'origine.
C'est le seul Gascon qui n'a pris
Ni l'air ni l'accent du pays;
Et l'on jugeroit, à sa mine,
Qu'il n'a jamais quitté Paris.

Enfin c'est l'agréable M. d'Osneville, dont l'air et l'esprit n'ont rien que d'un homme qui n'auroit jamais bougé de la cour.

Vous saurez qu'il est marié
Environ depuis une année,

revue, corrigée et augmentée. La stance défectueuse dont il s'agit ici se trouve à la page 45, avec le vide rempli de cette manière :

A qui donc adresser ses vœux
En des occasions pareilles?
Est-ce à Come? Est-ce au dieu des treilles?
Ou bien seroit-ce à touts les deux?

Ce qui m'empêche d'adopter cette correction, c'est qu'il est nécessaire de conserver ce vers :

Est-ce à vous, Bacchus, roi des treilles?

qui, se lisant dans toutes les anciennes éditions, est certainement de Chapelle.

Et qu'il est tout-à-fait lié
Du sacré lien d'hyménée.

Lié tout-à-fait, c'est-à-dire,
Qu'il est lié tout-à-fait bien,
Et qu'il ne lui manque plus rien,
Et qu'il a tout ce qu'il desire.

L'épouse est bieu apparentée,
Et bien apparenté l'époux;
Elle est jeune, riche, espritée [1];
Il est jeune, riche, esprit doux.

Avec lui et dans son carrosse nous quittâmes Toulouse pour aller à Grouille [2], où M. le comte d'Aubijoux [3] nous reçut très civilement. Nous le trouvâmes dans un petit palais qu'il a fait bâtir au milieu de son jardin, entre des fontaines et des bois, et qui n'est composé que de trois chambres, mais bien peintes et tout-à-fait appropriées. Il a destiné ce lieu pour se retirer en particulier avec deux ou trois de ses amis, ou, quand il est seul,

[1] *Esprité*, pour dire *qui a de l'esprit*, n'a point passé dans la langue, quoiqu'on se soit efforcé pendant assez long-temps de l'y faire admettre.

[2] En langage du pays, *Graulhez*.

[3] François-Jacques d'Amboise, comte d'Aubijoux, baron de Castelnau, de Bonnefons, de Sauveterre, de Casaubon, etc., chambellan de Monsieur Gaston, gouverneur de la ville et de la citadelle de Montpellier, et lieutenant-général au gouvernement de Languedoc, étoit de la même maison que le brave Bussi-d'Amboise. Ils descendoient l'un et l'autre de deux frères du grand cardinal George d'Amboise. Le comte d'Aubijoux mourut le dernier de son nom et de sa maison, dans son château de Graulhez ou Grouille, le 9 novembre 1656.

s'entretenir avec ses livres, pour ne pas dire avec sa maîtresse.

Malgré l'injustice des cours,
Dans cet agréable ermitage
Il coule doucement ses jours,
Et vit en véritable sage.

De vous dire qu'il tenoit une fort bonne table et bien servie, ce ne seroit vous apprendre rien de nouveau : mais peut-être serez-vous surpris de savoir que, faisant si grande chère, il ne vivoit que d'une croûte de pain par jour. Aussi son visage étoit-il d'un homme mourant. Bien que son parc fût très grand et qu'il eût mille endroits touts plus beaux les uns que les autres pour se promener, nous passions les journées entières dans une petite île plantée et tenue aussi propre qu'un jardin, et dans laquelle on trouve, comme par miracle, une fontaine qui jaillit et va mouiller le haut d'un berceau de grands cyprès qui l'environnent [1].

Sous ce berceau qu'Amour exprès
Fit pour toucher quelque inhumaine,
L'un de nous deux, un jour au frais,
Assis près de cette fontaine,
Le cœur percé de mille traits,
D'une main qu'il portoit à peine,
Grava ces vers sur un cyprès :

Hélas ! que l'on seroit heureux
Dans ce beau lieu digne d'envie,

[1] Au lieu de *le haut d'un berceau de grands cyprès*, que j'ai mis d'après l'édition de 1732, et que le sens semble demander, il

Si, toujours aimé de Sylvie,
L'on pouvoit, toujours amoureux,
Avec elle passer la vie!

Vous connoîtrez par là que, dans notre voyage, nous ne songions pas toujours à faire bonne chère, et que nous avions quelquefois des moments assez tendres. Au reste, quoique Grouille ait tant de charmes, M. d'Aubijoux ne nous put retenir que trois jours, après lesquels il nous donna son carrosse pour aller à Castres prendre celui de M. de Penautier, qui nous mena chez lui à Penautier, à une lieue de Carcassonne. Vos santés y furent bues mille fois avec le cher ami Balzant, qui ne nous quitta pas un moment. La comédie fut aussi un de nos divertissements assez grands, parce que la troupe n'étoit pas mauvaise et qu'on y voyoit toutes les dames de Carcassonne. Quand nous en partîmes, M. de Penautier, qui sans doute est un des plus honnêtes hommes du monde, voulut absolument que nous prissions encore son carrosse pour aller à Narbonne, quoiqu'il y eût une grande journée. Le temps étoit si beau, que nous espérions le lendemain, sur nos chevaux frais, et qui suivoient en main depuis Encosse, aller coucher près de Montpellier; mais, par malheur,

Dans cette vilaine Narbonne,
Toujours il pleut, toujours il tonne;

y a, dans toutes les autres que j'ai vues, *le haut du berceau de grands cyprès*. Les vers qui suivent sont connus pour être de Bachaumont.

Toute la nuit doncques il plut,
Et tant d'eau cette nuit il chut,
Que la campagne submergée
Tint deux jours la ville assiégée.

Que cela ne vous surprenne point; quand il pleut six heures en cette ville, comme c'est toujours par orage, et qu'elle est située dans un fond tout environné de montagnes, en peu de temps les eaux se ramassent en si grande abondance qu'il est impossible d'en sortir sans courir risque de se noyer. Nous voulûmes pourtant le hasarder; mais l'accident d'un laquais emporté par une ravine, et qui sans doute étoit perdu si son cheval ne l'eût sauvé à la nage, nous fit rentrer bien vîte pour attendre que les passages fussent libres. Des messieurs que nous trouvâmes se promenant dans la grande place, et qui nous parurent être des principaux du pays, ayant appris notre aventure, crurent qu'il étoit de leur honneur de ne nous laisser pas ennuyer. Ils nous voulurent donc faire voir les raretés de leur ville, et nous menèrent d'abord dans l'église cathédrale, qu'ils prétendoient être un chef-d'œuvre pour la hauteur des voûtes; mais nous ne saurions pas bien vous dire,

Si l'architecte qui la fit,
La fit ronde, ovale ou carrée,
Et moins encor s'il la bâtit
Haute, basse, large, ou serrée;

Car, arrivés en ce saint lieu,
Nous n'eûmes jamais autre envie
Que de faire des vœux à Dieu
De ne le voir de notre vie.

Ce qu'on y montre encor de rare,
Est un vieux et sombre tableau,
Où l'on voit sortir un Lazare
A demi mort de son tombeau.

Mais le peintre l'a si bien fait
Sec, pâle, hideux, noir, effroyable,
Qu'il semble bien moins le portrait
Du bon Lazare que d'un diable [1].

Ces messieurs ne furent pas contents de nous avoir fait voir ces deux merveilles. Ils eurent encore la bonté, pour nous régaler tout-à-fait, de nous

[1] Ce tableau de la *résurrection du Lazare* est de Sébastien de Venise, appelé communément Fra Bastiano del Piombo, qui le fit en concurrence de Raphaël, lorsque celui-ci peignoit pour François Ier son tableau de *la Transfiguration*. Fra Bastian étoit de Venise. Son premier maître fut Jean Belini, qu'il quitta pour prendre des leçons du Giorgion. Ayant ensuite eu l'occasion d'aller à Rome, il se mit au nombre des disciples de Michel-Ange; ce qui plut si fort à ce dernier, que, pour le récompenser de ce qu'il lui donnoit préférence sur Raphaël, il prit un soin extraordinaire de l'avancer dans le dessin. Il ne tint pas même à lui que Fra Bastian, après la mort de Raphaël, ne fût regardé comme le premier peintre de Rome : mais les connoisseurs donnèrent toujours le premier rang à Jules Romain, que Fra Bastian n'égala jamais. Au reste il fit peu d'ouvrages, parceque, outre qu'il étoit fort lent, il étoit naturellement paresseux; et, l'office de Fratel del Piombo, d'où lui vint son surnom, lui fournissant abondamment de quoi vivre, il ne songeoit point à l'augmentation de sa fortune. D'ailleurs, la poésie et la musique, pour lesquelles il avoit du talent, occupoient une partie de son temps. On lui doit l'invention de peindre à l'huile, sur les murailles, sans que les couleurs en soient altérées. Il mourut en 1547, âgé de soixante-deux ans. La manière dont nos voyageurs parlent ici du tableau de Narbonne, s'accorde avec le jugement de la plupart des connoisseurs.

présenter à deux ou trois de leurs plus polies demoiselles, qui tomboient en vérité de la v..... Voilà touts les divertissements que nous eûmes à Narbonne. Voyez par là si deux jours que nous y demeurâmes, se passèrent agréablement. Toi qui nous as si bien divertis,

Digne objet de notre courroux,
Vieille ville toute de fange,
Qui n'es que ruisseaux et qu'égouts,
Pourrois-tu prétendre de nous
Le moindre vers à ta louange?

Va, tu n'es qu'un quartier d'hiver
De quinze ou vingt malheureux drilles,
Où l'on peut à peine trouver
Deux ou trois misérables filles
Aussi mal-saines que ton air.

Va, tu n'eus jamais rien de beau,
Rien qui mérite qu'on le prise;
Bien peu de chose est ton tableau,
Et bien moins que rien ton église.

L'apostrophe est un peu violente, ou l'imprécation un peu forte; mais nous passâmes dans cette étrange demeure deux journées avec tant de chagrin, qu'elle en est quitte à bon marché. Enfin, les eaux s'écoulèrent; et nos chevaux n'en ayant plus que jusqu'aux sangles, il nous fut permis de sortir. Après avoir marché trois ou quatre lieues dans les plaines toutes noyées, et passé, sur de méchantes planches, un torrent qui s'étoit fait de l'égout des eaux, large comme une rivière; Béziers, cette ville si propre et si bien située, nous fit voir un pays

aussi beau que celui dont nous partions étoit vilain. Le lendemain, ayant traversé les landes de Saint-Huberi [1] et goûté les bons muscats de Loupian, nous vîmes Montpellier se présenter à nous, environné de ces plantades et de ces blanquettes que vous connoissez. Nous y abordâmes à travers mille boules de mail; car on joue là, le long des chemins, à la chicane. Dans la grande rue des Parfumeurs, par où l'on entre d'abord, l'on croit être dans la boutique de Martial [2]; et cependant,

Bien que de cette belle ville
Viennent les meilleures senteurs,
Son terroir, en muscats fertile,
Ne lui produit jamais de fleurs.

Cette rue si parfumée conduit dans une grande place, où sont les meilleures hôtelleries. Mais nous fûmes bientôt épouvantés

De rencontrer en cette place
Un grand concours de populace.
Chacun y nommoit d'Assoucy.
« Il sera brûlé, Dieu merci, »
Disoit une vieille bagasse.
« Dieu veuille qu'autant on en fasse
« A touts ceux qui vivent ainsi ! »

La curiosité de savoir ce que c'étoit, nous fit avancer plus avant. Tout le bas étoit plein de peuple, et les fenêtres remplies de personnes de qualité. Nous y connûmes un des principaux de la

[1] Ou *Saint-Hiberi*, petite ville du diocèse d'Agde.
[2] Fameux marchand parfumeur à Paris.

ville, qui nous fit entrer aussitôt dans le logis. Dans la chambre où il étoit, nous apprîmes qu'effectivement on alloit brûler d'Assoucy pour un crime qui est en abomination parmi les femmes. Dans cette même chambre nous trouvâmes grand nombre de dames, qu'on nous dit être les plus polies, les plus qualifiées et les plus spirituelles de la ville, quoique pourtant elles ne fussent ni trop belles ni trop bien mises. A leurs petites mignardises, leur parler gras et leurs discours extraordinaires, nous crûmes bientôt que c'étoit une assemblée des précieuses de Montpellier : mais, bien qu'elles fissent de nouveaux efforts à cause de nous, elles ne paroissoient que des précieuses de campagne, et n'imitoient que foiblement les nôtres de Paris. Elles se mirent exprès sur le chapitre des beaux esprits, afin de nous faire voir ce qu'elles valoient, par le commerce qu'elles ont avec eux. Il se commença donc une conversation assez plaisante.

Les unes disoient que Ménage
Avoit l'air et l'esprit galant;
Que Chapelain n'étoit pas sage,
Que Costar n'étoit pas pédant;
Et les autres croyoient monsieur de Scudéry
Un homme de fort bonne mine,
Vaillant, riche et toujours bien mis;
Sa sœur une beauté divine,
Et Pélisson un Adonis.

Elles en nommèrent encore une très grande quantité, dont il ne nous souvient plus. Après

avoir bien parlé des beaux esprits, il fut question de juger de leurs ouvrages. Dans l'*Alaric*[1] et dans le *Moïse*[2], on ne loua que le jugement et la conduite; et dans *la Pucelle,* rien du tout. Dans Sarrazin, on n'estima que la lettre de M. de Ménage; et la préface de M. Pélisson fut traitée de ridicule. Voiture même passa pour un homme grossier. Quant aux romans, *Cassandre*[3] fut estimée pour la délicatesse de la conversation; *Cyrus* et *Clélie*[4] pour la magnificence de l'expression et la grandeur des événements. Mille autres choses se débitèrent encore plus surprenantes que tout cela. Puis insensiblement la conversation tomba sur d'Assoucy[5], parce qu'il leur sembla que l'heure de l'exécution approchoit. Une de ces dames prit la parole; et, s'adressant à celle qui nous avoit paru la principale et la maîtresse précieuse :

« Ma bonne, est-ce celui qu'on dit
« Avoir autrefois tant écrit,
« Même composé quelque chose
« En vers sur la *Métamorphose ?*
« Il faut donc qu'il soit bel esprit ?

« Aussi l'est-il; et l'un des vrais,
« Reprit l'autre, et des premiers faits.

[1] Poëme héroïque de Scudéry.

[2] Poëme héroïque de Saint-Amand.

[3] Roman de La Calprenède.

[4] Deux romans de mademoiselle de Scudéry.

[5] Charles Coypeau, sieur d'Assoucy, a traduit en vers burlesques une partie des *Métamorphoses* d'Ovide; et l'on peut dire de cette traduction qu'elle est tout-à-fait digne

D'occuper le loisir des laquais et des pages.

« Ses lettres lui furent scellées
« Dès leurs premières assemblées.
« J'ai la liste de ces messieurs;
« Son nom est en tête des leurs [1]. »

Puis d'une mine sérieuse,
Avec certain air affecté,
Penchant sa tête de côté,
Et de ce ton de précieuse,
Lui dit : « Ma chère, en vérité,

« C'est dommage que dans Paris
« Ces messieurs de l'Académie,
« Touts ces messieurs les beaux esprits
« Soient sujets à telle infamie. »

L'envie de rire nous prit si furieusement qu'il nous fallut quitter la chambre et le logis, pour en aller éclater à notre aise dans l'hôtellerie. Nous eûmes toutes les peines du monde à passer dans les rues, à cause de l'affluence du peuple.

Là, d'hommes on voyoit fort peu.
Cent mille femmes animées,
Toutes de colère enflammées,
Accouroient en foule en ce lieu
Avec des torches allumées.

Elles écumoient toutes de rage, et jamais on n'a rien vu de si terrible. Les unes disoient que c'étoit trop peu de le brûler; les autres, qu'il falloit l'écorcher vif auparavant; et toutes, que, si la jus-

[1] D'Assoucy n'a jamais été de l'Académie françoise. C'est une faute que Chapelle fait faire à ces précieuses, pour les rendre plus ridicules.

tice le leur vouloit livrer, elles inventeroient de nouveaux supplices pour le tourmenter. Enfin,

L'on auroit dit, à voir ainsi
Ces bacchantes échevelées,
Qu'au moins ce monsieur d'Assoucy
Les auroit toutes violées;

et cependant, il ne leur avoit jamais rien fait. Nous gagnâmes avec bien de la peine notre logis, où nous apprîmes, en arrivant, qu'un homme de condition avoit fait sauver ce malheureux; et quelque temps après, on vint nous dire que toute la ville étoit en rumeur, que les femmes y faisoient une sédition, et qu'elles avoient déjà déchiré deux personnes, pour être seulement soupçonnées de connoître d'Assoucy. Cela nous fit une très grande frayeur;

Et, de peur d'être pris aussi
Pour amis du sieur d'Assoucy,
Ce fut à nous de faire gille.
Nous fûmes donc assez prudents
Pour quitter d'abord cette ville :
Et cela fut d'assez bon sens.

Nous nous sauvons donc, comme des criminels, par une porte écartée, et prenons le chemin de Massillargues[1], espérant d'y pouvoir arriver avant la nuit. A une demi-lieue de Montpellier, nous rencontrâmes notre d'Assoucy, avec un page assez joli qui le suivoit. En deux mots, il nous conta ses disgrâces; aussi n'avions-nous pas le loisir d'écouter

[1] Bourg à quatre lieues de Montpellier.

un long discours ni de le faire. Chacun donc alla de son côté; lui fort vîte, quoiqu'à pied; et nous doucement, à cause que nos chevaux étoient fatigués. Nous arrivâmes devant la nuit chez M. de Cauvisson, qui pensa mourir de rire de notre aventure. Il prit le soin, par sa bonne chère et par ses bons lits, de nous faire bientôt oublier ces fatigues. Nous ne pûmes, étant si proches de Nîmes, refuser à notre curiosité de nous détourner pour aller voir

Ces grands et fameux bâtiments
Du pont du Gard et des Arènes,
Qui nous restent pour monuments
Des magnificences romaines.

Ils sont plus entiers et plus sains
Que tant d'autres restes si rares,
Échappés aux brutales mains
De ce déluge de barbares,
Qui furent les fléaux des humains.

Fort satisfaits du Languedoc, nous prîmes assez vîte la route de Provence, par cette grande prairie de Beaucaire, si célèbre pour sa foire; et le même jour nous vîmes de bonne heure

Paroître sur les bords du Rhône
Ces murs pleins d'illustres bourgeois,
Glorieux d'avoir autrefois
Eu chez eux la cour et le trône
De trois ou quatre puissants rois.

On y aborde par

Cette heureuse et fertile plaine
Qui doit son nom à la vertu

Du grand et fameux capitaine [1],
Par qui le fier Danois battu
Reconnut la grandeur romaine.

Nous vîmes, pour vous parler un peu moins poétiquement, cette belle et célèbre ville d'Arles, qui par son pont de bateaux nous fit passer de Languedoc en Provence. C'est assurément la plus belle porte. La situation admirable de ce lieu y a presque attiré toute la noblesse du pays; et les dames y sont propres, galantes et jolies, mais si couvertes de mouches, qu'elles en paroissent un peu coquettes. Nous les vîmes toutes au cours, où nous fûmes, faisant fort bien leur devoir avec quantité de messieurs assez bien faits. Elles nous donnèrent lieu de les accoster, quoique inconnues; et, sans vanité, nous pouvons dire qu'en deux heures de conversation nous avançâmes assez nos affaires, et que nous fîmes peut-être quelques jaloux. Le soir, on nous pria d'une assemblée, où l'on nous traita plus favorablement encore; mais avec tout cela, ces belles ne purent obtenir de nous qu'une nuit; et le lendemain, nous en partîmes, et traversâmes avec bien de la peine

La vaste et pierreuse campagne,
Couverte encor de ces caillous
Qu'un prince, revenant d'Espagne,
Y fit pleuvoir dans son courroux [2].

[1] C. Marius, qui tailla en pièces les Cimbres auprès d'Arles. L'auteur parle ici de la Camargue.

[2] La Crau, campagne appelée par les anciens Romains *Campi*

C'est une grande plaine toute couverte de cailloux effectivement jusques à Salon, petite ville, et qui n'a point d'autre rareté que le tombeau de Nostradamus [1]. Nous y couchâmes et nous n'y dormîmes pas un moment, à cause des hauts cris d'une comédienne qui s'avisa d'accoucher cette nuit, proche de notre chambre, de deux petits comédiens. Un tel vacarme nous fit monter à cheval de bon matin, et cette diligence servit à nous faire considérer plus à notre aise, en arrivant à Marseille, cette multitude de maisons qu'ils appellent *bastides*, dont toute la campagne voisine est couverte. Le grand nombre en est plus surprenant que la beauté; car elles sont toutes fort petites et fort vilaines. Vous avez tant ouï parler de Marseille, que de vous en entretenir présentement, ce seroit répéter les mêmes choses et peut-être vous ennuyer.

Tout le monde sait que Marseille
Est riche, illustre, et sans pareille
Pour son terroir et pour son port :
Mais il faut vous parler du fort,
Qui sans doute est une merveille.

C'est Notre-Dame de la Garde;
Gouvernement commode et beau,

lapidei. C'est, dit Pline, liv. III, ch. 4, un monument des combats d'Hercule, *Herculis prœliorum memoria.* Ce héros ayant à combattre quelques géants en cet endroit-là, Jupiter fit tomber sur eux une pluie de pierres, qui couvrit de caillous cette grande plaine. Apparemment c'est à cette fable que Chapelle fait allusion.

[1] On voit, par une inscription gravée sur son tombeau, qu'il mourut en 1566, âgé de soixante-deux ans, six mois et dix jours

A qui suffit, pour toute garde,
Un suisse avec sa hallebarde,
Peint sur la porte du château.

Ce fort est sur le sommet d'un rocher presque inaccessible, et si haut élevé, que s'il commandoit à tout ce qu'il voit au-dessous de lui, la plupart du genre humain ne vivroit que sous son bon plaisir.

Aussi voyons-nous que nos rois,
En connoissant bien l'importance,
Pour le confier ont fait choix
Toujours de gens de conséquence;

De gens pour qui, dans les alarmes,
Le danger auroit eu des charmes;
De gens prêts à tout hasarder,
Qu'on eût vus long-temps commander,
Et dont le poil poudreux eût blanchi sous les armes [1].

Une description magnifique, qu'on a faite autrefois de cette place, nous donna la curiosité de l'aller voir. Nous grimpâmes plus d'une heure avant que d'arriver à l'extrémité de cette montagne, où l'on est bien surpris de ne trouver qu'une méchante masure tremblante, prête à tomber au premier vent. Nous frappâmes à la porte, mais doucement, de peur de la jeter par terre; et, après avoir heurté long-temps, sans entendre même un chien aboyer sur la tour,

Des gens, qui travailloient là proche,

[1] Ce qu'on vient de lire et ce qui suit au sujet de Notre-Dame de la Garde, est une raillerie contre Scudéry, gouverneur de cet ancien fort, dont il avoit fait une description magnifique.

Nous dirent : « Messieurs, là-dedans
« On n'entre plus depuis long-temps.
« Le gouverneur de cette roche,
« Retournant en cour par le coche,
« A, depuis environ quinze ans,
« Emporté la clef dans sa poche. »

La naïveté de ces bonnes gens nous fit bien rire, sur-tout quand ils nous firent remarquer un écriteau que nous lûmes avec assez de peine; car le temps l'avoit presque effacé.

Portion de gouvernement
A louer tout présentement.

Plus bas en petit caractère :

Il faut s'adresser à Paris
Ou chez Conrart *le secrétaire* [1],
Ou chez Courbé, *l'homme d'affaire* [2]
De touts messieurs les beaux esprits.

Croyant après cela n'avoir plus rien de rare à voir en ce pays, nous le quittâmes sur le champ et même avec empressement, pour aller goûter des muscats à la Ciotat. Nous n'y arrivâmes pourtant que fort tard, parce que les chemins sont rudes, et que, passant par Cassis, il est bien difficile de ne s'y pas arrêter à boire. Vous n'êtes pas assurément curieux de savoir de la Ciotat,

Que les marchands et les nochers
La rendent fort considérable :

[1] Valentin Conrart, le premier secrétaire perpétuel de l'Académie françoise.

[2] Augustin Courbé, fameux libraire.

Mais pour le muscat adorable,
Qu'un soleil proche et favorable
Confit dans les brûlants rochers,
Vous en aurez, frères très chers,
Et du meilleur sur votre table.

Les grandes affaires que nous avions en ce lieu furent achevées aussitôt que nous eûmes acheté le meilleur vin. Ainsi, le lendemain vers le midi, nous nous acheminâmes vers Toulon. Cette ville est dans une situation admirable, exposée au midi, et couverte au septentrion par des montagnes élevées jusques aux nues, qui rendent son port le plus grand et le plus sûr qui soit au monde. Nous y trouvâmes M. le chevalier Paul, qui par sa charge, par son mérite et par sa dépense, est le premier et le plus considérable du pays.

C'est ce Paul dont l'expérience
Gourmande la mer et le vent,
Dont le bonheur et la vaillance
Rendent formidable la France
A touts les peuples du Levant [1].

Ces vers sont aussi magnifiques que sa mine; mais, en vérité, quoiqu'elle ait quelque chose de sombre, il ne laisse pas d'être commode, doux et tout-à-fait honnête. Il nous régala dans sa cassine,

[1] L'homme illustre dont il s'agit fut un des plus excellents hommes de mer du dernier siècle. Comme sa fortune devoit être extraordinaire, elle fut annoncée par sa naissance en pleine mer, au fort d'une tempête. Je voudrois pouvoir ici m'étendre assez pour le faire bien connoître : mais il faut me restreindre à dire que, né dans la misère et dans la lie du peuple, il commença,

si propre et si bien entendue qu'elle semble un petit palais enchanté. Nous n'avions trouvé jusque-là que des orangers de médiocre grandeur, et dans des jardins. L'envie d'en voir de gros comme des chênes, et dans le milieu des campagnes, nous fit aller jusques à Hières. Que ce lieu nous plut! Qu'il est charmant! et quel séjour seroit-ce que Paris sous un si beau climat!

Que c'est avec plaisir qu'aux mois
Si fâcheux en France et si froids,
On est contraint de chercher l'ombre
Des orangers, qu'en mille endroits
On y voit, sans rang et sans nombre,
Former des forêts et des bois!

Là, jamais les plus grands hivers
N'ont pu leur déclarer la guerre.
Cet heureux coin de l'univers
Les a toujours beaux, toujours verts,
Toujours fleuris en pleine terre.

Qu'ils nous ont donné de mépris pour les nôtres, dont les plus conservés et les mieux gardés ne doivent pas être, en comparaison, appelés des orangers!

Car ces petits nains contrefaits,
Toujours tapis entre deux ais
Et contraints sous des casemates,

presque au sortir de l'enfance, par être mousse sur un vaisseau marchand; et que, par sa valeur et son habileté dans la guerre de mer, il devint d'abord chevalier servant, ensuite chevalier de justice dans l'ordre de Malte, lieutenant-général des armées navales de France et vice-amiral des mers du Levant.

Ne sont, à bien parler, que vrais
Et misérables culs-de-jattes.

Nous ne pouvions terminer notre voyage par un lieu qui nous laissât une idée plus agréable; aussi, dès le moment, ne songeâmes-nous plus qu'à retourner à Paris. Notre dévotion nous fit pourtant détourner un peu pour aller à la Sainte-Baume. C'est un lieu presque inaccessible, et que l'on ne peut voir sans effroi. C'est un antre dans le milieu d'un rocher escarpé, de plus de quatre-vingts toises de haut, fait assurément par miracle; car il est aisé de voir que les hommes

N'y peuvent avoir travaillé;
Et l'on croit, avec apparence,
Que les saints esprits ont taillé
Ce roc, qu'avec tant de constance
La sainte a si long-temps mouillé
Des larmes de sa pénitence.

Mais, si d'une adresse admirable
L'ange a taillé ce roc divin,
Le démon, cauteleux et fin,
En a fait l'abord effroyable,
Sachant bien que le pélerin
Se donneroit cent fois au diable,
Et se damneroit en chemin.

Nous y montâmes cependant avec de la peine par une horrible pluie, et, par la grâce de Dieu, sans murmurer un seul mot; mais nous n'y fûmes pas plus tôt arrivés, qu'il nous prit une extrême impatience d'en sortir sans savoir pourquoi. Nous examinâmes donc assez brusquement la bizarrerie de

cette demeure; et nous nous instruisîmes en un moment des religieux, de leur ordre, de leurs coutumes et de leur manière de traiter les passants; car ce sont eux qui les reçoivent et qui tiennent hôtellerie.

L'on n'y mange jamais de chair,
L'on n'y donne que du pain d'orge
Et des œufs qu'on y vend bien cher.
Les moines hideux ont de l'air
De gens qui sortent d'une forge.
Enfin, ce lieu semble un enfer,
Ou pour le moins un coupe-gorge.

L'on ne peut être sans horreur
Dedans cette horrible demeure;
Et la faim, la soif et la peur,
Nous en firent sortir sur l'heure.

Bien qu'il fût presque nuit, et qu'il fît le plus vilain temps du monde, nous aimâmes mieux hasarder de nous perdre dans les montagnes, que de demeurer à la Sainte-Baume. Les reliques qui sont à Saint-Maximin [1] nous portèrent bonheur, et nous y firent arriver, avec l'aide d'un guide, sans nous être égarés, mais non pas sans être mouillés. Aussi le lendemain, la matinée s'étant passée entière en dévotion, c'est-à-dire, à faire toucher des chapelets à quantité de corps saints et à mettre d'assez grosses pièces dans les troncs, nous allâmes nous enivrer d'excellente blanchette de Négreaux, et de là coucher à Aix. C'est une

[1] Petite ville à huit lieues d'Aix.

capitale sans rivière, et dont touts les dehors sont fort désagréables; mais, en récompense, belle et assez bien bâtie, et de bonne chère. Orgon fut ensuite notre couchée, lieu célèbre pour touts les bons vins; et, le jour d'après, Avignon nous fit admirer la beauté de ses murailles. Madame de Castelane [1] y étoit, à qui nous rendîmes visite aussitôt, le même jour, qui fut le jour des Morts. Nous la trouvâmes chez elle en bonne compagnie. Elle n'étoit point, comme les autres veuves, dans les églises à prier Dieu;

Car, bien qu'elle ait l'ame assez tendre
Pour tout ce qu'elle auroit chéri,
On auroit peine à la surprendre
Sur le tombeau de son mari.

Avignon nous avoit paru si beau que nous voulûmes y demeurer deux jours, pour l'examiner plus à loisir. Le soir, que nous prenions le frais sur le bord du Rhône par un beau clair de lune, nous rencontrâmes un homme qui se pro-

[1] M. de La Monnoye, qui fit imprimer ce *Voyage* dans son *Choix de pièces tant en vers qu'en prose*, donné en 1715 en deux volumes in-8°, dit, dans une note au sujet de cette madame de Castelane, si connue depuis sous le nom de marquise de Gange: « Elle « épousa le baron de Castelane à l'âge de treize ans, en 1644, et « en secondes noces le marquis de Gange, en 1648. » L'éditeur de 1732 n'a pas fait difficulté d'employer cette note mot pour mot, quoiqu'elle soit fausse. Chapelle et Bachaumont firent leur voyage après 1652, puisque MONSIEUR Gaston tenoit sa cour à Blois lorsqu'ils y passèrent; et c'étoit en cette même année 1652, comme je l'ai dit plus haut, qu'il s'y étoit retiré. En cette année-là, la marquise de Gange n'étoit plus madame de Castelane, nouvelle-

menoit, qui nous sembloit avoir de l'air du sieur d'Assoucy. Son manteau, qu'il portoit sur le nez, empêchoit qu'on ne le pût bien voir au visage. Dans cette incertitude, nous prîmes la liberté de l'accoster, et de lui demander :

« Est-ce vous, monsieur d'Assoucy?
« — Oui, c'est moi, messieurs; me voici
« N'ayant plus, pour tout équipage,
« Que mes vers, mon luth et mon page.

« Vous me voyez sur le pavé,
« En désordre, mal-propre et sale:
« Aussi je me suis esquivé,
« Sans emporter paquet ni malle :
« Mais enfin me voilà sauvé; »
« Car je suis en terre papale.

Il avoit effectivement avec lui le même page que nous lui avions vu, lorsqu'il se sauva de Montpellier, et que l'obscurité nous avoit empêchés de discerner. Il nous prit envie de savoir au vrai ce que c'étoit que ce petit garçon, et quelle belle qualité

ment veuve. Il s'agit d'une autre dame du même nom. Je n'ai pas cru devoir chercher à la connoître, parce qu'il m'a semblé que la chose étoit inutile ici. Qu'il me suffise d'avoir averti de l'erreur où la note de M. de La Monnoye pouvoit jeter les lecteurs. Si c'étoit la marquise de Gange, alors baronne de Castelane, nouvellement veuve, à qui Chapelle et Bachaumont eussent été rendre visite, il faudroit dater leur voyage de l'an 1645 ou 1646 au plus tard; ce qui ne peut pas s'accorder avec la date de la retraite de Monsieur Gaston à Blois. Cet ouvrage fut fait entre 1652 et 1656. Je ne puis pas, pour le présent, en donner de date plus précise.

l'obligeoit à le mener avec lui. Nous le questionnâmes donc assez malicieusement, lui disant :

« Ce petit page qui vous suit
« Et qui derrière vous se glisse,
« Que sait-il? En quel exercice,
« En quel art l'avez-vous instruit?
« — Il sait tout, dit-il. S'il vous duit,
« Il est bien à votre service. »

Nous le remerciâmes lors bien civilement, ainsi que vous eussiez fait, et ne lui répondîmes autre chose,

« Qu'adieu, bon soir et bonne nuit.
« De votre page qui vous suit
« Et qui derrière vous se glisse,
« Et de tout ce qu'il sait aussi,
« Grand merci, monsieur d'Assoucy.
« D'un si bel offre de service,
« Monsieur d'Assoucy, grand merci.

Notre lettre finira par ce bel endroit, quoiqu'elle soit écrite de Lyon. Ce n'est pas que nous n'ayons encore à vous mander des beautés du pont Saint-Esprit, des bons vins de Condrieux et de Côte-Rôtie; mais, en vérité, nous sommes si las d'écrire que la plume nous tombe des mains; outre que nous voulons avoir de quoi vous entretenir lorsque nous aurons le plaisir de vous revoir. Cependant,

Si nous allions tout vous déduire,
Nous n'aurions plus rien à vous dire;
Et vous saurez qu'il est plus doux
De causer, buvant avec vous,
Qu'en voyageant de vous écrire

Adieu, les deux frères, nourris
Aussi bien que gens de la ville,
Que nous aimons plus que dix mille
Des plus aimables de Paris.

DATE.

De Lyon, où l'on nous a dit
Que le roi, par un rude édit,
Avoit fait défenses expresses,
Expresses défenses à touts
De plus porter chausses suissesses.
Cet édit, qui n'est rien pour nous,
Vous réduit en grandes détresses,
Grosses bédaines, grosses fesses;
Car, où diable vous mettrez-vous?

ADRESSE.

A messieurs les aînés Broussin.
Chacun enseignera la rue;
Car leur demeure est plus connue
Au Marais que les Capucins.

FIN DU VOYAGE.

OEUVRES DIVERSES
DE CHAPELLE.

1.

ÉPIGRAMME

Faite sur le champ pour répondre à Despréaux, qui lui reprochoit la trop grande négligence de sa versification.

Tout bon fainéant du Marais
Fait des vers qui ne coûtent guère.
Pour moi, c'est ainsi que j'en fais;
Et, si je les voulois mieux faire,
Je les ferois bien plus mauvais :
Mais pour notre ami Despréaux,
Il en compose des plus beaux[1].

PARODIE DE L'ÉPIGRAMME PRÉCÉDENTE.

Tout grand ivrogne du Marais
Fait des vers que l'on ne lit guère :
Il les croit pourtant fort bien faits,
Et, quand il cherche à les mieux faire,
Il les fait encor plus mauvais[2].

[1] On n'avoit pas encore imprimé cette petite pièce entière, ni si correcte. Il ne faut pas s'arrêter à ce que l'on voit ici des rimes masculines de différents sons, qui ne sont point séparées par des féminines. C'est sur quoi Chapelle se gênoit peu.

[2] Chapelle et Despréaux étoient intimement unis, quoique leur

2.

LETTRE I.

AU DUC DE NEVERS,

En réponse à deux lettres en vers, qu'il avoit écrites au sujet de la petite vérole que le duc de Vendôme eut, à la Charité-sur-Loire, en 1680 [1].

Pour répondre à vos deux en *ime*,
Dont cette dernière amplissime
Pousse *ime* à toute extinction,
Son altesse sérénissime,
Et de plus microcroutissime[2],
D'autant qu'avez l'intention
De venir moins, comme Hermotime,
En visite qu'en vision

morale fût très différente; et cette parodie de Despréaux doit être prise pour un simple badinage, permis entre des amis. Ce qu'il est à propos de remarquer au sujet de l'épigramme de Chapelle, dont on n'avoit eu ci-devant que les cinq premiers vers, c'est qu'il paroît, par la réponse de Despréaux, qu'elle n'en avoit pas d'abord davantage. Apparemment Chapelle après coup ajouta les deux derniers, pour servir de réponse à la parodie; en sorte que toute la finesse de l'épigramme entière roule sur l'opposition des verbes *faire* et *composer,* dont le dernier marque adroitement avec quelle peine Despréaux enfantoit ses vers.

[1] Voyez, au sujet de cette lettre et des deux suivantes, la dernière édition in-12 des *Œuvres de l'abbé de Chaulieu,* t. II, pages 193, 201, 204.

[2] Mot forgé du grec et du françois pour dire, *qui n'a plus que de très petites croûtes.*

Folleter dans l'infectissime
Chambre de son affliction,
Vous récris qu'obligatissime
De viscère et de parenchyme
Elle est à votre affection,
Comme à présent saluberrime,
Plus que ne l'étoit l'ipsissime
Faculté, devant qu'Albion
Vous donnât sa probatissime
Et fébrifuge potion.
Plus encor, duc humanissime,
Vous mande le décroutissime [1]
Et très guéri Césarion [2],
Hormis d'une ésurition
Très contraire à Quadragésime,
Que près de vous chacun est grime
En poétique invention;
Et qu'ainsi, sans fard et sans frime,
Il a plus d'admiration
Pour la vive façon dont rime
Moriez, le héros dudit *ime*,
Que jadis n'eut de passion
Pour le rapsodeur d'Ilion,
Qu'il mit comme auteur qui tout prime
Dans un étui d'un million,
Celui dont fut l'ambition
Telle que, pour être isotime [3]

[1] Autre mot forgé, qui s'entend aisément.

[2] Nom que le duc de Nevers donnoit au duc de Vendôme.

[3] *Pour être isotime à la céleste nation*, c'est-à-dire, *pour être*

A la céleste nation,
Il préféra l'illégitime
A la royale extraction,
Et se fit un père anonyme,
Et de plus cornutissime,
Dans l'aréneuse région [1].

De vrai, pareil au chantre rare [2]
Qui sut la Grèce ensorceler
Des jeux que vint renouveler
Iphite avec tant de fanfare [3];
Si haut Moriez s'élève en l'air,
Qu'après lui qui voudroit voler,
Par quelque cascade bizarre
Feroit de son nom appeler
Une mer lointaine et barbare,
Comme la Russe ou la Tartare,
Où le marchand n'osant aller,
De ce fol et nouvel Icare
On n'entendroit jamais parler;
Et dans une nuit éternelle
Croupiroit mangé des poissons,
A moins que la troupe immortelle
Des neuf maîtresses des beaux sons,
Sur leur mont à croupe jumelle

égal aux dieux. En grec, *isotime* signifie *d'un prix égal, également précieux.*

[1] On sait qu'Alexandre voulut passer pour le fils de Jupiter Ammon, que l'on adoroit en Libye sous la forme d'un bélier.

[2] Pindare.

[3] Iphite rétablit les jeux olympiques, qu'Hercule avoit fondés.

Remontrant à leurs nourrissons,
Pour réprimer leur hypozèle [1],
N'allât leur dire en leurs leçons :
« Gardez-vous d'imiter Chapelle,
« Qui, pour vouloir à tire d'aile
« Suivre Moriez dans ses chansons,
« Répandit son peu de cervelle
« Sur les bancs et sur les glaçons
« D'une mer où toujours il gèle;
« Et périt d'une mort cruelle
« Où périrent les Barentson. »

De plus, au temps d'un fier comète,
N'appartient à tête bien faite
Voler si haut, lorsque l'on peut
Jouer en bas à *cligne-musette.*
Maint prince déjà s'inquiète
De sa queue en forme d'aigrette,
Qu'à tort et qu'à travers il meut,
La prenant pour une vergette
Qui vient faire ici place nette.
Moi, qui sais qu'au plus il ne pleut
De son influence secrète
Que bourse vide et que disette,
Je gagerois bien qu'il n'en veut
Qu'à quelque malheureux poëte.
C'est donc pourquoi je me retire;
Car sur rimeurs sans doute il tire,

[1] Mot tiré du grec, qui veut dire *faux zèle, fausse émulation.* Il signifie dans cet endroit, *envie mal-entendue d'imiter.*

Et contre moi se fâcheroit
Au même instant qu'il me verroit
Suivre en si haut genre d'écrire
Celui qui seul le peut de droit,
Tant pleinement Phébus l'inspire.
Puis nous manque notre bras droit,
L'abbé [1] que chacun tant admire;
Qui, comme à touts plaire il voudroit,
Point n'est loisible au docte sire
D'être long-temps en même endroit.
Lui, qui sait Marot sur son doigt,
Et l'art d'épître en vers construire,
Dans celle-ci vous eût su dire
Tout ce que dire il vous faudroit.

3.

LETTRE II.

AU DUC DE NEVERS,

Sur le même sujet, en réponse à une lettre en vers dont toutes les rimes étoient en *ime* et en *ors*.

Encor que dans ta lettre ultime
Tu consommes si bien tout l'*ime*
Et si bien épuises les *ors*,
Cependant, duc poétissime,
Loin de nous étonner, c'est lors
Que la troupe scarronissime

[1] L'abbé de Chaulieu.

Des quatre nouveaux Amidors
T'en écrit lettre plénissime,
Sans fouiller du sieur Des-Accords
Le volume bigarrissime [1].
Par là tu vois que mieux records
Du style macaronissime,
Que du patois sauvagissime
Des Fouilloux et de leurs consorts,
Nous montons moins nos Brilladors,
Que le cheval volucrissime,
Qui de son pied fit jaillir hors
Cette source fécondissime
Où tant burent les Fracastors.
Et quant à ce que tu nous mords
Sur notre retraite chronime [2],
Songe que Fabius Maxime,
Le roi de touts les cunctators,
Par sa conduite lentissime,
Nous donne exemple sagissime
D'empêcher le sérénissime
D'aller sitôt mettre dehors
Son visage écarlatissime.
De plus à nos vieux corridors
Nous joignons salon amplissime,
Où, selon l'art vitruvissime [3],

[1] *Les Bigarrures du seigneur Des-Accords.*

[2] *Chronime* est un terme grec qui signifie *saturnien*, *triste*, *désagréable*, *de longue durée*. Ce dernier sens est celui que ce mot doit avoir ici.

[3] L'architecture, l'art dans lequel Vitruve excelloit.

Brilleront *lapis* et *marmors*,
Tels qu'en ce temple sanctissime
Où l'on offroit avec l'azyme
Toutes bêtes hormis les porcs,
Avant qu'à sac fundatissime
L'eût mis la main profanissime
Et plus que sacrilégissime
Des fiers Nabuchodonosors.
Mais pourquoi, duc pindarissime,
Dans notre état tranquillissime
Veux-tu faire des Galaors[1]
De ton couple népotissime[2]?
Dans le temps opportunissime,
Tu le verras audacissime
S'affourcher sur des Pilladors;
Et, dans cette ardeur qui l'anime,
Pousser la gent à tapabors
Jusqu'au fleuve rapidissime
Où régnoient les Betlen Gabors[3].

Par quoi, baron loquacissime[4],
Si le premier tu ne démords
De ta rage opiniâtrissime
A tant rimailler en *issime*;
Nous t'envoyerons vingt recors

[1] Galaor est un des héros du roman d'*Amadis*.

[2] *De ton couple de neveux*, le duc et le chevalier de Bouillon.

[3] Betlen Gabor, vaivode de Transylvanie.

[4] Le baron de Moriez, personnage imaginaire, à qui le duc de Nevers attribuoit une partie de ce qu'il écrivoit.

Et du sergent rapacissime
Touts les ordinaires supports
Sceller ta bouche copronime [1],
Et te conduire, par Gisors,
Aux lieux où le bartholissime [2],
Modèle de touts les Médors,
Se seroit fait catonissime,
Pour terminer son ostracisme,
S'il eût eu les fermes conforts
De ton grand duc sénéquissime [3].

4.

LETTRE III.

AU DUC DE NEVERS,

En suite de la précédente.

Sur cette mer d'*ime* au superlatif
Voguer encor s'imputeroit à rage;
Puis de ta nef pour, en si long voyage,
Suivre le cours par trop tempestatif,
Besoin seroit d'avoir en patronage
La grand-serpente avec les gens d'Alquif,

[1] *Ta bouche sale, puante.* Ce mot *copronime* vient d'un mot grec qui signifie *excrément, ordure, fumier.*

[2] C'est-à-dire *le très grand chicaneur,* le très savant dans l'art des Bartholes, des jurisconsultes, des gens de palais.

[3] Le duc de Nevers lui-même.

Qui porta jeune et dès son premier âge
Le damoisel de la mer putatif :
Mais c'est ici, comme ailleurs, grand dommage
Qu'un si beau conte on répute apocrif[1].
Notre pilote aussi, devenu sage
Pour à deux doigts s'être vu du naufrage
Par à te suivre être trop attentif,
Et bien recors qu'en ce dernier orage
Prêt à virer il vit son frêle esquif,
Dit que, depuis que le rude abordage
De ton navire à double et triple étage
L'a tant battu dans ce dernier estrif,
Qu'il est sans voile, antenne, ni cordage,
Et dénué de tout conservatif,
Son métier veut, sans risquer davantage,
Que terre à terre et le long du rivage
Il fasse aller un bateau si chétif.
Et bien lui sied de tenir ce langage ;
Car à Toulon ou sous le canon d'if,
Touts ports amis et d'un très bon ancrage,
Il fera mieux de prendre un nouveau suif ;
Qu'un trop ardent et brusque itératif
En pleine mer à te suivre l'engage.

Sitôt pourtant que pour son équipage
Il aura fait nouveau préparatif,
Ce lui seroit, duc, un sensible outrage,
Si tu croyois qu'en repos et qu'oisif,
Il attendît d'être mené captif

[1] *Apocryphe.*

Par tes vaisseaux en superbe esclavage.
Non, non; bien loin d'être au combat rétif
Pour ta victoire, et devenu craintif
D'en avoir fait si rude apprentissage;
Las de se voir dans l'état défensif,
Par quelque exploit noble et de haut parage,
Qui te sera d'un nouveau choc le gage,
Jusque chez toi, plus vigoureux et vif,
Te veut porter un cartel offensif,
Comme autrefois fit ce grand personnage [1]
Qui, d'Annibal voyant appréhensif
Le peuple et Rome être presque au pillage,
Porta la guerre aux portes de Carthage.
Tel donc bientôt avec gros r'habillage
De ce qu'il croit le plus à son usage,
Le plus de mise et le plus portatif,
D'aucun bureau, d'aucun port ni péage
Sans redouter le plus rude tarif,
Fût-ce celui du vieux censeur Ménage
Ou bien du noble et docte aréopage [2],
En pareil cas juge indéclinatif,
Tu le verras vers toi tourner visage:
Mais c'est assez être océanivage [3];
Car moins il doit, en marchand lucratif
Qu'à son gain mène un honteux asservage,
Qu'en voyageur raciocinatif
Que pousse un autre et plus digne motif,

[1] Le premier Scipion l'Africain.
[2] L'Académie françoise.
[3] Qui erre sur l'Océan.

Se gouverner en si long navigage.

N'infère point de là que moins actif,
Et moins en mots d'*if* et d'*age* inventif,
Il ait eu peur d'en être en arrérage.
Il en a fait riche accumulatif,
Et s'est lesté de leur gros ralliage,
Plus qu'un vaisseau ne fait de cailloutage;
Et que l'enfant, de chez lui fugitif
Pour saint Michel voir en pélerinage,
Ne s'en revient chargé de coquillage.
Et, pour montrer que cét affirmatif
Est bien réel, et non comminatif,
Ni d'un Gascon le fanfaron langage,
Mais le discours d'un pilote effectif,
Viens par plaisir jusques à Ténérif[1].
Le vin croît bon dans son heureux solage :
Deux ou trois coups en boirons à l'ombrage
Du couvert frais, sombre et récréatif,
De quelque aimable et verdoyant bocage,
Où du serin, de ces beaux lieux natif,
Toujours résonne un musical ramage.
Là cent vaisseaux faire leur radoubage
Vont, et d'agrès nouveau réparatif
Qui dans la suite à propos les soulage;
Car du long cours c'est le fameux passage.

Veux-tu, comme eux, mais plus expéditif,
Passant la ligne au point définitif,

[1] *Téneriffe.*

Qui jour et nuit en douze heures partage,
Doubler le cap nommé *de bon présage*[1],
Parce que là cessa d'être pensif,
Et se vit près d'avoir le pucelage
Du tour d'Afrique, à lui seul primitif,
Gama, qui mit ses princes hors de page,
Et leur conquit si vaste possessif
Dans l'Indostan et son archipélage!
Veux-tu, laissant dans son chaud marécage
Le sale Cafre impudique et lascif,
Qui de ses pieds se sert au larronnage,
Et son voisin le pauvre Éthiopage,
Qui son pays ne tient qu'en vasselage
Du Prête-Jean, chrétien assez métif,
Voir l'Érythrée[2], où se tient le chérif,
Après avoir pris de lui quelque otage;
Car tu sais bien qu'on y brûle tout vif
Quiconque n'a d'un rasoir ou canif
De son prépuce accourci le pelage?
Ah! quel bonheur si dans un ermitage
Nous trouvions là quelque révérend mage,
Affable, humain, et point rébarbatif,
Grand cabaliste et très spéculatif,
Sur-tout pratic plus qu'onc ne fut Baïf,
De la Massore et son baragouinage;
Qui nous apprît comment le grand roi juif[3]
Faisoit des biens si gros amoncelage,
Qu'il doubla bien de David l'héritage;

[1] Le cap de Bonne-Espérance.
[2] La mer Rouge.
[3] Salomon.

Et, loin d'en être indigne ou destructif,
Bâtit un temple à son douzain lignage,
Qu'il lui laissa tout couvert d'or massif !
Or te voilà dans l'heureux paysage,
Au paradis terrestre relatif,
Où l'oiseau rare et d'unique plumage,
Sur son bûcher de soi reproductif,
Se vient brûler dans l'épurant chauffage
D'encens, de myrrhe et bois odoratif.
Veux-tu d'encens qu'on te mène au fourrage,
Puis regagner Paris, le gros village?
Il s'y vend cher par qui n'est apprentif
D'en savoir faire un flatteur étalage.
Aimes-tu mieux d'un cours consécutif
Entrer au golfe ou sein [1] qui du calif
Reçut les lois et lui rendit hommage;
Pour le présent paie au sophi carage,
Depuis Abas [2] par ordre successif?
Veux-tu, sans voir Ormus le maladif,
Où de touts biens la terre est en veuvage,
Gagner Surate et son port ou barrage,
D'où repartant, de peur que sauvagif
Ne nous y trouve et ne nous y saccage,
Dans le Bengale, en quelque heureux mouillage,
Comme en ces lieux l'air est dessicatif,
Aller goûter le frais restauratif
Du savoureux et tant vanté breuvage,
Que du coco, sans aucun expressif,

[1] Le golfe Persique.
[2] Le grand Abas, roi de Perse.

Tire le simple et seul apéritif?
Pour donc te rendre un dernier témoignage
Que, chaque jour plus imaginatif,
De l'univers au coin le plus sauvage
Il peut aller, par-tout pénétratif;
Notre pilote assure encore et gage
De te mener jusqu'à l'anthropophage,
En tout contraire au Banian pensif,
Qui, dans sa hutte, ou sous l'épais feuillage,
Le long du Gange entretient son ménage,
Et croit son cours si purificatif
Qu'il y nettoie en tout temps son corsage,
Et qui, content d'herbes et de laitage,
De ce qui vit ne fait son nutritif,
Et simplement s'adonne au labourage,
De Pythagore en tout imitatif:
Au lieu que l'autre, âpre au sang et carnage,
Sur chair humaine exerce brigandage,
Et, trop glouton et trop vindicatif,
Ose s'en faire un horrible apanage.
D'où, comme il faut bientôt plier bagage,
Et de s'enfuir n'être pas trop tardif,
Si tu m'as vu, toujours plein de courage,
T'amener jusqu'en cette étrange plage,
Tu me vas voir sur le mémoratif
De ton retour, sans en être craintif,
Savoir virer le cap du Gange au Tage.
Car aussi bien un prudent rétrécif
Veut qu'on finisse un si long badinage,
Qui deviendroit, sans un tel correctif,
De mots rimés un fade verbiage;

Et feroit vrai dire au contemplatif,
Qui dans le port en repos se ménage,
Qu'il s'attend bien que de cet excessif
Embarquement et sur *if* et sur *age*
Je ne saurois me sauver qu'à la nage;
Et, sur la rive haletant et poussif,
De mon débris par trop lamentatif
En *ex voto* faire une triste image.

ENVOI.

Nous te laissons, pour t'en venir, *hâtif*,
Et plus encor, *chariage*, *attelage*.
Ta venue est du prince l'optatif :
Mais si tu crois valable retentif
De dix et six le fameux assemblage,
Pour nous répondre, on t'accorde *message*,
Et de ces mots le rimant fagotage.
Pas n'avons cru, par total ablatif,
En devoir faire un si cruel ravage,
Qu'il ne t'en reste assez gros collectif
Pour en remplir encore mainte page.

5.

LETTRE A M***,

Pour l'inviter à revenir de la campagne[1].

Ami, dis-moi, que je le sache,
Dedans les champs ce qui t'attache,
A présent que leur vert panache
Impitoyablement s'arrache
A coup de vent, à coup de hache;
Que le brouillard les vallons cache
Et gèle leur rude moustache;
Que l'air d'une obscure rondache
Couvre la terre et toujours crache
Sur le vilain plancher à vache,
Qu'on ne peut aller sans gamache,
Ou grand soulier qui crotte écache;
Que de Corbeil l'orde patache
Plus que jamais les grègues tache.

Il faut que quelque douce flèche
Dans ton estomac ait fait brèche;
Que quelque bergère t'allèche,

[1] Rec. de Sercy, tome III, page 235. Sans nom d'auteur. Si j'attribue cette lettre à Chapelle, c'est uniquement parce que le style, le tour du vers et la manière d'amener les rimes, ont beaucoup de ressemblance avec d'autres lettres en vers, qu'on lit dans cette édition, et qui sont certainement de lui.

Comme un enfant qui sirop lèche,
Ou comme un agneau près sa crèche.
Aurois-tu la tête assez sèche
Pour prendre, comme de la mèche,
A cette amoureuse flammèche?
Dans ce soupçon dis si je pèche.

Quoi donc! pour tuer une biche,
Et trouver où faisan se niche,
Ou faire au lièvre quelque niche,
Cours-tu pré, bois, montagne et friche
Avec levrier et barbiche?
Ou, grimpé dessus la corniche
D'un rocher tout un jour sans miche,
Attends-tu le hasard qui triche,
Qui promet dedans son affiche
A chacun de le faire riche,
Ou quelque autre colle nous fiche,
Et de bons succès est très chiche?

Ne souffre pas qu'on te reproche
Un pareil travers qui s'approche
De la rage et du cœur de roche
Des animaux à l'ongle croche.
Ne prends le gibier qu'à la broche,
Comme les clercs de la basoche;
Tu ne craindras point la taloche
D'un cerf, ni qu'un sanglier t'accroche,
Ou qu'une branche l'œil te poche;
Qu'un chicot déchire ta poche,
Qu'il te vienne au pied quelque cloche,

Que le trot d'un cheval te hoche,
Qu'il tombe, qu'il bronche ou qu'il cloche,
Ou qu'il ait quelque fer qui loche.
Viens donc, et que nulle anicroche
N'embarrasse plus ta caboche;
Tu seras gras comme une coche,
Cent ans sans faire sonner cloche,
Sans que pour toi fosse on pioche,
Et sans humer suc de bourroche,
Viens, dis-je, prendre la galoche,
Vîte comme un trait qu'on décoche,
A cheval ou dedans un coche [1].

Assis là tout près d'une huche,
Sur qui maint garnement se juche
Pour mieux hausser gondole et cruche,
Pendant qu'autour mainte guenuche
Toutes les nouvelles épluche,
En bourdonnant comme une ruche,
Emmitoufle-toi dans ta pluche;
Cet an, l'almanach de Coluche
Nous menace de coqueluche.
Adieu, ton valet je me huche.

[1] La suite veut qu'on l'entende d'un coche d'eau.

6.

LETTRE

A M. MOREAU[1].

Je ne vous ferai point ici la description de la maison de Saint-Lazare, où je suis, puisque je vous la vais faire en vers. Je me contenterai seulement de vous dire, pour vous exciter à compassion, que je suis dans un lieu où l'on me donne tout ce qui m'est inutile, et rien de ce qui m'est nécessaire. J'ai un bénitier, et je n'ai point de pot de chambre auprès de mon lit; j'ai un prie-dieu, et je n'ai point de chaise ni de table dans ma chambre; j'ai un surplis[2], et je n'ai point de chemise; j'ai un bonnet pour le jour et je n'en ai point de nuit; j'ai une soutane, et je n'ai point de robe de chambre. A table, j'ai des serviettes, des assiettes, des couteaux, des cuillers, et je n'ai rien à manger. Enfin, monsieur, dans les conversations, je n'ai que des

[1] Chapelle, que ses tantes avoient fait enfermer à Saint-Lazare, n'avoit que vingt ans lorsqu'il écrivit cette lettre, en envoyant la pièce suivante. Il existe encore une autre lettre en vers qu'il écrivit dans le même temps, du même lieu; mais j'ai fait inutilement tout ce que j'ai pu pour en recouvrer une copie.

[2] Par ces mots, *j'ai un surplis*, et par ceux-ci qu'on va lire plus bas, *j'ai une soutane*, on peut conjecturer que Chapelle avoit été destiné d'abord à l'état ecclésiastique.

gens qui m'importunent, et je n'en ai point qui me divertissent; car touts leurs entretiens ne sont que des invectives contre les vicieuses coutumes du siècle, et de s'emporter particulièrement contre ceux qui, au lieu de dire : *Je me recommande à vos bonnes grâces*, disent, quand ils se quittent : *Je suis votre serviteur.*

7.

DESCRIPTION DE SAINT-LAZARE.

Toi, qui nous fais voir la sagesse
Jointe avec la vivacité;
Toi, qui ravis la liberté
Aux dames par ta gentillesse,
Comme aux hommes par ta bonté;

Moreau, le pauvre solitaire,
Qui, sans ta consolation,
Seroit mort dans la Mission [1],
En ce peu de mots va te faire
Une triste description:

Dans une froide plaine assise
Est une chétive maison,
Où jamais ne fut vu tison,
Et qui ne peut parer la bise
Que par quelque foible cloison.

[1] C'est le nom de la congrégation de Saint-Lazare.

Ceux qui ce logement bâtirent,
Desirant s'y mortifier
Et n'y faire rien que prier,
Une grande église ils y firent,
Et pas une cave ou grenier.

Je puis dire que rien ne fume
Jamais en ce funeste lieu,
Et qu'on n'y voit jamais de feu
Que quand aux vêpres on allume
L'encensoir pour honorer Dieu.

Là, de pauvres gens, pâles, blêmes,
Secs, tout meurtris et décharnés
Par les coups qu'ils se sont donnés,
Disent qu'assurément eux-mêmes
Et touts les autres sont damnés.

Nuit et jour ils sont en prières,
Tant ils ont crainte de l'enfer;
Et, pour mieux surmonter la chair,
Se donnent cent coups d'étrivières;
Ce qui s'appelle en triompher.

Ces lieux où, sans sonner sonnette,
Personne n'entre ni n'en sort,
Sont les lieux d'où, moins vif que mort,
Je t'écris que cette retraite
Commence à me déplaire fort.

Mais, afin qu'on ne puisse dire
Que pour peu de difficultés

Mes semblables sont rebutés,
Mon dessein est de te décrire
Mes moindres incommodités.

Ma chambre, ou plutôt une armoire
Qu'on a faite pour me serrer,
D'abord qu'on me la vint montrer,
Me fit rire, et j'eus peine à croire
Que j'y pusse jamais entrer.

Dans ce lieu, moins chambre que cage,
Un aquilon froid et mutin
Me fait trembler soir et matin;
Car, pour me parer de sa rage,
Mon plus gros mur est de sapin.

Apprends maintenant la structure
De nos misérables grabats.
Deux ais servent de matelas,
Un tapis vert de couverture,
Et deux serviettes de deux draps.

Dès que j'abaisse mes paupières
Sur mes yeux du sommeil battus,
Un claustral *benedicamus*
M'éveille et m'envoie aux prières,
Qui durent trois heures et plus.

Le dîner, ou plutôt dînette,
Que sans déjeûner on attend,
N'est rien qu'un petit plat moins grand

Que la plus petite palette
Dont on use à tirer le sang.

A ce plat on proportionne
Un peu de vache et de brebis,
Si peu même qu'une fourmi
N'auroit pas, à ce qu'on nous donne,
De quoi se soûler à demi.

Le vin grossier, rouge, insipide,
Ne peut qu'avec peine couler;
Et je ne saurois avaler
Ce vilain cotignac liquide,
Sans avoir peur de m'étrangler.

Ce petit dîner, je t'assure,
Nous tient demi-heure pourtant :
Mais ne t'en étonne pas tant;
C'est que *bénédicité* dure
Un quart d'heure, et *grâces* autant.

Après dîner, c'est l'ordinaire,
Pour aider la digestion,
Qu'il y ait récréation,
Où l'on emploie une heure entière
En quelque conversation.

Ces conversations chrétiennes,
Vraiment dignes de ces oisons,
Sont, par mille sottes raisons,
De prouver que les antiennes
Valent mieux que les oraisons.

Que touts les jours ma faim soit grande,
Mon dîner te le fait juger;
Cependant, pour ne point charger
Mon estomac de trop de viande,
Mon souper n'est pas moins léger.

Enfin, mon cher, quoi que j'en dise,
J'en dis bien moins qu'il n'y en a :
Mais il faut finir; car voilà
L'heure qui m'appelle à l'église,
Où les autres chantent déjà.

8.

SONNET IRRÉGULIER

Contre ses parents.

A M. MOREAU.

Oui, Moreau, ma façon de vivre
Est de voir peu d'honnêtes gens,
Et prier Dieu qu'il me délivre
Sur-tout de messieurs mes parents.

Ce que j'ai souffert avec eux
Surpasse même la souffrance
De celui qui, pour sa constance,
Dans l'Écriture est si fameux.

Hélas! ce sage misérable

N'eut jamais affaire qu'au diable,
Qui le mit nû sur un fumier.

Pour voir sa patience entière,
Il falloit que Job eût affaire
Aux deux sœurs de monsieur Luillier [1].

9.

ÉPIGRAMME

Sur ce que l'abbé Ménage [2], auteur de plusieurs satires contre le professeur royal Montmaur, avoit dit « qu'il ne se miroit « jamais sans convulsion, parce que, depuis quarante ans, il « étoit prodigieusement changé, quoiqu'il fût encore fort blanc « sous le linge. »

L'amoureux et docte Ménage,
Ce galant écolier juré,
Si l'on en croit à son langage,
Depuis vingt ans ne s'est miré,
Ne pouvant plus voir son visage
Si hâve et si défiguré.

[1] Aux deux sœurs de son père.

[2] Gilles Ménage, fils de Guillaume Ménage, avocat du roi au présidial d'Angers, naquit en cette ville le 15 août 1613. Il fut d'abord avocat dans sa patrie. Après y avoir plaidé quelques causes, il vint à Paris, s'y fit recevoir avocat et suivit quelque temps le barreau : mais, lorsqu'il commençoit à se distinguer parmi ses confrères, il se dégoûta de sa profession, prit le parti de l'église et fut pourvu de bénéfices. C'étoit un homme d'une prodigieuse lecture et d'une mémoire étonnante, mais ayant peu

Quand il eut pourtant fait l'image
De l'archi-pédant renommé [1],
Giraud nous rendit témoignage
Qu'il se mira dans son ouvrage

d'esprit et point de goût. On reconnoît dans la plupart de ses ouvrages ce que l'on appelle un *érudit*. Quoiqu'il avouât lui-même qu'il n'étoit point né pour la poésie, il n'a pas laissé de composer des vers grecs, latins, italiens et françois. Il pilloit sans façon chez les autres tout ce qui lui convenoit. Il a pourtant fait par hasard deux morceaux de poésie françoise qui font honneur à son esprit, en ce qu'ils sont bien versifiés et de bon goût, et qu'ils sont entièrement à lui; c'est la *Métamorphose de Montmaur en perroquet* et la *Requête des Dictionnaires*. Il mourut à Paris le 23 juillet 1692.

[1] Pierre de Montmaur. C'est ainsi qu'il écrivoit lui-même son nom, qui dans différents livres se trouve écrit de ces différentes manières: *Monmor, Mommor, Monmaur, Mommaur, Montmor*. Il naquit en Bas-Limosin dans la paroisse de Bétaille. Il fit ses études à Bordeaux chez les jésuites, qui, lui trouvant quelque esprit avec beaucoup de mémoire, l'engagèrent à prendre l'habit de leur ordre. Ils lui firent achever ses études à Toulouse, et l'envoyèrent ensuite à Rome, où, pendant trois ans, il enseigna la grammaire avec assez d'éclat: mais sa santé, qui, durant quelque temps, parut chancelante, le fit renvoyer de cette compagnie, qui, plus qu'aucune autre, ne fait cas des sujets qu'autant qu'ils peuvent être utiles. Sorti de chez les jésuites, il se fit avocat, et vint à Paris dans l'espérance de se pousser au barreau. Ses premiers succès ne lui promettant pas un avenir flatteur, il se tourna du côté de la poésie, dans la vue de participer aux libéralités du cardinal de Richelieu. Né sans génie pour cet art, il ne s'adonna qu'à ce qu'il a de plus puéril, aux acrostiches, aux anagrammes, à toutes les autres futilités pédantesques. Il réussit mieux dans la conversation. Il l'avoit légère, vive, enjouée, bouffonne, et la soutenoit par une érudition assez vaste, accompagnée d'une assurance qui le mettoit en état de parler même de ce qu'il ignoroit, avec le ton d'un homme instruit. C'est par là qu'il se procura des amis qui le firent nommer, en 1623, pour

Comme en son portrait animé;
Sans voir qu'il n'étoit guère sage,
De s'être en ce fou personnage
Lui-même si bien exprimé.

succéder à Jérôme Goulu, dans la chaire de professeur en langue grecque au collége royal, d'où vint qu'on l'appela *Montmaur le Grec*. Comme il étoit fort avare, quoiqu'il jouît de plus de cinq mille livres de rentes, et qu'il aimoit beaucoup la bonne chère, il sut s'impatroniser dans les meilleures maisons de Paris. C'est là que, se livrant à la vivacité de son esprit, qui trouvoit sans peine des *pointes*, dont le goût régnoit alors, et ne s'occupant que du soin d'amuser ses auditeurs, il n'épargnoit, dans ses prétendus bons mots, aucun des gens de lettres, et ce fut la cause de leur déchaînement contre lui. Ménage sonna le tocsin par sa *Vita M. Gargilii Mamurræ, parasito-pædagogi*, qui parut en 1643, accompagnée de quelques autres pièces satiriques de sa façon contre le même Montmaur. Ce fut un signal qui mit les armes à la main à beaucoup de gens de lettres et de beaux esprits. Charles Feramus, Nicolas Rigault, Balzac, Sarrazin d'Alibrai, Marigni, furent les principaux qui se signalèrent par des satires outrées contre Montmaur, qui n'en fit que rire. Fut-ce par insensibilité, fut-ce par mépris pour ses adversaires, qu'il ne daigna répondre à pas un? On porta cependant l'animosité jusqu'à l'accuser de crimes énormes, de fausseté, de meurtre, de sodomie, et de n'avoir évité le supplice qu'à force d'argent. Sûr de son innocence, il se conserva toutes les portes ouvertes; et son indifférence, véritable ou feinte, pour les injures dont on l'accabloit, servit à déshonorer à jamais ceux de ses adversaires qui s'étoient avisés de franchir les limites que l'honneur et la religion prescrivent à la satire. Montmaur mourut en 1648.

10.

FRAGMENT DE CHANSON

Sur Boucingo, fameux marchand de vin traiteur.

Boucingo, dès son âge tendre,
Posséda la sauce à Robert,
Avant même qu'il pût apprendre
Ni son *ave* ni son *pater*.

11.

LETTRE

A SA MAÎTRESSE,

En lui envoyant un pâté de lièvre.

Cruelle princesse, qui fais
Que touts les jours je me retranche
Les longs dîners de *la Croix blanche*,
Et les charmants soirs du Marais,
Qu'absent tu me tourmentes! Mais
J'en aurai bientôt ma revanche.
Sache que déjà je me plais
A voir mon cœur, gros de regrets,
Me reprocher le long obstacle

Qu'impitoyablement tu mets
A touts mes soins et leurs progrès.
Que n'a pu sur moi ce spectacle
Qui m'a fait cent rivaux tout frais,
Et gens dont, à moins d'un miracle,
Nous ne nous sauverons jamais!
Sache encor qu'un certain oracle,
Et des plus sûrs et des plus vrais,
M'a promis que bois et forêts [1]
Vont remettre sur le pinacle
Ma raison et mon ame en paix.
Il est vrai qu'il y joint après
Un thériaque ou *thériacle* [2]
Qu'on tient l'un des plus grands secrets,
Mesdames, contre vos attraits.

Or cet oracle consulté,
Dont j'ai déjà tant profité,
C'est Manicamp, belle inhumaine,
Qui terriblement me promène
Contre ton inhumanité,
Jurant qu'ainsi bien agité
Et bien courant la pretantaine
Par les buissons et par la plaine,
J'oublierai ta méchanceté.
Tu connoîtras la vérité
Et combien je suis en haleine,
De campagne et de liberté,

[1] Le divertissement de la chasse.

[2] Le vin.

Quand le messager de Touraine
Te portera le gros pâté
Qui m'a, sans te mentir, coûté
Bien du tourment et de la peine.
C'est ce qui fera sa bonté;
Car de l'animal tourmenté
Provient la bonté souveraine;
Outre que le drôle encroûté
Avoit la plus grasse bédaine
Dont nous ayons jamais tâté.
L'adresse, au reste, en est certaine;
Le tout est bien étiqueté;
Et c'est de bonne volonté
Que, pour m'aider contre ta haine,
Un marquis plein d'honnêteté
Prétend qu'il te soit présenté
Pour cette Saint-Martin prochaine;
Ou bien de coups quelque douzaine
Paiera la témérité
De quiconque l'aura porté,
Si, dans la fin de la semaine,
Ton reçu ne nous est coté.

Faites-en donc bien bonne chère.
Sur-tout qu'il vous serve d'essai;
Et, s'il a le bien de vous plaire,
Ayez là-dessus le cœur gai :
Vous n'en manquerez, ma foi, guère;
Puisque outre la chasse ordinaire,
Notre cher ami Le Boulai,
Que vous savez et que je sai

Être votre humble tributaire,
Aura de quoi vous satisfaire
En pâtés et pas plus méchants;
Car il a quatre bonnes filles :
C'est, en mots assez approchants,
Quatre levrettes fort gentilles,
Qui battent fort souvent aux champs;
Et devant qui les meilleurs drilles
Des lièvres et les mieux marchants
Ont peine à sauver leurs guenilles
Et se tirer d'entre leurs dents.
Tout me manque, jusqu'au bon sens.
Adieu. Cachez bien ces vétilles,
Ou les montrez à peu de gens.

12.

ÉPITAPHE D'UN CHIEN[1].

PASSANT réfléchisseur, qui vois ce monument,
Dis-moi, puisque l'amour fut éternellement,
Pourquoi faut-il que la nature
N'ait point fait d'éternel amant?
Un petit chien, dont j'écris l'aventure,

[1] Cette pièce et la suivante sont imprimées sous le nom de Chapelle, dans le *Nouveau Choix de Poésies*, qui parut en 1715, en deux volumes in-8°; celle-ci, t. I, p. 209, et la suivante t. II, p. 252. J'ai peine à les croire de Chapelle. Comme cependant ce Recueil est l'ouvrage de M. Danchet, de l'Académie françoise, il est à supposer qu'il étoit bien informé.

Jadis d'amour fut un brasier ardent;
Maintenant, chose étrange! il est froid comme glace,
Car il est mort; grand bien lui fasse!
Puisse-t-il être constellé,
C'est-à-dire, bien installé
Au-dessus du signe d'Hercule,
Dans le ciel de la canicule!
Hélas! combien de pleurs Amaryllis versa,
Le jour fatal qu'il trépassa!
Elle auroit moins pleuré maint amant romanesque,
Qui de brûlant devient glacé
Avant que d'être trépassé.
Feu levron, quoique issu de race gigantesque,
Fit vœu de vivre nain. Sa raison, la voici :
Levriers alongés sont propres pour la chasse :
Mais près des dames, non. Levrons en raccourci,
Nichés au coin du feu, tiennent bien moins de place.
Ceci considéré, levron voulut rester
Dans sa petite taille, et pria Jupiter.
Jupiter l'exauça : biscuit et confiture,
Au lieu de se tourner en vaine nourriture,
Se convertissoient en amour.
Le levron téméraire, enfin, pour faire court,
Sous le jupon de sa maîtresse,
Pour avoir plus chaud, se glissa.
Sans scrupule elle l'y laissa;
Il étoit si petit! « Heureuse petitesse! »
S'écria le levron transporté d'allégresse;
« Si j'étois levrier grand comme mes aïeux,
« Sous ce dôme délicieux
« Pourrois-je impunément promener ma tendresse? »

Bientôt fâché pourtant d'être né si petit,
Petit levron mourut d'amour et de dépit.

13.

STANCES IRRÉGULIÈRES

AU MOINEAU DE CLIMÈNE [1].

Petit moineau, délices de Climène,
Qui l'amusez par sauts et tours badins,
Chassez, mordez galants bruns et blondins
Que Cupidon à ses genous amène.

A mes rivaux livrez guerre traîtresse;
Becquetez-les, sur-tout quand leur tendresse,
S'émancipant, veut dérober faveurs
Qu'Amour ne doit qu'à mes vives ardeurs.

Daignez servir le beau feu qui me brûle;
Suivez Climène, et gardez ses appas.
Quoique ne sois tant disert que Catulle,
Vers louangeurs ne vous manqueront pas.

[1] Dans le *Nouveau Choix de Poésies*, le titre de cette pièce est : *Vers à l'imitation de Catulle, au moineau de Climène*. La pièce de Catulle qui commence par ce vers :

Passer, deliciæ meæ puellæ,

peut bien avoir fourni l'idée de celle-ci, qui n'en est d'ailleurs nullement une imitation.

Si méprisez les tributs de ma veine,
Ne me privez pour cela de vos soins:
Biscuits friands je vous promets du moins.
Vous vous tiendrez à cette offre certaine;
Bien je connois votre morale saine.

Sages moineaux, toujours solidité
Fixe vos goûts; plaisir seul vous anime.
Il faut jouir, c'est là votre maxime;
Dogme chez nous follement contesté.

Pour vous, moineau, si faites vanité
Du beau servage où le destin vous lie,
Pas ne serez accusé de folie,
Comme estimant frivole volupté:
Là seulement gîte félicité.
L'heureux moineau que l'amant de Lesbie
És bords du Tibre a jadis tant chanté,
Moins vit d'attraits dans l'aimable Romaine
A qui plaisoit par sa vivacité,
Que n'en voyez aujourd'hui dans Climène.

Essaim de cœurs, tout percés de ses traits,
Savent qu'en dire et ne peuvent s'en taire.
Plus doit priser les éloges secrets
Qu'elle reçoit de mes soupirs discrets.
Telle louange, au tarif de Cythère,
Onc ne se paie avec souris coquets.

Cette monnoie, hélas! fausse et légère,
Fait tout le fonds de certains beaux objets.

Préserve, Amour, tout cœur tendre et sincère
De s'engager à si mince salaire!
Des vrais amants soutiens les intérêts,
Tu n'auras pas grande besogne à faire.

Et vous, moineau, confident de mes feux,
Cher favori de l'objet que j'adore,
Chassez, mordez, je vous le dis encore,
Chassez, mordez mes rivaux dangereux.
Par cris perçants, par insulte soudaine,
Interrompez leurs discours amoureux.
Ne permettez à l'aimable Climène
Que d'écouter le récit de mes feux.

14.

PLACET

A M. LE COMTE DU LUDE, GRAND-MAÎTRE DE L'ARTILLERIE,

Pour lui demander du petit salé.

Plaise à monseigneur le grand-maître
Oublier un peu son salpêtre,
Boulets, canons, et tout l'emploi
Dont il vient de faire connoître
Si bien ce qu'est notre grand roi;
Et n'oublier certain saloi,
Ni la provision champêtre

Qui déjà même y devroit être,
Suivant les us, coutume et loi,
Qui veulent petit lard renaître
Sitôt qu'on voit en désarroi
Les jours d'automne, et les nuits croître.
C'est le seul mets, en bonne foi,
Qui peut mon trop petit de quoi
Sur ma table faire paroître
Pour nourrir ma famille et moi,
Jusqu'au temps que vient un bon prêtre
Nous dire à chacun : « Souviens-toi
« De ta boue et de ton bicêtre. »

Ce fut par une matinée
(Et même, sans être sorcier,
Bien dirois l'heure et la journée)
Qu'ordonné fut au sieur Boursier
De ne laisser passer année
Ni Saint-Martin sur son coursier,
Qu'on ne vît dans ma cheminée
La belle et gaillarde échinée
Au poil blondin s'associer.

Et cependant mes dieux Lares,
Qui s'attendent à l'ordre exprès,
Portent chez moi de chambre en chambre
Un nez plus friand de porc frais
Que de myrrhe, civette et d'ambre ;
Et, ne trouvant rien qu'âtres froids,
En font déjà mille regrets,

De voir ainsi s'enfuir novembre,
Sans rien avoir de vos forêts.

15.

RONDEAU.

Marotte n'est adjugeable aisément,
Tant méritée elle est communément;
Et par plaisir, voyons, je vous supplie,
Si plus de fous le peuple a dans sa lie
Que la noblesse et tout le parlement.

Plus, tel on garde en son appartement
Moins fou que tel qui s'y tient follement;
Si qu'encor bien prise et bien établie
Marotte n'est.

Mieux donc seroit dire indifféremment :
Chapelle est fou, Saint-Victor mêmement;
Nul parmi nous n'est exempt de folie;
Et tant mieux c'est, puisqu'à passer la vie
Et bien mener, inutile autrement
Marotte n'est.

16.

LETTRE

A MADAME LA DUCHESSE DE BOUILLON,

En lui envoyant la pièce suivante.

Vous m'accusez obligeamment,
En tout très parfaite duchesse,
Que tard et bien négligemment
Je m'acquitte de ma promesse,
Sur quoi, si vous demandez qu'est-ce
Qui cause ce retardement,
Il faudra bien qu'ingénument
Je vous avoue et vous confesse
Écrire faire mon tourment,
Paresse être mon élément;
Et cela sans nulle finesse :
Puisqu'à vous parler franchement,
Autre chose est, belle princesse,
Paresse, mot de compliment;
Autre chose fine paresse
Qui n'écrit point ou rarement,
Telle qu'a trop vu votre altesse
Être la mienne absolument.

Quand j'ai relu cette tirade d'adverbes en *ment*, j'ai trouvé qu'elle tenoit fort des commandements

qu'on récite à l'église; et j'allois tout effacer, quand un meilleur génie m'a inspiré que M. de Jussac, bien loin de s'en dégoûter, ne m'en suivroit que plus volontiers. Je lui veux donc laisser la plume pour faire à votre altesse une dédicace en belle prose d'avant-propos, de tout ce que nous avons fait depuis que nous sommes ensemble, et dont non-seulement *pars magna fuit, sed maxima.*

Quant à moi, pour vous marquer autant que je puis, madame, l'extrême desir que j'ai de contribuer à la [1] réjouir par ces bagatelles de Parnasse, je ne laisserai pas, malgré ce que j'en pense, d'y joindre un méchant *Hiver* burlesque que j'adressois à M. l'abbé de Chaulieu. Je croyois le lui envoyer devant qu'il fût de retour : mais je n'ai pu trouver d'occasion, et ce sera lui-même qui en sera le porteur. Au reste, votre altesse sait trop bien touts les beaux endroits de l'auteur [2] dont j'ai pris le commencement, pour oser lui marquer. Je la prierai seulement de le vouloir lire avec toute l'indulgence que demande cette façon d'écrire.

[1] Il y a comme cela dans l'original. La phrase demanderoit *vous*.

[2] Horace.

17.

L'HIVER.

A M. L'ABBÉ DE CHAULIEU.

Cher abbé, souviens-toi qu'Horace
Veut qu'on mette pendant ces froids
Largement du vin dans la tasse,
Et dans le foyer force bois.
Vois-tu nos arbres et nos toits
Soutenir à peine le poids
De la neige qui s'y ramasse?
Vois-tu nos fleuves, comme en Thrace,
Si bien arrêtés pour deux mois
Que bientôt, à la même place
Où rouloient les flots autrefois,
Tu verras rouler les charrois
Sur leur ferme et stable surface.

Les aquilons ont glacé l'air,
Le soleil n'ose plus aller;
Et puisque tant de temps se passe
Sans qu'il paroisse dans les cieux,
Crois que le forgeron des dieux
Lui ferre ses chevaux à glace.

La Terre aussi, s'émerveillant

De voir de la céleste voûte
Lui manquer le secours brillant,
De crainte se cache en déroute;
Et par-tout aux yeux défaillant,
S'en va bientôt faire, sans doute,
Au peuple brute banqueroute,
Qui n'a plus, dans tout son vaillant,
Que l'écorce des bois qu'il broute.

Plus desséché qu'un hareng pec,
Le poisson meurt sous ces entraves;
Pour mettre de quoi dans leur bec,
Les oiseaux se font nos esclaves;
Et nous-mêmes, sans chous ni raves,
Ne vivons, dans ce rude échec,
Que de ce dont Melchisédec
Reput Abraham et ses braves,
C'est-à-dire, de bon pain sec
Et du bon gros vin de nos caves.

Abbé, long sera ce désordre,
Qui tout l'univers a transi;
Et nous va ce grand hiver-ci
Donner bien du fil à retordre.
Il a nos jardins endurci,
Et corrompu touts nos mets si,
Que qui peut y trouver à mordre,
Au ciel doit un beau grand merci.

Tenons-nous donc, toi dans Évreux,
Où soir et matin tu festines

Avec la fleur des héroïnes [1],
Moi dans Anet, lieu plein de jeux
Et de bons vins les plus fameux
De France et des îles voisines.
Aussi m'y crois-je tant heureux
Et comblé de faveurs divines,
Que pendant tout ce temps affreux,
Pour en sortir d'un mois ou deux,
Ne feront place à mes bottines
Mes souliers, si tu ne le veux
Et qu'âprement tu ne l'obstines;
Ou que, pour faire au ciel des vœux,
Jussac, du bien vivre amoureux,
A Noël ne m'entraîne à matines.

18.

LETTRE

A M. CARRÉ,

Pendant la guerre de la Fronde [2].

La belle et galante manière
Dont vous mettez vers en lumière,
Nous fait bien voir, monsieur Carré,
Que, lorsque vous serez curé,
Vous direz peu votre bréviaire.

[1] Madame la duchesse de Bouillon.

[2] Cette lettre, imprimée plusieurs fois, a par-tout le nom

Bien plutôt aurez soin et cure,
Quand vous serez à votre cure,
D'avoir toujours force poulets,
Et de vins savoureux et frais
Très suffisante fourniture.

Aussi ne verra-t-on chez vous
Hypocrites ni loups-garous,
Tors-cols à grimaçante mine,
Ni cagots de telle farine,
Mais bien des gens faits comme nous.

Maintenant, quant au panégyre
Que sans rougir je n'ai su lire,
Fort vraiment vous m'obligerez,
Si, lorsque vous nous écrirez,
Il vous plaît de n'en pas tant dire.

Eh quoi! là-dedans mon éloge
Dure plus d'une heure d'horloge,
Et pas un ne voit le pourquoi;
Car je ne suis prince ni roi,
Et vertu nulle en moi ne loge.

Ce n'est pas que si grande lettre
Ne m'obligeât bien à vous mettre
Un bel et beau remercîment :
Mais écrivons sans compliment,
Puisque nous écrivons en mètre.

d'ode. Je ne devine pas ce qui peut l'avoir fait nommer ainsi. La pièce, assurément, n'a rien de lyrique, ni pour le fonds ni pour le style.

Vous saurez donc qu'ici la peste,
Et la guerre, encor plus funeste,
A ravi la moitié des gens ;
Je ne sais si les Allemands
Voudront bien épargner le reste.

Le Nord nous a rendu visite,
Suivi d'un nombreux exercite
De Lorrains, Croates et Goths ;
Le tout pour nous mettre en repos,
Ainsi que gazette débite.

Cependant ils ne laissent pas
De charger leurs chevaux de bâts
De mainte belle et bonne harde ;
Et tout ce qu'aux champs on hasarde,
Est le butin de leurs soldats.

Toutes ces troupes étrangères
Font qu'on ne se promène guères.
Hélas ! comment le pourroit-on,
Puisque Chaillot et Charenton
Sont à présent places frontières ?

Je suis renfermé dans la ville,
En grand chagrin, sans croix ni pile.
Nous buvons mal, et, qui pis est,
Boirons long-temps mal s'il ne plaît
Aux gendarmes de faire gilles.

Car à Melun une grand'chaîne,
Qui tient la pauvre Seine en gêne,

Empêchant nos fameux voisins
D'amener ici leurs bons vins,
Nous réduit à ceux de Surêne.

Encore en avons-nous bien peu;
Car, sur ma foi, ce n'est pas jeu
D'en entreprendre la voiture;
Et qui le fait sans aventure,
En doit belle chandelle à Dieu.

19.

LETTRE A DAMON [1].

Ne verrai-je jamais Ninon,
Sans aller décliner mon nom?
De grâce, introduis-moi chez elle;
Je brûle de voir cette belle.
Si c'est mon mal, si c'est mon bien,
Je veux mourir si j'en sais rien.
Hélas! je desire peut-être
Une faveur dont il peut naître,

[1] Cette lettre et les six pièces suivantes (nos 20, 21, 22, 23, 24 et 25), qui parlent, comme celle-ci, de Ninon, ou qui lui sont adressées, ne sont pas toutes connues pour être de Chapelle. La ballade (no 21), qui certainement est de lui, se trouve imprimée sous son nom en divers endroits. La lettre (22) et l'épigramme (25) passent communément pour être de lui; mais elles ne portent nulle part son nom. La lettre se trouve dans le recueil de Sercy, déjà cité, tome I, p. 106; et l'épigramme dans le tome II de la seconde édition du recueil de poésies ayant pour

Pour peu que j'eusse de malheur,
Du chagrin et de la douleur.
Peut-être que, pour ma souffrance,
Parmi les soupirs d'importance
De tant de ducs et de marquis
Que des yeux si beaux ont conquis,
Mes soupirs, chez cette cruelle,
Seront traités de bagatelle :
Mais aussi, peut-être que non;
Car, comme on parle de Ninon,
Elle est ou contraire ou propice,
Selon qu'il plaît à son caprice;
Et son caprice, ce dit-on,
Vaut souvent mieux que la raison.
Cependant, quoi qu'il en puisse être,
Cher Damon, je la veux connoître,
Et rendre hommage à mes vainqueurs,
Ces vainqueurs de tant d'autres cœurs;
Je veux voir ces yeux qu'on adore
Du soleil couchant à l'aurore.
Je verrai briller leurs clartés
Et toutes ses autres beautés,
Sa belle humeur, son grand génie.

titre : *le Cabinet satirique*, à Cologne, 1667. La lettre que l'on va lire ici, la suivante et les deux sonnets (23,24), sont dans le même premier tome du recueil de Sercy; les deux lettres pp. 82 et 84; et les deux sonnets, signés C, pp. 406 et 407. Je n'ose assurer que ces quatre morceaux soient véritablement de Chapelle, et je ne les mets ici que parce qu'il est difficile de ne les pas croire de la même main que la lettre (n° 22). Au reste, j'avouerai que j'ai peine à reconnoître le génie de notre poëte dans la plupart de ces pièces.

J'entendrai la belle harmonie
De son luth, de qui les douceurs
Passent le concert des neuf sœurs.
Ainsi mes yeux et mes oreilles
Seront charmés de ses merveilles [1],
Et peut-être, avec tout cela,
Je n'en demeurerai pas là:
Qui charme deux des sens ensemble,
En peut émouvoir trois, ce semble;
Et si le caprice est pour moi,
Me voilà plus heureux qu'un roi.
Ami, courons à ces délices;
Allons offrir, sous tes auspices,
Et mon cœur et ma liberté
A cette immortelle beauté.
Ne trompe point mon espérance.
Je meurs déjà d'impatience;
Et si je ne la vois mardi,
Tu me verras mort mercredi.

[1] Le rapport, quoique léger, de cette pensée avec la ballade pour mademoiselle de Lenclos, pourroit autoriser à croire que cette lettre est de Chapelle.

20.

L'OMBRE DE DAPHNIS

A DAMON[1].

Je t'avois bien dit que ma vie
Ne dépendoit plus que de toi.
Elle me vient d'être ravie ;
Cruel ami, c'est fait de moi !

Ce n'étoit point chose frivole,
Quand je te prédis mon trépas.
J'étois trop homme de parole
Pour le dire et ne mourir pas.

Je viens de passer l'onde noire
Dans le terme que j'avois pris.
Mon ombre t'en écrit l'histoire ;
Ce n'est pas moi qui te l'écris.

Tes remises insupportables
Ont précipité mes destins.
Dieux ! que les gens sont misérables,
Quand ils ont affaire aux blondins !

Si tu vois l'astre que j'adore,
Apprends-lui mon tragique sort,

[1] C'est le titre que cette pièce a dans le recueil de Sercy.

Et qu'aujourd'hui j'éprouve encore
L'amour plus puissant que la mort.

Mon ame, en ces lieux vagabonde,
Ressent son extrême pouvoir;
A peine avois-je dans le monde
Un plus grand desir de la voir.

Sans ce mal qui me fait la guerre,
J'aurois à souhait touts les biens;
Dans les champs bienheureux où j'erre,
Ce ne sont qu'épicuriens.

Je crois que, pour voir cette belle,
Au point où mon feu me réduit,
Il faudra que dans sa ruelle
Je m'aille glisser quelque nuit.

Là, je contemplerai ses charmes,
Redoutés pour tant de raisons,
Mais sans faire les grands vacarmes
Que nous autres esprits faisons.

Plus sage dans cette aventure,
A rien je ne m'échapperai;
Et renverser la couverture
Est tout le mal que je ferai.

Que si, contre mon espérance,
Je t'y trouvois, heureux Damon,
Pour satisfaire ma vengeance,
Je ferois alors le démon.

21.

BALLADE

POUR MADEMOISELLE DE LENCLOS.

La terre en son rond spacieux,
Pour qui soupiroit Alexandre;
La mer, qui voit monter aux cieux
Phébus, et qui l'en voit descendre;
Le monde entier ne doit prétendre
Avoir rien de plus précieux
Qu'un tel objet, qui nous sait prendre
Et par l'oreille et par les yeux.

Quand, non loin des bords odieux
A Junon qui les mit en cendre,
Sur l'Hellespont trop furieux
Et qui le menaçoit d'esclandre,
S'hasarda le pauvre Léandre;
C'est qu'Héro, qui chantoit des mieux,
Pire que fou l'avoit su rendre
Et par l'oreille et par les yeux.

Ne sait-on pas bien qu'en ces lieux
Où baume, encens et musc s'engendre,
Pyrame, le jeune et beau fieux,
A Thisbé se fit trop entendre
Au travers du mur que sut fendre

Amour, toujours ingénieux
A glisser son charme et son tendre
Et par l'oreille et par les yeux.

ENVOI.

Vous, dans qui le plus beau des dieux
Son aimable et son gracieux
Voulut si pleinement répandre;
Vous, dont le luth harmonieux
Fait que touts, et jeunes et vieux,
Sont à vous à vendre et dépendre;
Comme, en sa mort mélodieux,
Chante un cygne aux bords du Méandre,
Je viens, en mourant, vous apprendre,
Par ces vers peut-être ennuyeux,
Que mon cœur ne s'est pu défendre
De tout ce qui l'a su trop prendre
Et par l'oreille et par les yeux.

22.

LETTRE

A MADEMOISELLE DE LENCLOS.

Le dessus.

A Ninon, de qui la beauté
Méritoit une autre aventure,

Et qui devroit avoir été
Femme ou maîtresse d'Épicure.

La lettre.

Si c'est à bonne intention
Qu'à tes lois tu me veux soumettre,
Réponds à mon affection
Lorsque tu réponds à ma lettre.

Mon cœur pour toi forme des vœux,
Mes yeux te trouvent sans seconde;
Et si je ne suis amoureux,
Je suis le plus trompé du monde.

Mon ame languit tout le jour,
J'admire ton luth et ta grâce.
J'ai du chagrin, j'ai de l'amour ;
Dis-moi, que veux-tu que j'en fasse?

Ton entretien attire à soi,
Je n'en trouve point qui le vaille;
Il pourroit consoler un roi
De la perte d'une bataille.

Je me sens toucher jusqu'au vif,
Quand mon ame voluptueuse
Se pâme au mouvement lascif
De ta sarabande amoureuse.

Socrate, et tout sage et tout bon,
N'a rien dit qui tes dits égale;

Au prix de toi, le vieux barbon
N'entendoit rien à la morale.

Tu possèdes les qualités
Dont un cœur ne peut se défendre.
Peut-on avoir tant de beautés,
Et n'en avoir point à revendre ?

Je sais quel nombre de galants
De ton affection se pique.
Trop de Médors, trop de Rolands
Font l'amour à mon Angélique.

Je modère ainsi mon courroux
De ne pouvoir faire des rimes.
Je les voudrois dignes de vous,
Et de pareils souhaits ne sont pas légitimes.

23.

SONNET

Au sujet de la même.

Ami, je ne puis ressentir
Les maux que ton esprit projette ;
Quoique tu fasses le prophète,
Je pourrai te faire mentir.

Je sais que Ninon est parfaite,
Que ses traits se font bien sentir ;

Mais, fût-elle cent fois mieux faite,
Je ne saurois y consentir.

Son esprit, Tircis, qui te trompe,
Cherche l'éclat, court à la pompe,
Et ne sauroit être indulgent.

J'aime mieux, et crois être sage,
Que l'argent serve de visage,
Qu'un visage serve d'argent.

24.

SONNET

A LA MÊME.

Ninon, ma compagne très chère,
Pourroit vaincre le plus brutal;
Et je veux être mis en bière,
Si le mal qu'elle fait n'est mal.

Je suis pourtant fort en arrière,
Et tiens cela fort inégal:
Car j'enrage et me désespère
De me voir seul et sans rival.

Je sais bien qu'elle est fort poupine:
Mais c'est trop peu pour la cuisine;
Et puis, pour un homme indigent,

Ninon, vous me contez fleurette;
Si vous me comptiez de l'argent,
Je tiendrois votre affaire faite.

25.

ÉPIGRAMME

SUR LA MÊME.

Il ne faut pas qu'on s'étonne
Si souvent elle raisonne
De la sublime vertu
Dont Platon fut revêtu;
Car, à bien compter son âge,
Elle peut avoir vécu
Avec ce grand personnage [1].

26.

LETTRE

Écrite de la Bourdaisière, où madame de Pelissari l'avoit amené de Véret, et où il avoit quitté madame de Valentiné, à laquelle il adresse cette lettre.

Madame, qu'il m'a coûté cher,
Cet adieu sur le bord du Cher,
Dont l'indifférente manière

[1] Cette pièce est un peu moins chaste dans *le Cabinet satirique*.

Ne me put lors jamais cacher
Combien j'avois à me fâcher
Contre ma bonté coutumière,
Qui me fait toujours relâcher
Si vîte à la moindre prière!
L'heure que, trop aimable et fière,
Je vous vis brusquement marcher
Et passer, sans moi, la rivière,
Devoit bien être ma dernière.
Si j'ai su me le reprocher,
J'en prends à témoin la lumière
De l'astre qui me vit coucher
Et passer la nuit tout entière
Sans pouvoir jamais attacher
Sur mes yeux mouillés ma paupière.
Non, ce n'a point été le bruit
De cent et cent tailleurs de pierre,
Ni l'abbé, dont le nez au lit
Gronde plus qu'au ciel le tonnerre;
Bien moins encor tout ce qu'on dit
De Brandebourg, qui vient grand'erre,
Ni du Suédois qui le suit,
Qui m'a tourmenté cette nuit,
Et fait bien plus mortelle guerre
Qu'ils ne feront, et qu'on ne fit
Jamais ni sur mer ni sur terre.

Ah! nuit de tristesse et d'ennui!
Croirai-je que cet aujourd'hui
Ne me soit pas encore pire,
Et que je n'aie point ce soir

Cette horrible réponse à lire :
« Pourquoi donc tout ce désespoir ?
« Seigneur Chapelle, ou bien beau sire,
« Vous avez fait votre devoir ;
« Personne n'y trouve à redire. »

Si cela m'arrive, en ce cas,
Que faire, malheureux ? Hélas !
Quel secours, quel autre remède
Pourrai-je appeler à mon aide,
Qu'un soudain et fameux trépas ?
Désespéré, n'irai-je pas,
Sur le champ, et d'un même pas,
Chercher quelque affreux promontoire,
Et, de son plus fier haut en bas,
Me précipiter dans la Loire,
Pour me sauver entre ses bras ?

Sur une roche âpre et sauvage,
Ici près, un saint ermitage
M'en offre un, propre à mon desir.
Le plus déterminé courage
Ne peut, sans d'horreur se saisir,
Regarder le plus bas étage.
La Loire, le vent et l'orage
L'ont vu, depuis le premier âge,
De mousse et d'écume moisir,
Plutôt que céder à leur rage.
A tout désespéré bien sage
Il semblera fait à plaisir ;
Et son nom, d'un heureux présage,

S'accorde à mon fervent desir
D'obtenir des flots l'avantage
D'être poussé juste au rivage
Que vous avez daigné choisir
Pour y recevoir leur hommage.

Mais comme ce fleuve abandonne
(Et, qui pis est, sur-tout l'automne)
Les plus beaux et charmants endroits;
J'ai, ma foi, peur, et je soupçonne
Qu'un quiproquo, dont je frissonne,
Pourroit bien, sans ordre et sans choix,
Contre le droit, contre les lois
Qu'en pareil cas l'amour ordonne,
Exposer mes os nus et froids
Quelque part aux sables d'Olonne,
Plus loin même, aux bords iroquois;
Où, pour une seconde fois,
Manquant votre aimable présence,
Je me redésespèrerois.
Votre Loire est un peu brouillonne,
Et franchement je ne saurois
L'espérer si sûre et si bonne
Que la mer le fut autrefois
Pour Céyx envers Alcyone.

Craignant donc la rive inconnue,
Il me vaut mieux prendre un bateau;
Et, plutôt dessus que sous l'eau,
Gagner la charmante avenue
Qui mène au superbe château

Dont, sur un riche et doux coteau,
Cent tours blanchissent dans la nue.
Là, sitôt que j'aurai lié
Ma gribane [1] au plus prochain havre,
Me traînant doucement à pied,
J'irai vous faire autant pitié
Et pas si peur que mon cadavre.

27.

STANCES

Sur une éclipse de soleil.

Quel moyen de s'en dispenser?
J'allois tout de bon commencer
A vous composer sur l'éclipse
Un livre plus gros et plus long
Qu'un des tomes de Juste-Lipse,
Tout rempli d'un savoir profond,
En beau style d'Apocalypse;

Quand Pallas, la sage pucelle,
Qui m'aime de bonne amitié,
S'apparut à moi toute telle
Qu'elle est au ciel dans sa ruelle,
Sur l'estrade et tapis de pied :

[1] La gribane est un petit bâtiment de mer, portant depuis trente jusqu'à soixante tonneaux, et garni d'un mât avec son hunier, d'un misène et d'un beaupré.

« Eh quoi! pauvre innocent! dit-elle,
« Vraiment, tu me fais grand'pitié,
« D'aller perdre ainsi la cervelle,
« Rêvant à cette bagatelle
« Plus qu'il ne faut de la moitié.

« Surprise des impertinences
« Que l'on débite en ce bas lieu,
« J'y viens faire des remontrances
« À ces fous qui, sans connoissances,
« Raisonnant comme il plaît à Dieu,
« Gâtent mes plus belles sciences;
« Et pour l'éclipse, à quoi tu penses;
« Je te vais faire voir en peu
« Que ces forgeurs d'extravagances
« Tirent cent fausses conséquences
« D'une chose qui n'est qu'un jeu.

« Sache que ce jour-là mon père
« Fit à déjeûner si grand'chère,
« Et trouva si bon le nectar,
« Que Mome, le dieu des sornettes,
« Le voyant être un peu gaillard
« Et dans ses humeurs de goguettes,
« Lui proposa que les planètes
« Jouassent à colin-maillard.

« *A colin-maillard!* dit le maître
« Du char brillant et lumineux,
« *Si par malheur je l'allois être,*
« *Touts les hommes sont si peureux,*

« *Qu'ils se croiroient morts quand mes feux*
« *Commenceroient à disparoître.*
« *Chacun fermeroit sa fenêtre,*
« *Et Morin*[1], *le plus fou d'entr'eux,*
« *En prédiroit quelque bicêtre .*

— « *Quoi! tu veux conclure par là,*
« Répond le dieu qui foudroie,
« *Qu'un fat pourra troubler ma joie?*
« *Que m'importe s'il en fera*
« *Des contes de ma mère l'Oie?*
« *Je jure Styx, dont l'eau tournoie*
« *Dans le pays de Tartara,*
« *Qu'à colin-maillard on jouera.*
« *Sus, qu'on tire au sort et qu'on voie*
« *Qui de vous autres le sera.*

« Le bon soleil l'avoit bien dit;
« Il le fut suivant son présage.
« Toute la compagnie en rit;
« Et, sans différer davantage,
« Aussitôt la lune s'offrit
« A lui bien couvrir le visage;
« Ce que volontiers on souffrit,
« Attendu l'étroit parentage.

« Le reste, vous l'avez pu voir.
« Chacun put lors s'apercevoir
« Que l'on ne voyoit presque goutte;

[1] Jean-Baptiste Morin, professeur royal en philosophie et célèbre mathématicien, fort entêté de l'astrologie judiciaire.

« Et, sans la lune, qui sans doute
« Ne fit pas trop bien son devoir,
« Le soleil faisoit banqueroute;
« Le matin devenoit le soir :
« Vous étiez touts au désespoir,
« Croyant la nature en déroute;
« Et pas un n'eût pu concevoir
« Que nous autres là-haut, sur la céleste voûte,
« Ne faisions que crier : *Gare le pot au noir!* »

28.

LETTRE

A MESSIEURS DE NANTOUILLET ET DE SERCELLES.

A vous les deux que je chéris
De l'amitié dont Toxaris
Veut qu'on s'aime en son dialogue [1],
A vous, non à d'autres j'écris;
Et sache quiconque à mépris
Tient qu'on l'exclue et m'épilogue,
Qu'en vos deux grands noms sont compris
Touts ceux qu'en son premier prologue
Maître François [2] a si bien mis.

Or je vous écris pour vous dire,

[1] Le dialogue de Lucien, intitulé *Toxaris*, traite de l'amitié.
[2] Rabelais.

Après un humble grand merci
D'avoir bien voulu nous écrire,
Que nous ne faisons rien ici
Que dormir, manger, boire et rire,
Bien disputer, mieux contredire,
Jouer gros argent; et qu'ainsi,
Sans à vos procès en rien nuire,
Que votre substitut Plessi
N'a garde de laisser détruire,
Vous devez, sans mais et sans si,
Nous rejoindre au plus tôt, gros sire.
Sur-tout n'ayez aucun souci
De n'y trouver pas de quoi frire.
Vous verrez cuisine reluire,
Et briller office farci
De cent bouteilles de Tessi,
Et de tout ce qu'a su produire
Provence, et de meilleur élire
Pour régaler un prince [1] si
Capable de la bien conduire.
L'huile, entr'autres, a réussi
Si bien qu'on s'en sert à tout cuire.
Croyez-nous bien fournis aussi
Des mets de ce bon pays-ci
Et de tout ce que Rouen tire
Du chaud climat et du transi.

Et vous, cartésien fameux,

[1] Le duc de Vendôme. On voit par là que cette lettre est écrite d'Anet.

Sur ce comète tant affreux
Montrez-nous ce qu'eût fait Descartes,
De peur que son choc désastreux
Ne mît tout notre monde en deux.
N'eût-il point eu les fièvres quartes?
Qu'en pense le monde peureux?
Est-ce aux buveurs, videurs de quartes,
Aux nez rouges et lumineux,
Ou plutôt aux beaux doucereux
Bien perruqués, mangeurs de tartes,
Qu'en veut cet astre aux longs cheveux?
Qu'en dit Morin le songe-creux?
L'envoie-t-il brouiller les cartes
Chez les Sarmates? Est-ce entr'eux
Et les fiers descendants des Parthes
Qu'il doit laisser tomber ses feux?

Moi, qui sais qu'il ne mord ni tue
Non plus que fortune ou destin,
Je ne vous en parle qu'afin
De mieux savoir de vous l'issue
Du dîner où sans retenue
Picard [1] vous aura, dans le vin,
Dit la vérité toute nue.
Contez-nous donc votre festin,
Si du parnasse astronomin
La troupe en parut fort émue.
Le grand Huygens et le Cassin [2]

[1] Célèbre astronome.
[2] Huygens et Cassini, deux autres fameux astronomes.

Ont-ils sué soir et matin
A lunetter, malgré la nue,
Dans tout l'Olympe cristallin?
Sa hauteur au juste ont-ils vue?
Ont-ils pu, depuis sa venue,
Suivre sa marche et son chemin?
Vous aurez vu l'ami Turlin,
Que de bien bon cœur je salue.
Pour le voir, le bon Rondelin [1],
Point n'est besoin de longue-vue.
Si l'avez vu, lui, qui n'est grue
Ni télescopier [2] grimelin,
Vous en aura dit tout le fin.
Mais adieu : trop rimer me tue.

29.

STANCES

Contre l'usage des rideaux [3].

Aura des rideaux qui voudra;
Je n'en veux avoir de ma vie :
Mais puisque tout mon quartier a
Si grand desir et tant d'envie
D'ouïr mes raisons, les voilà :

[1] Mot burlesque et forgé, pour signifier un homme fort gros.

[2] Autre mot forgé, pour dire, qui se sert de télescopes, de lunettes de longue vue.

[3] On donne cette pièce sur une copie manuscrite, trouvée dans les porte-feuilles de madame la duchesse de Bouillon.

Et quant à mes belles voisines [1],
Je leur dirai premièrement
Qu'au lit le divertissement
Qui se donne entre des courtines
Tient un peu trop du sacrement.

L'aise et les apprêts n'y font rien.
Ce plaisir, pour le prendre bien
Et de la plus belle manière,
Demande un lit comme le mien,
Tout-à-fait à la cavalière.

C'est là qu'une femme étendue
Se laisse bien voir à mon gré;
C'est là qu'un rideau trop tiré
Ne dérobe rien à la vue
De l'objet qu'on a desiré.

Enfin, c'est là que les secousses
Du dieu d'amour sont vraiment douces;
C'est là qu'on.... en son vrai sens.
Ce que l'on fait entre des housses,
S'appelle faire des enfants [2].

Pour vous, messieurs les beaux esprits,
Je veux bien vous apprendre encore,
Quoique vous ayez tout appris,

[1] On lit dans les imprimés :

Et commençant par mes voisines.

[2] Cette stance et la précédente manquent dans les imprimés.

Que les Muses aimant l'Aurore,
Les rideaux sont leurs ennemis [1].

En effet, la troupe immortelle
Des neuf sœurs, et même Clio [2],
Sur leur mont à croupe jumelle
Dorment à l'air; ce qui s'appelle,
En leur langue, être *sub dio*.

Aussi, pour suivre cette mode,
Jamais auteur n'eut tour de lit;
Et, qui plus est, jamais ne mit,
Dans le froid le plus incommode,
Qu'un laurier pour bonnet de nuit.

Sur-tout j'admire, entre les dieux,
Que ceux d'eau, même des rivières,
De qui les lits sont en des lieux
Où les rideaux viendroient des mieux,
N'en aient pourtant jamais guère.

Car, hormis les petits ruisseaux,
Qui couvrent leurs lits d'arbrisseaux,
Les grands fleuves, comme la Loire,

[1] Cette stance est ainsi dans les imprimés :

Pour vous, messieurs les beaux esprits,
Je vous dirai de plus encore
Que jamais savant n'en a mis;
Car les Muses aiment l'Aurore :
Les rideaux sont ses ennemis.

[2] Dans les imprimés :

Des neuf sœurs, témoin ma Clio.

Le Rhin et la Seine, font gloire
De n'avoir point de tels rideaux.

Et pour le Nil, un chacun sait
Qu'il n'a pas même de chevet;
Au moins, jusqu'ici, quelque enquête
Qu'on ait su faire de sa tête,
On ne sait où ce dieu la met.

30.

ÉPIGRAMME

A PHILIS, LE JOUR DE L'AN.

Belle Philis, pour mes étrennes,
Ne me donnez rien dans les aines.

31.

ODE

Sur l'hiver.

La campagne a changé de face;
La neige couvre les guérets,
Et les arbres de nos forêts
Tremblent sous sa pesante masse.
Les peuples des fleuves glacés
Dans le cristal sont enchâssés;

Et, parmi la terre déserte,
Les animaux sans mouvement,
Après la faim qu'ils ont soufferte,
Se refont de nouveaux tourments;
Et, tristes, regrettent la perte
Des jours de l'automne charmant.

Si parfois le soleil se montre
Et nous paroît étinceler,
Ses rayons d'or semblent geler
Ce qui sous leurs feux se rencontre.
Tout l'air se distille en glaçons;
Et, jusqu'au coin de nos tisons,
Il répand une âpre froidure.
Les plantes en sont à mourir;
Et, si l'agréable verdure
Ne vient bientôt les secourir,
On craint que toute la nature
Ne soit sur le point de périr.

Pour adoucir un peu la peine
Où nous tient ce temps rigoureux,
Nous buvons d'un vin savoureux
Soir et matin à tasse pleine.
Les repas sont fournis de mets
Meilleurs qu'on n'en servit jamais
Aux tables les plus délicates.
On garnit les appartements
De doubles châssis et de nattes;
Et, les grands foyers s'allumant,

On sacrifie aux dieux pénates
Des victimes à tout moment.

RONDEAU

DE L'ABBÉ DE CHAULIEU

Au nom de M. de Jussac.

En jugement vous remportez le prix.
Chacun vous cède ; et les meilleurs esprits
Auprès de vous semblent baisser la lance,
Et se sauver dans un profond silence ;
Tant de vos dits ils se trouvent surpris.

Ce que nature ici-bas a compris,
Ce qu'elle enserre au céleste pourpris,
Vous est connu par le don d'excellence
En jugement.

D'un long savoir votre génie épris,
Aux plus savants a doctement appris
A réveiller les beaux-arts d'indolence ;
Et donne à touts si juste la balance,
Qu'onc ne sera d'aucun censeur repris
En jugement.

32.

RONDEAU

A M. DE JUSSAC,

En réponse au précédent.

Juste Jussac, plus dévot qu'un bon prêtre ;
Plus ennemi du méchant et du traître,
Que le prévôt qui les met en prison ;
Toi, qui du pauvre as, sans comparaison,
Plus soin que ceux qui nous peuplent Bicêtre ;

Point n'est besoin à ton cœur de fenêtre,
Pour le juger et pleinement connoître,
En toute chose et en toute saison,
Juste.

Tel cependant tu ne te fais paroître,
En jugement quand tu me dis grand-maître ;
Et je n'en vois aucune autre raison,
N'est que le saint, chaque tour d'horizon,
Pèche sept fois, et ne laisse pas d'être
Juste.

33.

A M. D'ASSOUCY,

Sur ses œuvres mêlées[1].

C'est à cette fois, Dieu merci,
Que vous allez l'avoir entière,
La gloire d'avoir réussi
Sur toute sorte de matière.
Vous ne sauriez manquer ainsi
D'être illustre en toute manière,
Mettant touts les jours en lumière
De nouveaux ouvrages, par qui
Sera bientôt votre libraire
De beaux écus blancs tout farci,
Et plus riche qu'un lapidaire.
Mais, à propos de riche, si

[1] Cette pièce est imprimée avec le titre ci-dessus à la tête des *Poésies et lettres de M. d'Assoucy*, contenant diverses pièces héroïques, satiriques et burlesques. A Paris, chez Louis Chamboudry, 1653. C'est un petit in-12, de cent-quatre-vingt-huit pages, dédié par l'auteur même à monseigneur Bordier, conseiller du roi en ses conseils, intendant des finances et seigneur du Rincy. Le privilége, en date du 3 avril 1653, est suivi du transport que l'auteur en a fait à Jean-Baptiste Loison et Louis Chamboudry, marchands libraires à Paris. On lit au-dessous : *Achevé d'imprimer pour la première fois le* 13 *juillet* 1653. Après les vers de Chapelle est un sonnet de Du Pelletier, ayant en titre : *Pour M. d'Assoucy, aux héros de notre temps*. Les poésies font la plus grande partie du volume, et finissent à la page 141 par la fin d'une pièce burlesque adressée à Chapelle. A la page 142 est un autre sonnet

Vous me demandiez en colère :
« Quand le serai-je donc aussi ? »
Je vous dirois : « Grand d'Assoucy
« (Entre amis il ne faut rien taire),

de Du Pelletier, assez bizarrement ridicule pour mériter que je le rapporte :

A MADAME PROSERPINE, SUR SON ENLÈVEMENT.

Mon sort avec le tien a de la ressemblance,
Nous nous sentons touts deux ravir également ;
Comme un dieu fut l'auteur de ton enlèvement,
Je sens aussi d'un dieu la suprême puissance.

Que j'aime de ces vers l'agréable cadence,
Où je vois d'Apollon le divin mouvement !
Je vante avec plaisir, dans mon ravissement,
De l'auteur de mon mal la douce violence.

Si Pluton, consumé par les feux de l'amour,
T'enlève et te conduit en son morne séjour ;
Tu sais bien que l'amour est cause de ce crime.

De mon ravissement j'accuse d'Assoucy,
Charmé par les écrits de cet esprit sublime ;
Et je sais qu'Apollon en est la cause aussi.

Les Lettres commencent ensuite à la page 143 avec ce titre : *OEuvres mêlées de M. d'Assoucy, pièces héroïques, satiriques et burlesques*. J'ai vu de ce même livre un autre exemplaire avec le même privilége et portant la même date d'impression, lequel est absolument la même chose, à cela près de ce qu'on n'y voit point les vers de Chapelle ni le sonnet de Du Pelletier aux héros de ce temps ; et que le frontispice et l'épître dédicatoire sont différents. Ce frontispice est : *Nouveau Recueil de poésies héroïques, satiriques et burlesques de M. d'Assoucy*. A Paris, chez Jean-Baptiste Loison, 1653. L'épître dédicatoire qui, pour le fonds, est à peu près la même que celle de l'autre exemplaire, est adressée par l'auteur à monseigneur le comte de Harcourt, grand-écuyer de France.

« De bien n'entrez point en souci.
« Quoique nos œuvres puissent plaire,
« Ni vous ni moi n'en aurons guère :
« Oui bien, Loison et Chamhoudry;
« Car pour des vers, c'est chose claire
« Qu'il vaut bien mieux en ce temps-ci
« Les débiter que de les faire. »

34.

INSCRIPTION

Pour le portrait du même.

On vous avertit que voici
Le portrait du grand d'Assoucy,
Cette merveille de notre âge.
Contemplez-le donc bien; et si,
A peu près aux traits du visage,
Vous croyez qu'un tel personnage
Ne peut qu'avoir bien réussi;
Achetez vîte son ouvrage,
Et vous verrez qu'il est ainsi.

35.

LETTRE

A MADEMOISELLE DE SAINT-CHRISTOPHLE.

A votre lettre en vieux gaulois
Faire réponse est difficile,
Tant excellez en ce patois,
Comme en tout autre êtes habile.
On dit ce qu'on veut dans ce style,
Et non dans notre beau françois,
Que messieurs de l'Académie
Ont tant décharné que leurs lois
L'ont fait du françois la momie,
Et rendu plus sec mille fois
Que la faculté, sans l'Anglois,
N'eût rendu par phlébotomie
Ceux qu'elle et notre autre ennemie
La fièvre, depuis quatre mois,
Réduit touts les jours aux abois,
Dont face encor blême ou blémie
Je porte, et porter bien pourrois
Jusqu'à ce que les premiers froids
M'aient la santé raffermie.
Si pourtant vous faut-il un mot,
Illustre et rare demoiselle;
Et, pour suivre votre querelle
Et très chevalereux complot

Contre notre langue nouvelle,
Que tient toujours sous le rabot
Une précieuse séquelle,
Vous faire en termes de Marot
Une réponse telle quelle;
Et par qui vous puissiez savoir
Que votre épître incomparable
Ne vint point par malheur le soir,
Heure pour nous plus convenable
Et plus propre à la recevoir,
Qu'à dîner mets portés sur table;
Puisque, dans l'ardeur de la voir,
On la lut sans s'apercevoir
Que tout devenoit immangeable,
Soupe froide et rôt sec et noir.

Or si pleinement admirée
Et par chacun remémorée
Elle fut pendant le repas,
Vous en devez être assurée
Par un oubli des meilleurs plats,
Et par du repas la durée
Si courte, qu'on n'attendit pas
Les friands mets de la contrée,
Que vous savez être muscats,
Et tant d'autres fruits délicats.

Si tôt donc qu'on eut desservi,
Sans partir de la même salle,
Sur table papiers on étale;
Puis, le premier avis suivi

Que la pièce étoit sans égale,
Un chacun de nous à l'envi
La lit à part et s'en régale,
Et s'en déclare si ravi

Que tout d'abord, et la première,
Madame de La Bourdaisière,
Dont le corps gent est possesseur
De grâce, et l'esprit de lumière,
A tel point qu'elle est singulière
A gagner d'un chacun le cœur;
Son aimable et charmante sœur,
Qui, ma foi, ne lui cède guère;
Sa douce et brillante héritière,
Dont l'air vif aide la douceur;
Monsieur de La Pavillonnière [1],
Et monsieur de La Rivaudière,
Qui ne mettront pas bien du leur,
Si pour rimer leur nom prend *ière;*
Le gentil et savant Molière,
Et moi, chétif rapetasseur
De cette épître familière,
Conclûmes touts en cour plénière
Que je pouvois, sans nulle peur
De passer pour un encenseur,
Vous dire dans la foi première,
Et comme on parle au confesseur,
Que votre lettre est de manière
A pouvoir, malgré tout censeur,

[1] Étienne Pavillon, de l'Académie françoise.

Parcourir notre France entière,
Depuis la picarde frontière
Et des conquêtes la dernière,
Jusqu'aux monts du peuple danseur [1].

Plus au long je pourrois m'étendre
Sur la chère que nous faisons
Dans cette reine des maisons,
Bien moins à vendre qu'à dépendre :
Mais par mille bonnes raisons
Que vous pouvez fort bien entendre,
Prudemment nous nous en taisons.
Puis je suis contraint de me rendre
A la fièvre qui me va prendre,
Et m'envoyer à mes tisons.

36.

COUPLET

A DESPRÉAUX,

Après avoir entendu sa chanson faite à Bâville, qui commence par ce vers : *Que Bâville me semble aimable !*

Qu'AVECQUE plaisir du haut style
Je te vois descendre au quatrain !
Bon Dieu ! que j'épargnai de bile

[1] Le peuple danseur, c'est-à-dire, les Basques.

Et d'injures au genre humain,
Quand, renversant ta cruche à l'huile,
Je te mis le verre à la main!

37.

LETTRE

A DOM JULIEN GATIEN DE MORILLON,

Religieux bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, et procureur de Saint-Benoît-sur-Loire [1].

Ce ne sera ni casse ni canelle
Qui guérira ton pauvre ami Chapelle,
Et lui rendra son premier vermillon,
Son embonpoint, et vigueur naturelle;
Mais ton esprit, cher père Morillon,
Plus prompt et vif que de l'émerillon
N'est par les airs le vol à tire d'aile.
Lui seul me sert à présent d'aiguillon,
Pour t'envoyer ce foible échantillon

[1] Ce religieux, né à Tours en 1633, fit profession à Saint-Melaine de Rennes, le 3 août 1652, âgé de dix-neuf ans. Il y mourut le 13 janvier 1693. Il s'occupa toute sa vie de la poésie françoise, pour laquelle il avoit certainement beaucoup de talent. Ses poésies sont : *Paraphrase du livre de Job*, à Paris, chez Billaine, en 1668, in-12; *Paraphrase de l'Ecclésiaste*, ibid., 1670, in-12; *Paraphrase du livre de Tobie*, à Orléans, 1674, in-12; *Joseph, ou l'Esclave fidelle*, à Tours, 1679, in-12. Après sa mort, en 1696, on fit imprimer de lui à Tours un petit recueil de *Poésies diverses*, les unes morales, les autres badines.

Du noble feu qui dans toi renouvelle,
Et dont en moi cette fièvre mortelle
Et ses frissons à double carillon
Ne laissent plus luire aucune étincelle.

Que si, plutôt qu'aller sur les noirs bords,
Au lieu du jaune et pâle teint des morts,
Il me revient jamais couleur vermeille,
A tout ce que mon esprit me conseille
Ne ferai faute, et me verras pour lors,
Toujours dehait et de touts bons accords
Te suivre en tout d'une ardeur nompareille.
Puis quand m'auras, par m'ouvrir les trésors
De ton *Joseph*, cette rare merveille,
Tout enchanté, tant l'ame que l'oreille,
Nous pourrons bien, pour avoir soin du corps
Et tout venin au mieux chasser dehors,
Boire avec toi mainte bonne bouteille;
Et de cela trop bien serai recors.

Peux-tu jamais avec tant d'apparence
Te relâcher de la persévérance
Qui tout entier te livre à tant d'emplois,
Qu'en cette grande et fameuse occurrence?
Quand nous aurons, pour une bonne fois,
Au ciel marqué notre reconnoissance
Par le concert de l'orgue et de nos voix,
Et témoigné notre réjouissance
D'avoir enfin la charmante présence
D'un prince [1] dont les équitables lois

[1] M. le duc de Vendôme.

Rendront ces lieux pleins d'aise et d'abondance;
Pourrons-nous pas avecque bienséance,
Dans ton office et tes celliers benoîts,
En tout honneur descendre deux ou trois,
Non pour savoir s'ils sont bien pleins de bois;
Point ne doutons de votre prévoyance
Contre l'hiver, la neige et les grands froids :
Mais pour des muids admirer l'ordonnance;
Et là, mettant sur notre conscience
Broc de vin blanc qu'on boit au premier mois,
Examiner, sans nulle préférence,
Si Saint-Martin peut approcher d'Arbois?

38.

RONDEAU

Sur l'abbé de Chaulieu.

De maître abbé vantons le savoir-faire;
Doux entregent, subtil esprit de plaire;
Cœur libre et franc, sans replis, sans détours;
Esprit orné de maints riches atours,
Sachant à point ce qu'il faut dire ou taire.

Nul mieux ne sait pénétrer un mystère;
Et coupe-chous frères du monastère
Voient de lui quelque coup touts les jours
De maître abbé.

Point ne lui chaut des plaisirs du vulgaire,
Et si pourtant aime la bonne chère.
Il ne voudroit s'entortiller d'amours :
Mais pour marcher par les plus fins détours,
C'est là l'emploi, c'est là l'unique affaire
De maître abbé.

39.

FRAGMENTS

D'UNE ODE FAITE A ROME.

* * * * * *

Authentiques coquins, lâches petits bourgeois,
Enfants injurieux à ces grands personnages
Si savants dans la guerre et dans la paix si sages;
Vous, neveux bien souvent et bâtards quelquefois
D'un cuistre ou d'un pédant qu'une épargne de gages
Aura mis en état de corrompre des voix !

* * * * * *

Quoi ! les processions de ces traîne-sandales
Sont-elles à vos yeux des pompes triomphales,
Pour recevoir ainsi des marauds à bourdon
Sous ces arcs triomphaux et dans ces mêmes portes
Par où rentroient jadis les guerrières cohortes
Qui ramenoient cent rois vous demander pardon?

40.

PARODIE

D'UN AIR DE LULLI,

Au sujet d'une visite que quelques poëtes avoient été rendre au grand Condé, retiré pour lors à Chantilly.

Que fait à Chantilly Condé, ce grand héros
Et le plus bel esprit de la nature?
Il admire les vers de trois ou quatre sots;
Et c'est de quoi Chapelle ici murmure.
Se peut-il qu'aujourd'hui ce prince si parfait
N'ait plus qu'un Martinet
Pour son Voiture [1]?

[1] Il reste du poëte que Chapelle nomme dans l'avant-dernier vers quelques chansons assez jolies, mais qui ne sont nullement comparables à ce que Voiture a fait de bon.

L'abbé Martinet, gentilhomme qui tenoit à des gens considérables dans l'épée et dans la robe, étoit un homme de plaisir et l'un des meilleurs joueurs de billard qu'il y eût dans le royaume. C'étoit à ce titre qu'il avoit l'honneur de jouer souvent avec le feu roi : mais comme il avoit beaucoup de l'humeur de Chapelle et qu'il aimoit l'indépendance sur toutes choses, il prétextoit quelquefois des affaires, pour se dispenser d'accepter cet honneur; et communément sa plus grande affaire étoit une partie de cabaret. Cette manière d'agir en dégoûta le roi; ce qui fut cause que, pour le remplacer, un seigneur de la cour proposa M. de Chamillard, alors maître des requêtes, et qui ne jouoit pas moins bien au billard. L'honneur d'approcher souvent le roi, lui procura l'occasion de faire connoître ses talents et le conduisit au

41.

LETTRE A***.

Apprenez, célèbres rimeurs,
Que Dangeau, l'honneur de sa race,
Et que Phébus sur le Parnasse
A toujours comblé de faveurs,
Donnant à lui seul et par grâce
Les confitures des neuf sœurs,
Ne sait plus à présent que dire
A celle que dom Gargouillau,
D'un style si fin et si beau,
Du vieux Anet lui vient d'écrire;
Et jure que de son cerveau

ministère. Le roi, qui faisoit de temps en temps des gratifications à l'abbé Martinet, que sa fortune et sa conduite ne mettoient pas à l'abri d'en avoir besoin, ne voulut pas, en discontinuant de jouer avec lui, le priver de ses bienfaits. Il lui fit une pension de douze cents livres, en ordonnant qu'elle lui fût payée par mois, parce que si l'abbé l'eût reçue en une fois, il l'eût dépensée tout de suite et n'en eût pas été plus à son aise.

Il faut ajouter que ce poëte étoit ami particulier et compagnon de plaisir du poëte Lignière. Quand celui-ci fut mort, il alla lui jeter de l'eau bénite, par un mouvement singulier de reconnoissance, qu'il exprima par ce propos, qui fut entendu de touts ceux qui se trouvèrent présents : « Il est bien juste, mon cher « ami, que je ne t'épargne pas l'eau après ta mort, à toi qui m'as « tant versé de vin durant ta vie. » Il prononçoit gravement ces paroles, en trempant le goupillon à plusieurs reprises dans le bénitier, et le secouant à tour de bras sur la bière.

Sortiroit bien plutôt satire,
Ode, sonnet, même un bateau
Pour une nouvelle Isabeau,
Qu'une réponse à ce beau sire.

C'est ainsi que ce grand auteur,
Qui sur les tournois, et la foire
Qui tourmentoit tant monseigneur [1],
Avoit fait des vers dont la gloire
Le devoit un jour dans l'histoire
Faire placer avec honneur,
Confondu cède la victoire
A maître abbé le babilleur [2].

Ce n'est pas la seule nouvelle
Dont on parle à la cour. Je crois
Que j'en vais conter une telle
Que de cent lustres, selon moi,
Il n'en paroîtra de plus belle.

C'est Riflandouille, messeigneurs,
Qui, depuis sa plus tendre enfance,
Par la noblesse de ses mœurs
Avoit emporté la balance
Sur les plus insignes buveurs;

[1] Le dauphin, fils de Louis XIV. Le marquis de Dangeau étoit un de ses menins.

[2] Apparemment l'abbé de Chaulieu, qui doit être ici le même que dom Gargouillau. Nous apprenons par là qu'il existe une épître ou une lettre en vers, écrite d'Anet au marquis de Dangeau, par cet abbé. Cette pièce n'est pas encore venue à la connoissance du public.

C'est lui, dis-je, qui pour Cythère
Déclare la guerre à Bacchus,
S'arrache à son cher Batillus,
Et veut qu'au lieu de vin et bière,
La fleur d'orange dans son verre
Empêche qu'on ne doute plus
De ses feux et de sa misère.

Enfin tout soupire en ces lieux,
Moi-même; mais c'est de l'absence
Qui, pour plus de trois mois, je pense,
M'oblige à faire mes adieux
A tout ce que jamais les dieux
Ont fait de plus bouffon en France
Et pour moi de plus précieux.

ENVOI.

Quelque mauvais que soit ceci,
J'en prétends gloire ou vitupère;
Et c'est bien pis que de le faire
Que d'oser s'en vanter ainsi.

42.

EXTRAIT D'UNE LETTRE

Écrite de la campagne à M. de Molière.

Je n'ai encore vu chez lui qu'un ou deux gentilshommes fort aisés et fort honnêtes gens; néan-

moins, comme il ne faut jurer de rien, s'il faut que les autres ne leur ressemblent pas, et que, dans la suite, quelqu'un de ces messieurs s'avise de nous venir faire ce beau compliment ordinaire, et d'être

Pour mon malheur aussi courtois
Que ceux de tant d'autres endroits,
Que pensez-vous que je devienne,
S'il faut que pendant plus d'un mois
Soir et matin j'en entretienne
Tout au moins deux, fort souvent trois,
De tout ce qu'on fait en Guienne
Pour l'alliance des deux rois?

Au reste, il nous est impossible de manger sur le lieu, ni de vous envoyer du gibier, à cause du mauvais temps, et que nos meilleurs oiseaux ne sont pas encore en état de voler. Nous n'avons pour tout vaillant qu'un tiercelet de faucon qui n'approche point du tout de la bonté des autres, et qui, de plus, a mué :

Mais, comme il ne fait rien qui vaille
Et qu'il pleut ici touts les jours,
Nous ne voyons perdrix ni caille,
Et ne pouvons avoir recours,
Pour notre ordinaire mangeaille,
Qu'aux pigeons et qu'à la volaille
Que fournissent nos basses-cours.

Cependant mon cher hôte, à qui j'avois demandé quelque chose pour vous régaler, et qui le souhaite encore plus que moi,

Voyant cette étrange indigence
De cailles, guignards et perdrix,

Vous veut donner en récompense
Un pâté, bon par excellence,
Fait de deux lapins, touts deux pris
Dans le meilleur endroit de France,
Comme en pâte aussi touts deux mis
Par un pâtissier d'importance.
Goûtez-le bien; et je vous dis
Qu'il est pâté de conséquence,
Qui, bien que bis en apparence,
N'en vaut assurément pas pis;
Car, outre que la prévoyance
Pour envoyer en assurance
Un pâté jusques à Paris,
Par une longue expérience,
Veut qu'il tire un peu sur le gris;
C'est, cher ami, qu'en conscience
Nos Chartrains emportent le prix
Pour savoir pâtisser en bis.

43.

LETTRE

AU MÊME.

Votre lettre m'a touché très sensiblement; et, dans l'impossibilité d'aller à Paris de cinq ou six jours, je vous souhaite de tout mon cœur en repos et dans ce pays. J'y contribuerois de tout mon possible à faire passer votre chagrin, et je vous ferois assurément connoître que vous avez en moi une personne qui tâchera toujours de le dissiper, ou, pour le moins, de le partager. Ce qui fait que je vous souhaite encore davantage ici, c'est que dans

cette douce révolution de l'année, après le plus terrible hiver que la France ait depuis long-temps senti, les beaux jours se goûtent mieux que jamais, et sont tout autrement beaux à la campagne qu'à la ville, où, quand vous les avez, il vous manque toujours des endroits pour en prendre tout le plaisir. Je me promène depuis le matin jusqu'au soir avec tant de satisfaction et de contentement d'esprit, que je ne saurois croire m'en pouvoir lasser. En vérité, mon très cher ami, sans vous, je ne songerois guère à Paris de long-temps, et je ne pourrois me résoudre à la retraite que lorsque le soleil fera la sienne. Toutes les beautés de la campagne ne vont faire que croître et embellir, sur-tout celles du vert, qui nous donnera des feuilles au premier jour, et que nous commençons à trouver à redire depuis que le chaud se fait sentir. Ce ne sera pas néanmoins encore si tôt; et, pour ce voyage, il faudra se contenter de celui qui tapisse la terre, et qui, pour vous le dire un peu plus noblement,

Jeune et foible rampe par bas
Dans le fond des prés, et n'a pas
Encor la vigueur et la force
De pénétrer la tendre écorce
Du saule, qui lui tend les bras.
La branche amoureuse et fleurie,
Pleurant pour ses naissants appas,
Tout en sève et larmes, l'en prie;
Et, jalouse de la prairie,
Dans cinq ou six jours se promet
De l'attirer à son sommet.

Vous montrerez ces beaux vers à mademoiselle

Menou seulement; aussi bien sont-ils la figure d'elle et de vous. Pour les autres, vous verrez bien qu'il est à propos sur-tout que vos femmes ne les voient pas, et pour ce qu'ils contiennent, et parce qu'ils sont, aussi bien que les premiers, touts des plus méchants. Je les ai faits pour répondre à cet endroit de votre lettre où vous particularisez le déplaisir que vous donnent les partialités de vos trois grandes actrices pour la distribution de vos rôles. Il faut être à Paris pour en résoudre ensemble; et, tâchant de faire réussir l'application de vos rôles à leur caractère, remédier à ce démêlé, qui vous donne tant de peine. En vérité, grand homme, vous avez besoin de toute votre tête en conduisant les leurs, et je vous compare à Jupiter pendant la guerre de Troie. La comparaison n'est pas odieuse, et la fantaisie me prit de la suivre quand elle me vint. Qu'il vous souvienne donc de l'embarras où ce maître des dieux se trouva pendant cette guerre, sur les différents intérêts de la troupe céleste, pour réduire les trois déesses à ses volontés.

Si nous en voulons croire Homère,
Ce fut la plus terrible affaire
Qu'eût jamais le grand Jupiter.
Pour mettre fin à cette guerre,
Il fut obligé de quitter
Le soin du reste de la terre.

Car Pallas, bien que la déesse
Du bon sens et de la sagesse,
Courant par-tout le guilledou
Avec son casque et son hibou,
Passa pour folle dans la Grèce;

Et lui, qui l'aime avec tendresse,
Pensa devenir aussi fou.
Sa Junon, la grave matrone,
Sa compagne au céleste trône,
Devint une dame Alison
En faveur de Lacédémone;
Jurant que le bon roi grison [1]
En auroit tout du long de l'aune,
Et que touts ceux de sa maison
En seroient un jour à l'aumône.

Mais de l'autre côté Cypris
Donna congé pour lors aux ris,
Aux jeux, aux plaisirs, à la joie;
Et, prenant l'intérêt de Troie,
S'arma pour défendre Pâris.
Le bonhomme aussi Neptunus,
Gagné par sa nièce Vénus,
Et Phébus, l'archer infaillible,
Devant qui le fils de Thétis [2]
Ne se trouva pas invincible,
Firent touts deux tout leur possible
Pour les murs qu'ils avoient bâtis.

Voilà l'histoire. Que t'en semble?
Crois-tu pas qu'un homme avisé
Voie par là qu'il n'est pas aisé
D'accorder trois femmes ensemble?

Fais-en donc ton profit; sur-tout,
Tiens-toi neutre, et, tout plein d'Homère,
Dis-toi bien qu'en vain l'homme espère
Pouvoir jamais venir à bout
De ce qu'un grand dieu n'a su faire.

[1] Priam.

[2] Achille, qui mourut de la blessure que lui fit au talon une flèche décochée par Pâris, mais dirigée par Apollon.

44.

RONDEAU

Sur les *Métamorphoses* d'Ovide, mises en rondeaux par Benserade.

A la fontaine où l'on puise cette eau
Qui fait rimer et Racine et Boileau
Je ne bois point ou bien je ne bois guère.
Dans un besoin, si j'en avois affaire,
J'en boirois moins que ne fait un moineau.

Je tirerai pourtant de mon cerveau
Plus aisément, s'il le faut, un rondeau,
Que je n'avale un plein verre d'eau claire
A la fontaine.

De ces rondeaux un livre tout nouveau
A bien des gens n'a pas eu l'heur de plaire :
Mais quant à moi, j'en trouve tout fort beau,
Papier, dorure, images, caractère;
Hormis les vers, qu'il falloit laisser faire
A La Fontaine [1].

[1] Voici ce qu'on lit dans le *Ménagiana*, t. II, p. 375, au sujet de cette petite pièce : « Dans le temps qu'on faisoit les présents « des *Métamorphoses d'Ovide* en rondeaux, nouvellement im- « primées au Louvre, M. de Benserade, qui en est l'auteur, en « envoya un exemplaire très bien relié à un de ses amis, avec « une lettre où il le prioit de lui en écrire son sentiment. Cet ami « lui envoya quelques jours après ce rondeau. » Le rondeau suit;

45.

LETTRE

A M. LE MARQUIS DE JONZAC.

Cher marquis, les vers qu'au beau Maine,
De l'agréable Pivangou
Fait couler ton heureuse veine,
Vertu, non de Dieu, mais de chou,

après quoi M. de La Monnoye ajoute : « Ce rondeau, qu'on attri- « bue à Chapelle, est irrégulier. Il n'est pas clos et ouvert, et les « rimes n'y sont pas dans leur ordre au troisième couplet ; mais « le sens des vers y est d'une grande finesse. Tout ce qu'on « pourroit dire, c'est que la maîtresse pensée en paroît emprun- « tée du *Roman bourgeois* de Furetière, p. 14 : *Cela seroit bien* « *aussi nécessaire que tant de figures de combats, de temples et* « *de navires, qui ne servent de rien qu'à faire acheter plus* « *cher les livres. Ce n'est pas que je veuille blâmer les images ;* « *car on diroit que je voudrois reprendre les plus beaux endroits* « *de nos ouvrages modernes.* » Quoique l'opinion commune soit que le rondeau que l'on vient de lire est de Chapelle, on lui donne pourtant un autre auteur dans le livre intitulé : *La vie de Pierre du Bose*, ministre du saint Évangile, enrichie de lettres, harangues, dissertations et autres pièces importantes, qui regardent ou la théologie, ou les affaires des églises réformées de France, dont il avoit été long-temps chargé. Rotterdam, Leers, 1694, in-8°. A la page 577 commence un recueil de vers grecs, latins et françois, composés par M. du Bose en diverses occasions, avec quelques autres faits à sa louange. Notre rondeau termine ce recueil, sans que l'éditeur donne aucune preuve qu'il soit du sieur du Bose, dont les vers sont bien éloignés d'avoir la finesse et la légèreté de ce petit ouvrage.

Ne sont pas vers à la douzaine.
Quiconque rime ainsi sans peine,
Après avoir bu comme un trou,
Doit avoir au moins pour marraine
Celle [1] qui causa la migraine
Dont Jupin crut devenir fou.
Mais encor te faut-il dire où
Nous avons lu l'épître tienne.
Ce fut à *la Croix de Lorraine* [2],
Lieu propre à se rompre le cou,
Tant la montée en est vilaine;
Sur-tout quand, entre chien et loup,
On en sort, chantant *Mirdondaine.*

Or là nous étions bien neuvaine
De gens, valant touts peu ou prou.
J'entends, pour expliquer mon *ou*,
Moi valant peu; car la huitaine
Valoit assurément beaucoup.

Mais aurois-tu pour agréable,
Toi, qui sais ce que nous valons,
Que je t'apprisse aussi les noms
Et les rangs que tenoient à table
Ces neuf modernes Épulons?

L'illustre chevalier Qu'importe
Étoit vis-à-vis de la porte,

[1] Pallas.

[2] Enseigne d'un célèbre traiteur, où Chapelle et plusieurs de ses amis s'assembloient.

Joignant le comte de Lignon,
Homme à ne jamais dire non,
Quelque rouge bord qu'on lui porte.

Après lui, l'abbé du Broussin,
En chemise montrant son sein,
Remplissoit dignement sa place,
Et prenoit soin d'un seau de glace
Qui rafraîchissoit notre vin.

Molière, que bien connoissez,
Et qui nous a si bien farcés
Messieurs les coquets et coquettes,
Le suivoit, et buvoit assez
Pour, vers le soir, être en goguettes.

Auprès de ce grand personnage
Un heureux hasard avoit mis
Du Toc, d'entre nous le plus sage,
Ravi de voir les beaux esprits
Quitter marais et marécage
Pour venir dans son voisinage
Boire à l'autre bout de Paris.

Quant à notre illustre et grand maître
Le très philosophe Barreaux [1],
En ce moment il fit paroître
Que les anciens ni les nouveaux
N'ont encore jamais vu naître

[1] Le célèbre des Barreaux.

Homme qui sût si bien connoître
La nature des bons morceaux.

Le petit monsieur de La Mothe,
Non celui qui toujours a botte
Et d'un grand prince est précepteur [1],
Mais son frère, qui toujours trotte,
Et qui, comme il est grand trotteur,
En mille endroits par jour buvotte
De ce bon vin; et de La Grotte
Étoit le célèbre inventeur.
Aussi faisoit-il le neuvième
Avecque moi, qui bien fort l'aime
Et suis son humble serviteur.

C'est là donc qu'on lut ta légende,
Que l'on trouva pleine de grande
Gentillesse et facilité.
Ensuite avec solennité
Toute notre bachique bande
But un grand verre à ta santé.

A cet agréable repas
Petitval ne se trouva pas.
Et sais-tu bien pourquoi? C'est parce
Qu'il est toujours avec sa garce,
Et que sans cesse il court après.

[1] François Le Vayer de La Mothe, que ses ouvrages ont rendu justement célèbre en son temps, étoit précepteur de Monsieur Philippe de France, frère unique de Louis XIV.

Pour La Planche, attendu l'absence
De tant d'ivrognes d'importance,
Il craignit fort pour le Marais,
Et jugea qu'il falloit exprès
Y demeurer pour sa défense.

Ton cousin, l'aimable Dampierre,
Qui m'a dit, s'en allant grand'erre,
Qu'il te devoit voir à Jonzac,
M'a promis, cher marquis, de mettre
Cette longue et méchante lettre
Dans sa valise ou dans son sac.

Et c'est ce qui m'a fait la faire :
Car elle ne vaut, ma foi, guère;
Et, sans mentir, je plaindrois fort
Ce qu'il coûteroit pour le port,
De l'envoyer par l'ordinaire.

46.

SONNET

A M. LE MARQUIS DE JONZAC [1].

Que dans une petite ville
Le saint-père est bien obéi,

[1] Ce sonnet est le début d'une lettre de Chapelle au marquis de Jonzac. Il étoit suivi d'un autre sonnet de même mesure, et le reste de la lettre étoit mêlé de prose et de vers. Voilà ce qu'on en sait par tradition. Je n'ai pu recouvrer que ce que je donne.

Et qu'en carême il est facile
Qu'un honnête homme y soit haï!

Le chevalier [1] eût, dans sa bile,
Bien juré contre Adonaï,
Et, par l'âcreté de son style,
Rendu Cognac bien ébahi;

Mais ce n'est pas là la manière,
Cher marquis, dont j'use pour faire
Que personne ne dise mot.

Quoique ta puissance y soit grande [2],
Il me faut faire le dévot,
Pour pouvoir manger de la viande.

47.

LETTRE EN STANCES,

AU DUC DE SAINT-AIGNAN.

MM. les chevaliers de Lorraine et de Marsan, monsieur le grand-maître, MM. les marquis de Termes, d'Effiat et de Manicamp, et MM. du Boulai et Chapelle, ayant demandé à M. le duc de Saint-Aignan sa maison de La Ferté-Saint-Aignan près Chambord, pour y faire la Saint-Hubert, ce duc, qui fait son plus grand plaisir d'obliger de bonne grâce, leur accorda aussitôt

[1] Le chevalier d'Aubeterre, beau-frère du marquis de Jonzac.
[2] Dans Cognac, dont le marquis de Jonzac étoit gouverneur.

ce qu'ils souhaitoient. Ils s'y rendirent; et, pour lui en marquer leur reconnoissance, M. Chapelle lui envoya ces vers..., dans lesquels il fait presque par-tout allusion à la chasse d'un furieux sanglier que M. de Saint-Aignan tua autrefois, et dont le portrait est dans la salle de cette maison. Il parle, sur la fin, d'un autre combat plus périlleux, lorsque ce même duc se défendit, avec tant de courage et de valeur, contre quatre hommes qui étoient venus l'attaquer. Cette aventure si glorieuse pour lui est sue de touts ceux qui ont un peu de commerce dans le monde. (*Mercure galant*, novembre 1678, pp. 259-269.)

Grand duc, en tout tout merveilleux,
Sur-tout pour être assez heureux
D'être, contre ta propre attente,
Sorti de cent dangers affreux,
Et non-seulement de touts ceux
Que pour le pays Mars présente,
Mais, ce que plus en toi je vante,
De mille autres exploits fameux,
Que ta grande ame impatiente
De paix, et non jamais contente
Qu'elle n'affronte le trépas,
D'un noble feu toujours brûlante,
En tant de périlleux combats
Dont le seul récit m'épouvante,
Fit naître à tout propos et par-tout sous tes pas.

Qu'avec plaisir la compagnie,
En qui ton accueil gracieux [1]

[1] Rec. de Barbin. *A qui cet accueil*, etc.

A Touri redoubla l'envie
De se voir vîte en ces beaux lieux,
A présent surprise et ravie,
Y contemple de touts ses yeux
Ce monstre vraiment furieux [1]
Qui, sans ton fer victorieux,
Eût par-tout sa rage assouvie
De Cléry jusques à Brassieux [2],
Et dont l'écumante furie,
Capable de venger les cieux,
Et d'assembler les demi-dieux,
A tout autre qu'à toi n'eût point laissé de vie.

Mais quoi! la bête d'Érymanthe,
Pour qui la Grèce eut le frisson,
Quelque rude et mauvais garçon
Que son Méléagre elle vante;
Ni tout ce qu'Homère nous chante
De Phénix et son nourrisson,
Dont la colère trop constante
Et le trop cuisant marrisson [3]
Pour la perte d'une servante
Combla de tant de morts le Xanthe;
Ne sont de vrai qu'une chanson,
Au prix de ce que le Cousson [4]

[1] *Merc. gal.*

Y contemple de touts ses yeux,
Dès l'abord surprise et ravie,
Ce monstre, etc.

[2] *Ibid.* Ce vers manque.

[3] *Rec de Barb.* Ce vers manque.

[4] Petite rivière qui passe à la Ferté-Saint-Aignan.

À vu de ta valeur brillante,
D'une bien plus guerrière et tout autre façon.

Cousson, dont l'onde claire et pure [1]
Tantôt brille et tantôt se perd
Sous l'épaisse et fraîche verdure
Du long et fidelle couvert
Qui forme ta belle bordure;
Par ta divinité je jure
Que jamais rien ne s'est offert
Au petit talent de nature,
Qui souvent assez bien me sert,
Pour oser faire une peinture;
Rien, dis-je, tel que l'aventure,
Dont fut témoin l'affreux désert,
Où même encor je sens que dure
Une horreur, dont seul me rassure
L'aspect toujours riant et vert
De ton cours qui de loin m'en trace la ceinture.

Et, n'étoit que la modestie
Est la grande et digne partie
Du héros à qui l'on écrit,
Cousson, il faut que je le die [2] :
Comme jamais le ciel ne vit
Rien d'égal à tout ce qu'il fit
Dans ce bel endroit de sa vie,
Rien aussi n'auroit pu me donner plus d'esprit.

[1] Rec. de Barb. *Ruisseau, dont l'onde, etc.*
[2] Rec. de Barb. *Il faut que je te die.*

RÉPONSE IMPROMPTU

DU DUC DE SAINT-AIGNAN[1].

Aimable et brillant Chapelle,
Enfin, suivant mon souhait,
Ta lettre savante et belle
Vient me rendre satisfait;
Car, sans blâmer le génie
De ceux de ta compagnie
Dont les talents sont divers,
Si ma raison n'est trompée,
La pointe de leur épée
Vaut bien celle de leurs vers.

Ce n'est pas que ta flamberge
Ne pût prouver ta vigueur,
Et qu'en mon petit auberge
Elle ne fît voir ton cœur.
Les sangliers [2] de mes bocages
Y demeureroient pour gages;
Mais j'ai de très forts soupçons
Que tu crois plus raisonnable
De les percer sur la table
Que dans leurs affreux buissons.

[1] Dans le *Mercure* cité, cette pièce suit la lettre de Chapelle avec ce titre de *Réponse impromptu*.

[2] *Sangliers* n'est là que de deux syllabes, comme on le faisoit anciennement.

J'en reviens donc à ta muse;
Et je soutiendrai ce point
Qu'il faudroit être bien buse,
Si l'on ne l'estimoit point.
Comme on tient pour des merveilles
Les fruits de tes doctes veilles,
Quand Phébus vient t'embraser,
Ton humeur libre et galante
Par mille agréments enchante
Ceux qui t'entendent jaser.

Tes beaux vers sont, sur mon ame,
Dignes d'admiration;
De MONSIEUR et de MADAME
Ils ont l'approbation.
D'un prince tout plein d'estime [1],
De qui l'esprit est sublime,
Ils feront tout l'entretien :
Mais je suis fort en demeure;
Car cette ode d'un quart d'heure
N'y répondra pas trop bien.

Ces chasseurs, dont la naissance
Est égale à la vertu,
Sans doute auront connoissance
De ce méchant impromptu :
Dis-leur, illustre Chapelle,
Que mon cœur, mon alumelle,
Ma bourse, touts mes amis,

[1] Le grand Condé.

Mon gibier, mes bois, ma plaine,
Mes poissons et ma fontaine,
Enfin, tout leur est soumis.

Mais dis de plus, si tu m'aimes,
Au jeune prince lorrain,
Qui, par des efforts extrêmes,
Fit rougir les eaux du Rhin,
Que, quand le destin contraire
Ramena son brave frère,
Dont chez moi chacun pesta,
Mon ame alors désolée
Ne put être consolée
Que parce qu'il y resta.

O Chapelle, que j'estime
Et que j'aime tendrement!
Sois certain que cette rime
Est faite dans un moment.
Alonge ta promenade;
Redouble sauce et grillade
Dans mon antique maison;
Et cependant je vais boire
Ta santé deçà la Loire;
Songe à m'en faire raison.

STANCES

DU DUC DE SAINT-AIGNAN A M. LE DUC DE VENDÔME,

Sur sa petite vérole, en 1680.

Prince excellent à mettre à toute sauce,
Votre vérole a troublé mes esprits.
Pour votre honneur, j'attendois bien la grosse ;
Mais la petite m'a surpris.

Nulle dame pourtant ne plaint votre infortune ;
Car votre teint ne sera pas gâté.
Combien de fois l'ambassadeur Béthune [1],
En repassant du fromage au pâté,
Et s'éloignant d'une foule importune,
N'a-t-il pas bu votre santé?

Un dieu charmant en ces lieux vous rappelle,
Un rare esprit à sa valeur est joint;
Son épouse est aussi sage que belle,
Et je pourrois vous faire une querelle
Si vous ne le devinez point [2].

Prince, oubliez enfin un pays de Cocagne ;
Apportez-nous quelque madrigalet.
Vous quitterez pour vous un peu tard la campagne,
Si le temps des sermons a chassé le ballet.

[1] Le marquis de Béthune, ambassadeur de France en Pologne, auprès du roi Jean Sobieski.

[2] M. le Duc et madame la Duchesse.

48.

RÉPONSE

POUR M. LE DUC DE VENDÔME,

Aux stances du duc de Saint-Aignan.

Duc, qui portez avec vous votre sauce,
Tout vert encore et dans tout succulent,
De votre rare et singulier talent,
Sans prendre ailleurs aucune beauté fausse,
Tirez toujours quelque trait excellent.

C'est bien ici que, pour faire réponse,
Il faudroit être et poëte et guerrier,
Dons qu'hormis vous nul n'a su marier;
Car par-tout croît le chardon et la ronce,
Mais non par-tout la palme et le laurier.

Mais bien qu'en rien on ne vous puisse suivre,
Ni comme vous être digne du cuivre
Dans le métier d'Apollon et de Mars,
Il faut pourtant montrer et qu'on sait vivre,
Et qu'on connoît les deux plus beaux des arts.

De la vertu qui par trop nous devance
La raison veut qu'on adore les pas,
Mais avec cœur et sûre confiance

Que de la joindre à nous n'appartient pas,
Oser la suivre aura sa récompense.

Si de celui [1] qui pensa mettre en cendre
Avec son roi [2] la fameuse Sardis,
L'exemple eût plus étonné que su rendre
Les peuples grecs plus forts et plus hardis,
Eussent-ils eu pour vengeur Alexandre?

Elle eût été reine de l'univers,
Mais n'eût point eu Rome son cher Virgile,
Si l'Iliade eût rebuté ses vers.
Notre Paris n'eût point vu mainte idylle
Courir par-tout dans les quartiers divers,
Si l'abbé [3] n'eût, d'une force virile,
Osé marcher après le grand Nevers.

Si du Béthune, ambassadeur à Rome,
Qui parle encor de sa noble vigueur,
Au rejeton la mémoire eût fait peur,
Eussions-nous vu pénétrer ce grand homme,
Jusqu'où de vers grossit son triste tome [4]
Nason pleurant de ces lieux la rigueur?
Bref, de Dantzick jusqu'à Crim, le vieux Tôme
Eût-il marqué son esprit et son cœur?

Puis nous avons encor cet avantage

[1] Cyrus.
[2] Crésus.
[3] L'abbé de Chaulieu.
[4] Les *Tristes* d'Ovide et ses élégies *de Ponto*.

Qu'une princesse [1], en qui tant exceller
On voit le beau de l'ame et du corsage,
Sans oublier ce doux air de visage
Dont on ne peut jamais assez parler,
Par sa présence accroît notre courage;
Et son savoir, son favori partage,
A bien voulu parmi ces vers mêler,
Voyant qu'à vous s'adressoit cet ouvrage.
Il ne faut pas en dire davantage;
Ce seroit trop à vous nous décéler.
Adieu, grand duc; adieu, grand personnage.
Déjà d'ici, finissant cette page,
Je vous l'entends de son nom appeler.

49.

MADRIGAL

A MONSEIGNEUR LE DUC DE VENDÔME.

Prince, que la cour et la France
Chérissent avec connoissance,
Sans vous connoître encore assez;
Que, depuis les cinq mois glacés,
Rendus, par la magnificence
De vingt mille écus dépensés,
Plus doux dans Anet qu'en Provence,
Je regrette la jouissance
Des ans que, depuis ma naissance,
J'ai bien plus perdus que passés!

[1] La duchesse de Bouillon.

50.

FRAGMENT D'ODE IMPROMPTU

Sur Orphée.

Et du plus pur et du plus beau
De l'essence qui nous éclaire,
Un dieu forme un trait de lumière
Dont il pénètre mon cerveau.
Que je sens une pure flamme
Se soulever dans mes esprits,
Et que le plus beau de mon ame
Va paroître dans mes écrits!

C'est toi, grand et divin Orphée,
C'est toi que ma muse échauffée
Va célébrer dans l'univers.
C'est toi, fils du dieu qui m'inspire,
Pour qui je vais faire des vers
Dignes des accords de ta lyre.

Je sais bien que lorsque ta voix
Retentit sur les monts de Thrace,
Que tes airs rendent mille fois
Plus célèbres que le Parnasse,
Le rocher sensible te suit,
Les aquilons charmés s'apaisent;
Les eaux s'arrêtent et se taisent,
Pour ne te point faire de bruit.

Aux accents de ta voix divine,
Le chêne, malgré sa racine,
Y court pour t'entendre chanter,
Et nous apprend qu'on peut bien dire
Qu'il a pu parler en Épire,
Puisqu'en Thrace il sait écouter.

Je sais que ton luth autrefois
Sut adoucir l'humeur sévère
Du fier tyran de ces détroits
Où jamais n'éclaire ton père,
Et qu'attentif à tes merveilles,
Le chien du royaume des morts
Souhaita de se voir alors
Moins de bouches et plus d'oreilles.

Enfin, je sais que les enfers
Te furent autrefois ouverts;
L'on t'en loue, et moi je t'en blâme;
Car au fils du plus beau des dieux
De faire tant pour une femme
Pouvoit-il être glorieux?

51.

ODE IRRÉGULIÈRE

POUR M. LE COMTE DE S***.

Quel bruit de triomphes nouveaux
Se répand dans toutes les villes
Du grand fleuve, et, suivant ses eaux,

Passe même en des lieux tranquilles,
Et fait retentir nos coteaux !

Ah ! bons dieux ! c'est la renommée ;
Non cette hydre horrible, affamée
De mensonges et de faux bruits,
Dont chaque tête envenimée
Crève aussitôt qu'elle est semée
Aux climats grossiers et nourris
D'épais brouillards et de fumée.
Non, non ; c'est cette bien-aimée
De nos guerriers ses favoris,
Cette belle nymphe charmée
De l'auguste nom de Louis,
Cette divinité formée
Des chants d'allégresse et des cris
D'une victorieuse armée ;
Et qui, des échos de Paris
Et de feux de joie animée,
Vole par l'empire des lys.

C'est elle, vous le pouvez croire,
Qui vous annonce, après l'histoire
De l'épouvantable débris
Qu'à peine en ses plus creux abris
Cache encor la Montagne noire,
Que le grand duc....., épris
D'amour pour une autre victoire,
Quitte le Rhin, et sur la Loire
Vient enfin recevoir le prix
Que méritent son cœur, son grand nom et sa gloire.

Allons donc touts à sa rencontre.
Que notre impatience montre
Ce qu'on doit à ses longs travaux.
Sur-tout, villes de ces contrées,
Que, malgré les affreux assauts
De cent nations conjurées,
Nous voyons toujours labourées
Dans un plein et parfait repos,
Déployez vos riches livrées;
Chargez vos femmes de joyaux;
Préparez par-tout des entrées;
Faites parler vos tribunaux,
Retentir vos maisons sacrées,
Luire et tonner vos arsenaux;
Et que vos portes redorées,
De myrte et de laurier parées,
Deviennent des arcs triomphaux.

Mais quoi! sur l'humide carrière,
Autant que peut s'étendre l'œil,
Dans ce beau lointain de rivière,
Où l'onde orgueilleuse et si fière
Le dispute même au soleil;
Paroît déjà sa galiote,
Qui, tant plus vers nous elle flotte,
Marque un si pompeux appareil,
Qu'on voit bien que jamais pilote,
Pas même l'illustre Argonaute [1],
Ne vogua pour rien de pareil.

[1] Tiphys, pilote des Argonautes.

Aussi ni la dépouille antique
De ce fabuleux et magique
Royaume et palais de Colchos,
Pour qui vit la mer thessalique
Les premiers pins du mont Athos,
Ni les perles, ni les lingots
Que l'un et l'autre golfe indique
Trouvèrent, méprisant l'enclos
Du vieux monde et de l'Atlantique,
Ceux qu'à travers de tant de flots
La découverte d'Amérique
Rend, avec ce long tour d'Afrique,
Les plus fameux des matelots;
N'égalent point cette authentique,
Illustre, belle et magnifique
Conquête, qu'à ce grand héros
Réserve la Gaule armorique.

Ménageons-nous cet avantage;
Joignons l'amoureux équipage.
Prenons part à tant de beaux jours
Que promet son heureux passage.
Suivez, suivez, peuple de Tours
Et de touts ses nombreux faubourgs;
Accourez de chaque village;
Laissez les soins du jardinage;
Habitants de ces beaux contours,
Que vos vœux et votre suffrage,
Vos flageolets et vos tambours,
Nous fassent, pendant ce voyage,
Oublier ceux des Brandebourgs.

D'un long et d'un épais concours
De femmes, d'enfants de tout âge,
Bordez ce magnifique ouvrage
Qui par-tout vous sert de rivage,
Jusqu'où Loire, bornant son cours,
Rendra pour ce coup son hommage,
En dépit de Thétis toujours grosse d'orage,
A l'infante des mers, la reine des amours.

52.

LETTRE

A M. LE MARQUIS D'EFFIAT,

En lui envoyant la pièce suivante.

Quel fut mon trouble et mon chagrin,
Et combien j'amassai de bile,
Quand, plus à la nuit qu'au matin,
Et bien moins courrier que lutin,
Mais plus dispos et plus habile
Que dans Marot frère Lubin,
Je te vis prendre le chemin
Qui mène et fait gagner enfin,
Après un désert infertile,
Les monts à qui n'est l'Apennin
Que ce qu'aux géants est le nain :
Barrière affreuse, mais tranquille,
Et de la paix toujours l'asile,
Par qui borne un arrêt divin

L'un et l'autre puissant voisin,
D'où, comme d'un premier mobile,
Notre Europe attend son destin !

En effet, comme moi, qui n'eût
Mal auguré par le début
Du reste de ta destinée ?
Te souvient-il bien comme il plut ?
Telle et si rude matinée,
Au plus beau mois de notre année,
Jamais du voyageur n'émut
L'ame à si bon droit mutinée ?
Non, depuis qu'au Seigneur il plut
De noyer l'humaine lignée,
Tant d'eau sur la terre il ne chut.
Au seul bruit dont il me parut
Qu'il pleuvoit dans ma cheminée,
Je crus qu'une pluie obstinée
Et suivre et conduire te dût
Jusqu'à ta route terminée ;
A moins qu'en faveur d'hyménée
Le ciel castillan ne voulût
T'offrir quelque heureuse journée.
Car, entre nous, pas un ne crut
Qu'un si grand changement se pût
Faire ici dès l'après-dînée.
Et cependant, à peine fut
Par nos cloches carillonnée
L'heure à repaître destinée ;

Que Phébus, gagnant le dessus
Et le haut du céleste étage,

Y fit luire un si clair visage,
Que de touts côtés épandus
Ses traits percèrent le nuage;
Ce qui me remit le courage.
Car d'abord, marquis, je conçus
Qu'un pareil jour m'étoit l'image
De ta course et de ton voyage,
Qui chez les peuples abattus
Par des temps si noirs, si confus,
Si pleins d'horreur et de ravage,
Leur seroit un heureux présage
Que tout autre astre que Phébus,
Et brillant cent fois davantage,
S'en venoit dissiper l'orage
Et les troubles qu'ils avoient vus,
Et demeurer pour sacré gage
Que désormais ils n'auroient plus
Que des beaux jours du premier âge.

Toi donc parti, je n'eus plus d'autre égard
Que de chercher à rêver à l'écart,
Et dans les bois exciter mon génie
A me fournir des vers sur ton départ;
Quand en devroit ma poétique manie
Par le *Galant Mercure* être au hasard
D'avoir encor, malgré moi, quelque part
Dans le récit de la cérémonie [1] :

[1] Ce que Chapelle dit ici, semble indiquer qu'il avoit composé quelque pièce à l'occasion de quelque fête ou cérémonie publique, et que le *Mercure galant* l'avoit adoptée. J'ai feuilleté très exactement touts les *Mercures* qui précèdent le mariage de Made-

Mais c'étoit bien compter sans Montrichard,
Qui tient aux gens trop bonne compagnie.

Et si le bruit de touts côtés venu
Qu'on alloit voir dans la cité d'Amboise,
Plus qu'on n'avoit, pas même à la cour vu,
N'eût fait partir et bourgeois et bourgeoise,
Un seul moment je n'en eusse obtenu,
Tant Montrichard sait trop bien chercher noise.

Mais à présent que l'âne et l'haridelle
Y vont portant et femmes et maris,
Sur mon Marot, qui dans tel genre excelle,
Ce chant royal j'ai fait et te l'écris.
Ses rimes sont trois en *is*, quatre en *elle.*
Vois-le de grâce, et pour refrain y lis :
« Rien de si beau, rien de si noble qu'elle. »

53.

CHANT ROYAL

Sur le mariage de MADEMOISELLE avec le roi d'Espagne [1].

On crut jadis que l'habitant du Tage,
Pour au couchant du soleil se trouver,
En amassoit l'or sur son beau rivage :

MOISELLE, nièce de Louis XIV; et la seule pièce de Chapelle que j'y aie trouvée, est la lettre au duc de Saint-Aignan, ci-dessus (47).

[1] Marie-Louise d'Orléans, née le 2 mars 1662, mariée le 31 août 1679 à Charles II, roi d'Espagne, dont elle fut la première

Mais plus de biens lui sont près d'arriver
Par le soleil qu'un illustre message
Lui donne espoir qu'il verra se lever.
Pour te marquer une joie immortelle,
Par ton moyen d'avoir si vîte appris
Cette importante et si grande nouvelle,
Qu'il mette au jour tout ce qu'il a de prix;
Et quand viendra reine tant noble et belle,
Que touts ses bourgs retentissent des cris :
« Rien de si beau, rien de si noble qu'elle! »

Aussi quand Dieu vit sur la terre et l'onde
Tout par l'envie en désolation,
Enfin touché de la compassion
Qui dans son sein pour nous toujours abonde,
Il résolut que, pour calmer le monde,
Il y falloit une sainte union.
Dans ce dessein, sa bonté paternelle
En touts lieux roule et sur touts les pays
Sa clairvoyante et lointaine prunelle,
Dont la princesse il découvre à Paris,
Où contemplant la royale pucelle :
« Non, le ciel n'a, dit-il, dans son pourpris
« Rien de si beau, rien de si noble qu'elle! »

Lors il voulut descendre dans son cœur;
Et, de nos lys y trouvant l'innocence,
Il la jugea la digne récompense

femme, et morte sans postérité le 12 février 1689, étoit fille de Philippe de France, duc d'Orléans, frère unique du roi Louis XIV et de Henriette-Marie Stuart, princesse d'Angleterre.

Qu'au jeune roi devoit le roi vainqueur,
Et ne crut pas sa sage Providence
Mieux pouvoir rendre aux chrétiens leur bonheur.
D'un seul clin d'œil, dont le pôle chancelle,
Il fait venir un de ses purs esprits,
Lui parle ainsi : « Va joindre à tire d'aile
« Des Espagnols le monarque, et lui dis :
« Dieu t'offre en France une épouse, mais telle,
« Que de Goa n'est jusques à Gadix
« Rien de si beau, rien de si noble qu'elle!

« Son ame aspire à cette piété,
« Dont ta maison croit tenir sa puissance.
« Sur son front prend sa chaste résidence
« Un air d'auguste et douce majesté,
« Qui n'appartient qu'au sang royal de France,
« Et dont son père a si fort éclaté.
« Elle a de lui quelque vive étincelle
« De ce qui brille en ses faits inouïs ;
« Elle prendra pour tes armes un zèle
« A méconnoître et Philippe et Louis.
« Par quoi, laissant leur haine naturelle,
« Diront les tiens, étonnés, éblouis :
« Rien de si beau, rien de si noble qu'elle!

« De la vertu le solide mérite,
« Qu'elle préfère à ses divins appas ;
« Du moindre mal et l'horreur et la fuite,
« Qui vers le bien guident toujours ses pas ;
« Sont les trésors dont ta juste poursuite
« Va t'enrichir, toi, prince, et tes états.

« Pour la beauté sache même qu'Apelle
« Rien de pareil ne produisit jadis.
« Le grand Mignard confesse et point ne cèle
« Qu'à pas un d'eux la peindre n'est permis.
« En la voyant, touts ses portraits rappelle;
« Et tu diras que dans eux tu ne vis
« Rien de si beau, rien de si noble qu'elle! »

ENVOI.

Roi des François, que ta valeur a mis
Trop au-dessus de touts tes ennemis,
Pour craindre encor quelque guerre nouvelle;
Roi très chrétien, qui jamais ne la fis
Que pour fonder une paix éternelle,
Qui puisse un jour dans la vaste Memphis
Et dans Byzance alarmer l'infidelle;
Par un présent bien cher tu l'établis,
Puisque excepté ton magnanime fils,
Tu n'eus jamais dans l'empire des lys
« Rien de si beau, rien de si noble qu'elle. »

54.

LETTRE

A M. LE MARQUIS D'EFFIAT.

Vous mander qu'on est accueilli
Et traité des mieux à Sully,
La chose vous est trop notoire,

Illustre marquis de Chilly.
Puis la chanson, rôti, bouilli,
En est preuve si péremptoire
Que l'on peut, sans avoir failli
Contre les maîtres de Sully,
N'en rafraîchir point la mémoire.

Aussi nous ne vous écrivons
Et ne prenons notre écritoire
Que pour, ainsi que nous devons,
Vous souhaiter prompte victoire,
Vous mandant qu'à vous nous buvons
Tout aussi frais qu'on sauroit boire;
Et, suivant l'antique grimoire,
Prions Dieu qu'ainsi soit de vous;
Chose assez difficile à croire.
C'est pourquoi nous pensons bien touts
Que bien mieux seriez sur la Loire
Que sur le Rhin; avecque nous
Qu'avec touts ces friands de coups
Et de louanges dans l'histoire,
Mais qui, pour être fous de gloire,
N'en sont, par ma foi, pas moins fous.

Ainsi que l'avez ordonné,
La belle, sage et trop prudente
Madame de Valentiné
A vu votre lettre; et, contente
De cette manière obligeante
Dont il vous a plu me gronder,
A jugé devoir seconder

Votre bonne amitié grondante ;
Et si bien encor m'a grondé,
Que si grondeuse aussi touchante,
Qui vous a si bien secondé,
N'est sur mon cœur assez puissante
Pour vaincre son foible et sa pente,
L'ami Ménil est bien fondé
De dire qu'il en perd l'attente,
Mais non pas ce dévergondé
Qui va perdre en un coup de dé
Plus qu'il n'a de fonds et de rente.
Mais vous connoissez trop mon cœur,
Et moi trop cette bienveillance
Dont vous procurez mon bonheur
En touts lieux, en toute occurrence,
Pour ni moi ni vous avoir peur
Que je manque de déférence
Pour si notable remontrance,
Et que même je crois, seigneur,
De telle et si grande importance,
Que je prétends m'en faire honneur.

Sur moi vous avez un empire
Qui seul de moi s'est pu saisir :
Je sens dans mon cœur introduire
Cet honnête et sage desir
Pour la campagne et son loisir.
Dieu veuille encor qu'il me retire
Des lieux où je verrois moisir
Le peu d'esprit qu'on a cru luire
Dans quelques brouillons qu'à vrai dire,

Personne ne m'a vu choisir
Ni pour réciter ni pour lire,
Et que le vin et le plaisir
M'ont à peine permis d'écrire.
Mais si jamais, bien désivré
Et parfaitement délivré
De *la Croix blanche* et de la sphère,
Même d'un brelandier outré
Et tout-à-fait désespéré
Qu'on devroit remettre en galère,
Je suis cet hiver retiré
Dans votre beau château, j'espère
Pour lors enfin vous pouvoir faire
Peu de chose, mais à mon gré,
Et qui soit digne de vous plaire
Autant que, même avec colère,
Vous l'avez toujours desiré:
En quoi je ne vous saurois taire
Combien vous m'avez honoré.

Vous pouvez donc bien, cher marquis,
Me croire et tenir pour acquis
Plus que jamais ne fut personne.
Aussi vous tiens-je un don exquis
Du ciel, qui dans vous seul me donne
Le tout dont je l'avois requis.
Mais sur quelques vers que je fis
Dans l'âge où le sang nous bouillonne,
Et qu'à l'âge aussi l'on pardonne,
Auriez-vous bien cru qu'on m'eût mis
Entre ces messieurs qu'on a pris,

Et qu'à bon droit on pensionne,
Pour bien savoir donner le prix
Aux grands progrès de la couronne?
Que j'aime la douce incurie
Où je laisse couler mes jours!
Qu'ai-je affaire de l'industrie,
De l'intrigue et des faux détours
Dont usent, même avec furie,
Ces rimailleurs suivant les cours,
Et ceux encor que....... crie,
Et que............ renchérie
Aide de touts ses beaux atours?
Quelques contes d'hôtellerie,
Des lettres de galanterie,
Du vin et de folles amours,
Ont fait jusques ici toujours
Ma plus heureuse rêverie;
Et bientôt ma veine tarie,
Se sentant des fins de ma vie,
En saura bien borner le cours.

Mais, bien que votre bienveillance
Aille pour moi jusqu'à déchoir
De cette fine intelligence
Qui vous fait pénétrer et voir
Tout, hormis mon insuffisance,
Lettre n'est pas de conséquence;
Il faut subir votre vouloir.
Et qu'importe ce que j'avance,
Si ce n'est que pour émouvoir
Les muses à résipiscence?

Filles de la reconnoissance
Et du roi du tonnant manoir,
Qui de cette haute naissance
N'avez eu pour toute chevance
Que parler en votre puissance;
Qu'en faites-vous, quand pour la France
Tout parle et passe notre espoir?
Quel ingrat, quel honteux silence!
Quoi ces auteurs par excellence
Doivent-ils mettre à nonchaloir
Cette mémorable occurrence;
Et peuvent-ils en conscience
Vous dire bonjour et bonsoir,
Sans implorer votre assistance
Dites, muses, en confidence,
Est-ce qu'entre gens de savoir
Rien qu'à se louer on ne pense?
Quant à moi, que ma négligence,
Tout comme un auteur d'importance,
Porte assez à ne rien valoir;
De grâce, force remontrance,
Et faites-moi bien concevoir
Que toujours quelque extravagance
M'arrache à mon juste devoir.

Vous savez trop bien que je dois
Le peu que j'ai d'art et de voix
A ce grand frère, qui seconde
Si dignement les fiers exploits
D'un roi qui sur la terre et l'onde
Vient d'étendre le nom françois

Si loin, que pour eux tout le monde
Oublîra la tige féconde
Qui nous donne soixante rois.

De cette éclatante origine,
Du ciel et des dieux si voisine,
Qui des plus hardis potentats
Sut mieux qu'eux, dans les fâcheux pas,
Pour peu que l'honneur y domine,
Descendre aux emplois les plus bas?
Qui, sans horreur, les imagine
Moindres que leurs moindres soldats,
Des périls faire leurs ébats
A la tranchée, à la fascine,
Et sûrs aux plus sanglants combats?
Confessons donc que ce n'est pas
Sans quelque assistance divine,
Qu'ils sont rendus à leurs états.

Revenez, princes généreux,
Dont les hauts faits, tout merveilleux,
N'eurent et n'auront point d'exemples.
Partagez-vous entre nos vœux
Et le laurier qui ceint vos temples.
Un peuple fidelle et nombreux
Éclaire nos places de feux,
Et d'encens obscurcit nos temples.
Contentez-vous que jamais ceux
Qu'y mirent leurs exploits fameux,
N'ont laissé des sujets plus amples
A faire parler leurs neveux.

Rendez-vous donc à votre France
Qui, grand roi, par votre vaillance,
Voit touts les jours plus de François.
Croyez la Meuse en assurance,
Qui mit sa plus ferme défense
Dans l'honneur d'être sous vos lois.
Regardez la triple alliance
Sur ses fins et comme aux abois;
L'Espagne dans une indigence,
Qui ne pourra pas de vingt mois
Remendier une puissance,
Qui pour une dernière fois
Mérite encor votre présence.

Et vous, suivez l'auguste frère,
Pour qui désormais nos autels
Fumeront d'encens éternels
Sur l'un et sur l'autre hémisphère,
Qui n'en virent jamais de tels.
Soyez, moins par vaincre et tout faire,
Que par gagner les cœurs et plaire,
L'honneur et l'amour des mortels.

Dauphin qui, ne faisant que naître,
Trouvâtes l'univers soumis;
Qui depuis avez fait paroître
Tant de qualités dignes d'être
Au rang où le ciel vous a mis;
Les destins vous ont tout promis :
Mais il faut prier notre maître
Qu'il vous laisse des ennemis.

J'étois auprès d'un prince aimable
Pour être autant brave que bon [1],
Ce qui se trouve inséparable
De l'auguste sang de Bourbon;
Quand d'ennui ma muse opprimée,
Par son bon accueil ranimée,
M'inspira ceci près ces bains
Que, pour fuir le peuple profane
Et se donner tout à Diane,
Bâtirent de royales mains [2].

Et, pour vous expliquer plus net,
Illustre marquis, où j'ai fait
Ces vers, qui bientôt à la halle
Passeront de mon cabinet,
Si votre bonté les étale;
C'est dans cette maison royale,
Où d'anis, où de serpolet,
De thym, marjolaine et genêt,
Une si douce odeur s'exhale
Qu'elle en a pris le nom d'Anet.

[1] Le duc de Vendôme.

[2] Henri II, qui fit bâtir Anet pour Diane de Poitiers, duchesse de Valentinois.

55.

STANCES

AU ROI,

Sur son départ pour l'armée.

Es-tu d'accord avec les cieux
Dans ces mois si capricieux,
Pour qu'ainsi toujours la victoire
Te suive, en tout temps, en touts lieux,
Prince à coup sûr victorieux?
Ou plutôt ne dois-je pas croire,
Quand je te vois laborieux
Plus qu'aucun dont parle l'histoire,
Qu'entre les rois tu sais le mieux
À quel prix ont voulu les dieux
Qu'un héros achetât la gloire?

En effet, c'est toi touts les ans
Qui, devant que le dieu des vents
Chasse la bise et la resserre,
Dès l'hiver ouvres le printemps
Par cent mille coups de tonnerre.
C'est toi qui viens de battre aux champs
Pour des faits si fiers et si grands,
Qu'ils finiront presque la guerre,
Même avant que les fers tranchants
Du laboureur fendent la terre.

Hélas! que n'ai-je assez de voix
Pour faire, autant que je voudrois,
Voir la parfaite ressemblance
Qu'à cette ardente diligence
Qui donne l'ame à tes exploits,
Et ton adorable clémence
Qui fait si bien goûter les lois,
Avec les vertus qu'autrefois
Fit éclater par excellence
Un Romain [1], pour qui la vengeance
De nos vieux ancêtres gaulois
Sur Rome et sur son insolence
Fonda cette vaste puissance [2];
Que sut si bien rendre aux François
Et partager avec Byzance [3]
Charles [4], que jusqu'à toi la France
A cru le plus grand de nos rois!

Eh bien! Muses, et toi, Phébus!
Que ne les as-tu donc prévus,
Avec ton trépied, tes oracles,
Ces coups jusqu'à nous inconnus?
De touts ces vieux faits de bibus
Falloit-il faire des miracles,
Et, les vrais miracles venus,
Demeurer surpris et confus;

[1] Jules-César.
[2] L'empire.
[3] Constantinople.
[4] Charlemagne.

Rencontrer par-tout des obstacles,
Et confesser n'en pouvoir plus?

Allez, allez, sœurs indiscrètes,
Vendre ailleurs vos vieilles fleurettes;
Cherchez ces lourdes nations,
Qu'aux abois et presque sujettes
On charme encor d'illusions;
Et là de toutes vos sornettes
Aidez leurs menteuses gazettes
A déguiser nos actions.
Pour celles que mon prince a faites,
Plus, plus de vos inventions,
Plus de muses, plus de poëtes!
Eh! quel besoin de fictions,
Quand, au seul bruit de nos trompettes,
Tombent par-tout les bastions?

Non, non, pour mettre en sûreté
Dans la foi de l'éternité
Ces miracles que la mémoire
Consacre à l'immortalité,
Il faudra de nécessité
Qu'une simple et modeste histoire
Rende un compte exact de ta gloire
A toute la postérité.
Encore en sera-t-il douté;
Car, grand roi, l'on a peine à croire
Ce qui ne peut être imité.

LETTRE LATINE

DE CHAPELLE [1].

DOMINO PETRO GASSENDI,

sæculi præsentis philosophorum principi,

C. E. L. CAPELLA,

χαίρειν.

Quod insolito te affari velim idiomate tum nascentis anni audentem facit origo, tum observantia erga te mea summa, recordatio imprimis incomparabilis animi tui, cujus æternas opes dùm considero, insusurrare illud ad Janum venit in mentem.

O tu principium simulque finis
Lapsu continuo fluentis anni,
Ævi sancte parens, bifronsque Jane,
Cui vates duplicem dedere vultum
Ut posses duplici videre vultu
Et quæ præteritis fuêre sæclis,
Et quæ sunt aliis futura in annis!
Dicas, Jane pater, rogamus omnes,
Dicas, te rogat universus orbis,
Videruntne parem patres sepulti,

[1] Cette lettre est imprimée à la page 521 du t. VI de l'édition in-folio des Œuvres de Gassendi.

Videbitne parem futura proles
Gassendo, physicæ inclyto patrono,
Verarumque patri scientiarum?

Hæc quæ paucula musa dedit carmina suscipito, et amare perge quem tot gravare dignatus es beneficiis. Vale. Dabam *Monspelii,* kal. januarii, 1649.

FIN DES ŒUVRES DIVERSES DE CHAPELLE.

PIÈCES
DE BACHAUMONT.

BILLET

DE LA LEVRETTE DES COMTESSES AU LEVRON DE M. DE BACHAUMONT.

Je suis une levrette assez âgée, mais avec autant de folie que levrette que vous ayez hantée de votre vie; de sorte, monsieur le levron, que si vous voulez multiplier la levretterie françoise, vous prendrez, s'il vous plaît, la peine de venir jusqu'ici, où je vous attends avec une chaleur extrême. Mais venez-y de bonne grâce, sans qu'il soit besoin qu'on vous y mène en laisse.

1.

RÉPONSE

DU LEVRON A LA LEVRETTE DES COMTESSES.

Notre galanterie [1] fut hier si mal conduite, qu'il est aisé de juger que les personnes qui s'en mêlèrent ne sont pas souvent employées en de pareils commerces [2]. Votre laquais, qui ne put jamais

[1] Ancienne copie manuscrite : *Votre galanterie.*

[2] Copie manuscrite : *Employées en semblables commerces.*

s'expliquer, vous tenoit de si mauvaise grâce, que mon conseil ne vous jugea pas digne de moi; mais un billet, qui me fut donné de votre part ensuite, me fit connoître que, si vous n'étiez pas extrêmement belle, au moins vous aviez infiniment de l'esprit. Je ne l'eus pas plus tôt lu, qu'il me prit une furieuse envie de vous entretenir; et, si l'on ne vous eût remportée si vîte, nous serions à présent en bonne intelligence, et je ne serois pas en peine de vous aller faire des excuses cette après-dînée. Cependant, pour ne vous point surprendre, je veux vous dire au vrai ma naissance, mon humeur, et de quelle manière je suis fait, afin que vous me mandiez sincèrement si je serai le bienvenu.

Je suis fils du galant Gricour
Et de l'amoureuse Mélisse,
Qui touts deux moururent d'amour.
Feu mon père est mort au service
De cent *levrettes* de la cour;
Et ma mère a perdu le jour,
Pour avoir aimé par caprice
Un gros *mâtin* de basse-cour [1].

[1] Copie manuscrite : vers 4, 5 et 6; le troisième n'est suivi que d'un point et virgule.

Feu mon père au service
De cent levrettes de la cour;
Ma mère, plus encline au vice,
Pour, etc.

Recueil de Sercy, vers 5:

De cent levrettes tour à tour.

Vers 7 :

Pour avoir souffert par caprice.

J'ai la taille souple et jolie,
Le poil aussi doux que du lin
Et de la couleur d'une *pie*.
Je saute mieux que *Cardelin* [1].

Quand j'aime, je suis un lutin;
Ma foi, ce n'est point raillerie;
Et, pour vous dire tout enfin,
Je vaux le *roi d'Éthiopie*.

Sans me flatter, voilà mon portrait [2] que je vous envoie. S'il vous plaît, il ne tiendra qu'à vous de multiplier la levretterie françoise [3].

Mais, au reste, on m'a fait entendre,
Que vous aviez de beaux enfants,
Plus mignons que vous et moins grands.
N'auriez-vous pas besoin d'un gendre [4] ?

Comme vous êtes un peu âgée, je pense qu'il vaudroit bien autant multiplier avec eux qu'avec vous; mais que cela ne vous alarme point : vous seriez toujours servie la première; car, avec le talent du roi d'Éthiopie,

On pourroit plaire à plus de trois;
Et, dans une même famille,
Tel galant a plus d'une fois
Cajolé la mère et la fille.

[1] Copie manuscrite : vers 2 et 3 :

Le poil d'un père jacobin;
C'est, on dira, comme une pie.

[2] Recueil de Sercy : *Mon tableau.*

[3] Copie manuscrite : *Il ne tiendra qu'à vous de vous servir de l'original.*

[4] Copie manuscrite : v. 1 :

A propos, on m'a fait entendre.

RÉPONSE

DE LA LEVRETTE DES COMTESSES AU LEVRON.

Après avoir lu tant d'aimables vers, qui me venoient de votre part, et la déclaration d'amour que vous me faites à cause que je suis spirituelle, j'ai avoué aussitôt que ce n'étoit pas sans rime ni sans raison que vous m'écriviez. J'ai fait de mon côté que ce ne sera pas aussi sans profit; et la meilleure preuve que je puisse vous en donner, c'est que, depuis ce temps-là, mon cœur n'a point eu de mouvements qui n'aient été pour vous. Tant que je serai sans vous posséder, votre billet doux fera mes plus chères délices. En vérité, il y a bien de l'apparence; car, à toute heure, je le tiens entre mes pattes, et il n'y a point de ligne que je n'aie baisée plus de cent fois. Ce qui m'y touche le plus, c'est que vous dites que vous valez le roi d'Éthiopie, et tout de bon, cette qualité m'empêchera d'avoir jamais de la glace ni du rocher pour vous;

Car, entre nous autres *levrettes*,
Les ames ne se gagnent pas
Avecque de douces fleurettes.
Il faut bien de plus forts appas,
Pour franchir en nos amourettes
Ce que l'on appelle le pas.

Ma joie néanmoins a été mêlée de quelque chagrin, quand vous m'avez reproché, en passant, que

je n'étois pas extrêmement belle; mais si vous pouvez vous résoudre à ne me venir voir qu'après le soleil couché, je vous prouverai bien que *touts chiens,* aussi bien que *touts chats, de nuit, sont gris.* Ce n'est pas que cela me feroit bien du tort; car vous ne verriez pas que j'ai les yeux fort éveillés, que je suis plus blanche que de la neige, et que l'isabelle n'a jamais été plus isabelle que sur moi. A la vérité, je n'ai pas la tête fort mignonne, et je ne suis pas des mieux coiffées de ce monde, si ce n'est que je veuille dire que je le suis de vous: mais en récompense de ces petits malheurs,

Je me sens consumer d'amour
Pour le fils du galant Gricour;
Et je cède le nom de belle,
Pour prendre celui de fidelle.

Jusqu'ici, j'ai répondu à la meilleure partie de votre billet; il ne me reste plus qu'à vous satisfaire touchant mes filles. Je vous dirai franchement qu'elles ne sont pas encore en âge d'être mariées; et qu'outre cela, une mère amoureuse ne songe pas à pourvoir ses filles. Je sais bien que, selon vous, avec le talent du roi d'Éthiopie,

On pourroit plaire à plus de trois:

mais, selon mon cœur, je ne souhaite point que vous plaisiez à d'autres qu'à moi. Ce n'est pas que j'aie rien à craindre de ce côté-là; car, comme je vaux bien deux douzaines de chiennes, je pense qu'il ne vous resteroit guère de chose, à vous qui, au plus, n'en pouvez aimer que cinq ou six à la fois.

2.

CHANSON.

Le berger Aminte,
Tout brûlant d'amour,
Faisoit cette plainte
Aux échos d'alentour,
La nuit et le jour :

Mon amour, Anette,
Peut bien te fâcher;
Et ma chansonnette,
Qui touche un rocher,
Ne peut te toucher.

Ces prés sans verdure,
Ces mourants troupeaux,
Et le doux murmure
De ces claires eaux,
Parlent de mes maux [1].

[1] Je n'ai trouvé que ces trois couplets; mais il falloit qu'ils en eussent quelques autres à leur suite. On sent que la pièce n'est pas finie.

3.

TRIOLET

Sur ce que, durant un certain temps de la guerre civile de la Fronde, les femmes n'étoient pas, à Paris, de trop difficile composition.

O Dieu! le bon temps que c'étoit
A Paris durant la famine!
Filles et femmes l'on baisoit.
O Dieu! le bon temps que c'étoit!
La plus belle se contentoit
D'un demi-boisseau de farine.
O Dieu! le bon temps que c'étoit
A Paris durant la famine!

4.

LE DIVORCE

DE L'AMOUR ET DE L'HYMÉNÉE[1].

Vous, qui des lois de l'hyménée
Savez si bien touts les malheurs,
Et qui souvent parmi vos pleurs
Avez maudit la destinée
Qui vous fit choisir un époux,

[1] J'ai rétabli, le moins mal que j'ai pu, ce petit poëme, dont je n'ai vu qu'une seule édition très défectueuse. Beaucoup de vers y sont transposés; il en manque même quelques-uns.

Malgré l'amour et malgré vous;
Belle Iris, les malheurs des autres
Doivent vous consoler des vôtres;
C'est un destin commun à touts.
Amour et l'Hymen, en querelle,
Depuis long-temps sont séparés.
Lisez-en, dans cette nouvelle,
L'histoire que vous ignorez.

Jadis l'Amour et l'Hyménée
Étoient frères et bons amis.
Trop heureux dans leur destinée
Ceux à qui le ciel a permis
De voir la saison fortunée,
Où, parmi les nœuds les plus doux,
Une ardeur toujours mutuelle,
Toujours tendre et toujours fidelle,
Confondoit l'amant et l'époux!
Si tôt que l'Amour dans une ame
Avoit fait naître quelque flamme,
Hymen venoit la couronner.
Ces dieux, ainsi d'intelligence,
Eux deux seuls y faisoient régner
La paix, la joie et l'innocence:
Mais l'union des deux enfants,
Égaux en attraits, en puissance,
Ne devoit pas durer long-temps.

Ce fut aux noces d'Élizène,
Qu'épousoit l'amoureux Ismène,
Qu'on les vit la dernière fois

Unir leur pouvoir et leurs droits.
Cette noce fut d'importance;
Deux rois, pères des deux amants,
Pour montrer leur magnificence,
Célébrèrent leur alliance
Par mille divertissements.
Pour faire honneur à la couronne,
L'Amour et l'Hymen en personne
Vinrent pour serrer les beaux nœuds
Qui lioient ces amants heureux.
Jamais leur amitié fidelle
Ne parut tant que dans ce jour;
Et jamais, la voyant si belle,
On n'eût cru qu'Hymen et l'Amour
Pussent jamais être en querelle.
Lorsqu'on mena les deux époux
Pour assister au sacrifice,
Dont l'effet heureux et propice
Au cœur des amants est si doux;
Ces jeunes dieux, pleins d'allégresse,
Charmèrent par cent tours d'adresse
Les yeux du peuple et de la cour.
Tantôt Hymen tenoit Ismène,
Laissant Élizène à l'Amour;
Et tantôt lui-même à son tour
Folâtroit avec Élizène.
Quelquefois touts deux embrassés
S'offroient aux yeux embarrassés [1];

[1] Il manquoit un vers en cet endroit. Celui-ci, quel qu'il soit, remplit un vide désagréable.

L'air enfantin, la tresse blonde,
Changeant d'armes et de flambeau,
Ils trompoient si bien tout le monde
Par un spectacle si nouveau,
Que cent fois dans cette journée
On prit l'Amour pour l'Hyménée,
Et cent fois dans ce même jour
On crut qu'Hymen étoit l'Amour.

Le vieux roi, père d'Élizène,
Ravi de voir sa fille reine,
Et que ces dieux si bien unis
La combloient de biens infinis;
Songeant à sa dernière fille
Psyché, l'honneur de sa famille,
Le soir, quand on fut au festin,
Il les prit touts deux par la main;
Et fit entr'eux asseoir la belle,
Croyant par ce présage heureux
Les obliger d'être pour elle
Encore mieux unis touts deux.

Psyché brilloit de mille charmes.
Touts les cœurs lui rendoient les armes;
Et, la voyant en ce moment,
Chacun devenoit son amant.
Amour, sujet au badinage,
Folâtroit, parloit, la baisoit.
Hymen, plus discret et plus sage,
La regardoit et se taisoit.
Leur flamme commençoit à peine

Que l'on en remarqua l'ardeur;
Et, menant coucher Élizène,
On s'aperçut de leur froideur.
L'épouse marchant la première,
Ils regardoient toujours derrière
Pour trouver les yeux de Psyché;
Et, laissant la cérémonie,
Si tôt que l'époux fut couché,
Ils se faussèrent compagnie.
Ainsi de deux frères amis
La beauté fit deux ennemis.
D'abord leur ame fut saisie
Et de haine et de jalousie;
Et, se voyant rivaux touts deux,
Chacun songea, faisant mystère,
Aux moyens de se rendre heureux
Sans en dire mot à son frère.

Hymen, rempli de bonne foi,
Crut, s'adressant au parentage,
Que, demandant Psyché, le roi
Consentiroit au mariage;
Et l'Amour, s'assurant du cœur,
Fier de ses traits et de ses charmes,
Crut aussi que tout son bonheur
Ne dépendoit que de ses armes.
Hymen, rempli de son dessein,
Voit le roi dès le lendemain,
Et demande Psyché pour femme.
Le roi, le voyant sans l'Amour
Et craignant leur rivale flamme,

Les remit à la fin du jour;
Afin qu'un oracle fidelle
Terminât bientôt leur querelle.
Hymen, toujours sage et discret,
Y consentit, mais à regret [1].

Amour, averti de l'affaire,
Chez Apollon se transporta;
Tant d'amitié lui protesta,
Qu'il l'engagea dans le mystère;
Et ce dieu, pour plaire à ses vœux,
Rendit cet oracle fameux :
Que « Psyché, cet objet aimable,
« Conduite en un endroit affreux,
« Attendroit un monstre effroyable,
« Que touts les dieux, dans leur courroux,
« Avoient choisi pour son époux. »

Le roi, comme pieux et sage,
Obéit, quoique outré de rage;
Psyché, dans la fleur de ses ans,
Fut conduite en triste équipage
Dans les bras du dieu des amants.
Hymen, affligé de l'oracle,
Respectant le décret des dieux,
La perdit sans y faire obstacle,
La suivant les larmes aux yeux;

[1] J'ajoute ce vers et le précédent, pour qu'une rime féminine ne soit pas suivie d'une autre rime féminine d'espèce différente, l'auteur me paroissant avoir eu dessein d'être exact au mélange des rimes.

Et l'Amour, caché dans la presse,
Rioit des pleurs et des soupirs
Qu'Hymen donnoit à la princesse
Qu'il alloit combler de plaisirs.
Ah! que ce dieu trouva de charmes
A voir l'Hymen plein de douleur,
Qui donnoit à Psyché des larmes
Qu'il ne devoit qu'à son malheur!

La nuit vint : Psyché fut laissée
Avec la cruelle pensée
Qu'un monstre l'alloit dévorer :
Mais l'Amour en des lieux si sombres,
Parmi le silence et les ombres,
Prit le soin de la rassurer.
Dans une demeure enchantée,
Au milieu de touts les plaisirs,
Sur l'aile des jeunes zéphyrs
Elle fut doucement portée ;
Et c'est dans cet heureux séjour
Que, sans parents, sans Hyménée,
Seule, contente et fortunée,
Elle se rendit à l'Amour.
Le dieu, dans ce lieu solitaire,
Goûtant le plaisir du mystère,
S'aperçut de tout son pouvoir,
Et s'étonna de sa foiblesse,
D'attacher toujours sa tendresse
Aux lois d'Hymen et du devoir.

La nuit, leur seule confidente,

Cacha leurs feux d'un soin discret;
Mais Psyché, se voyant contente,
Ne put pas garder le secret.
Voulant que sa sœur Élizène
Fût témoin de tant de grandeur,
Elle fait venir cette reine,
Et lui déclare son bonheur,
Ignorant encor son vainqueur.

Hyménée, à cette nouvelle,
Commence de voir son erreur;
Et, par un conseil plein d'horreur,
Il fit tant enfin que par elle [1]
Il fut assuré que l'Amour
Voyoit Psyché dans ce séjour.
D'abord, il avertit sa mère
Que son frère s'étoit caché.
Vénus, instruite de l'affaire,
S'en prend à la seule Psyché;
Par plus d'un tourment effroyable
Elle la veut faire mourir.
Le pauvre Amour, inconsolable,
Gémissoit de la voir souffrir;
Et, plein d'une juste colère,
Jura le Styx, serment des dieux,
Qu'il n'iroit plus avec son frère,
Et qu'il la suivroit en touts lieux,
Quelque chose que l'on pût faire [2].

[1] C'est-à-dire, par Élizène.

[2] Une raison pareille à celle de la *note* (1) page 195, m'a fait ajouter ce vers.

Dans cet état si dangereux,
Sans décider lequel des deux
Psyché devoit prendre pour elle,
On lui déclara que la belle,
Pour remettre la paix entr'eux,
Ne seroit à pas un des deux.

D'un autre côté, l'Hyménée,
Et plus modeste et plus discret,
Voyant sa triste destinée,
N'en jura pas moins en secret,
Et se promit, pour sa vengeance,
De tourmenter et désunir
Touts ceux qu'Amour par sa puissance
Prétendroit joindre à l'avenir.

Aussitôt la troupe immortelle,
Instruite de cette querelle,
Mariant l'Amour à Psyché,
Croyoit raccommoder l'affaire :
Mais les dieux ne le pouvoient faire;
Le mot de *Styx* étoit lâché.
De ce serment inviolable
Amour prétexta son courroux;
Et, demeurant inébranlable,
Il ne voulut point être époux.
Psyché demeura sa maîtresse:
Jamais époux, toujours amants,
Unis par leur seule tendresse,
Ils eurent de si doux moments,
Qu'Amour, pour tenir sa promesse,

N'eut plus besoin d'aucuns serments.
Il commença lors de connoître
Le doux plaisir d'être seul maître,
Et de régner seul dans les cœurs;
Et, flatté de tant de puissance,
Il ne goûta plus de douceurs
Que celle de l'indépendance.

Hymen, d'abord, dans son courroux,
Crut se rendre bien redoutable,
Donnant de sa main un époux,
Pour rendre un amant misérable;
Mais quand il vit ses plus beaux jours
Marqués de soupirs et de larmes,
Et que l'Amour venoit toujours
Y mêler de tristes alarmes,
Il connut que les plus doux nœuds,
Lorsque l'Amour ailleurs engage,
N'avoient au plus que l'avantage
De faire bien des malheureux.
N'osant leur montrer sa foiblesse,
Afin d'avoir toujours la presse
A ses tristes solennités,
Il sut inventer par adresse
Ces folles inégalités
De rang, d'éclat et de richesse,
Et mit encore à ses côtés
La raison, l'honneur, la sagesse.

Mais l'Amour, malgré tant d'appui,
Fut seul encor plus fort que lui.

Il rit de leurs folles intrigues,
Dédaignant l'Hymen et ses brigues;
Et, loin d'en être plus soumis,
Il se flatte de plus de gloire
A remporter seul la victoire
Sur tant de puissants ennemis.

Voilà la source infortunée
D'où naquit la division,
Qui rompit la belle union
De l'Amour et de l'Hyménée.
Le temps n'a fait que l'augmenter.
Touts deux, appliqués à se nuire,
Et travaillant à se détruire,
Se plaisent à se tourmenter.
On ne les voit jamais ensemble.
Les époux que l'Hymen assemble
Sont à peine unis un seul jour,
Amour les quitte et les sépare;
Et l'Hyménée aussi barbare,
Si tôt qu'il peut avoir son tour,
Sépare ce qu'unit l'Amour.
Que d'ennuis, de maux et de plaintes,
Que de tourments et de contraintes
Leur querelle nous coûte à touts!
Et que ces dieux par leurs caprices
Causent de rigoureux supplices
Aux amants ainsi qu'aux époux!

Mais l'Hymen, quoi qu'il puisse faire,
Est toujours le plus malheureux.

Tout le monde maudit ses nœuds,
Parce qu'Amour leur est contraire ;
Sans ce dieu les plus doux moments
Sont pleins de troubles et d'alarmes,
Et l'Amour seul, avec ses charmes,
Suffit au bonheur des amants.

Profitez de cette querelle,
Vous que l'Hymen fit tant souffrir
Que l'on vous vit près de périr
Sous sa loi pénible et cruelle;
Et, pour vous venger, dès ce jour
Prenez le parti de l'Amour.

FIN DES PIÈCES DE BACHAUMONT.

ÉCLAIRCISSEMENTS.

1.

Sur la date du *Voyage de Chapelle et de Bachaumont.*

Ce qu'on lit à la page 8 de ce volume au sujet de la mort du baron de Blot ne peut pas nous apprendre en quelle année Chapelle et Bachaumont allèrent aux eaux d'Encosse, et ce sont les ouvrages de d'Assoucy qui doivent fixer cette époque.

Le baron de Blot, qui, pour le dire en passant, étoit de la maison de Chauvigny, l'une des plus anciennes et des mieux alliées de l'Auvergne et du Bourbonnois, et qui portoit le nom d'une ancienne terre de cette maison dont il jouissoit, mourut à Blois au commencement de mars 1655. Loret en fait l'éloge en même temps qu'il en annonce la mort, dans ces vers de sa Gazette du 13 de ce même mois :

Blot, serviteur dudit Gaston,
A senti l'effort de Cloton,
Qui, par un procédé bizarre,
N'épargne non plus l'homme rare
Que le moindre courtaud, qui n'est
Le plus souvent qu'un gros benêt.
Je ne sais s'il est dans la gloire,
Les limbes, ou le purgatoire
(Il vaut mieux juger bien que mal) :
Mais si pour être jovial,
D'un cœur généreux, ferme et brave,
D'une humeur libre et non esclave,

De bon sens et d'esprit pointu,
Et faire des vers impromptu,
On acquiert un rang honorable
Dans le royaume perdurable,
Je vois bien des gens aujourd'hui
Qui seroient au-dessous de lui.

Lorsque Bachaumont et Chapelle passèrent à Blois, ils voulurent être instruits en détail de toutes les circonstances de la mort de leur ami, par celui qui seul en avoit été le témoin.

Voilà tout ce qui résulte de leur narration; et pas un mot n'y fait entendre qu'ils s'en informèrent, ainsi qu'on l'a prétendu, comme d'une chose toute récente [1]. On y voit simplement qu'ils s'en informèrent comme d'un détail qu'ils avoient extrêmement envie de savoir; et l'on va voir qu'il falloit que Blot fût mort depuis plus d'un an, lorsque nos voyageurs passèrent à Blois.

D'Assoucy commence le récit de ses aventures [2] par ces paroles : « Je ne sais si ce fut l'an mil six cent « cinquante-quatre ou cinquante-cinq, que le grand « desir que j'avois de retourner à Turin auprès de leurs « altesses royales, me fit sortir de Paris avec tant de « précipitation qu'à peine eus-je le loisir de dire adieu

[1] C'est ce que dit une note de M. l'abbé d'Olivet sur l'éloge de Voiture dans l'histoire de l'Académie françoise. « Sa mort (du « baron de Blot) se trouve dans la gazette de Loret au 13 mars « 1655. Et par cette date, pour le dire en passant, nous ap- « prenons celle du voyage de Bachaumont et Chapelle, où l'on « voit que ces deux messieurs, lorsqu'ils furent à Blois, deman- « dèrent des nouvelles de sa mort, comme d'une chose toute « récente. »

[2] *Les Aventures de M. d'Assoucy*, dédiées au roi. Paris, Claude Audinet, 1677, 2 vol. in-12.

« à la moitié de mes amis et de payer la moitié de mes « dettes. »

Est-il naturel de penser qu'un écrivain, ayant à raconter une aventure, entre plusieurs autres, dans laquelle il courut risque d'être brûlé, n'en eût pas la date présente à l'esprit? N'est-ce pas là dans la vie d'un homme une de ces époques qui, malgré qu'il en ait, se gravent pour toujours dans sa mémoire? Qu'imaginer de cette incertitude de d'Assoucy sur l'année de son départ? Sans doute que, dans le dessein de divertir ses lecteurs, ce vieux badin trouva plaisant d'affecter cette incertitude. Cette conjecture est d'autant mieux fondée que, dans un autre ouvrage, il nomme l'année de sa prison à Montpellier.

Il importe peu de savoir en quel mois il partit de Paris. Il traversa la Bourgogne et se rendit à Lyon. Il séjourna trois mois en cette ville, dans laquelle il trouva Molière qui se préparoit avec sa troupe à partir pour Avignon. Ils y devoient jouer la comédie jusqu'à ce qu'ils se rendissent à Pésenas, pour y représenter pendant la tenue des états de Languedoc, c'est-à-dire, pendant le mois d'octobre. D'Assoucy suivit par-tout Molière; et, quand celui-ci quitta Pésenas pour aller à Narbonne, d'Assoucy le suivit encore. Enfin ce fut là qu'après avoir vécu pendant six mois à la table de Molière, il s'en sépara pour se rendre à Montpellier. Tâchons de fixer ces six mois.

Molière put ouvrir son théâtre d'Avignon dans le mois d'août 1655. Les derniers jours de septembre ou le 1er octobre de la même année, il commença de jouer à Pésenas. La durée des états n'est que d'un mois: mais le prince de Conti faisoit alors sa résidence dans cette ville avec sa cour, et sans doute il y retint Molière jusqu'au commencement de l'hiver. Celui-ci put aller

à Narbonne dans le mois de janvier 1656; et ce fut en février que d'Assoucy prit congé de cet ami généreux qui l'avoit défrayé pendant six mois, c'est-à-dire, depuis leur départ de Lyon.

Il se rendit à Montpellier dans ce même mois de février, environ onze mois après être sorti de Paris. Il étoit dans cette première ville depuis six semaines, lorsqu'il y fut mis en prison. On l'y retint dix ou douze jours. Après sa sortie de prison, il fit encore à Montpellier un séjour de trois mois; en sorte qu'en tout il y demeura cinq mois moins quelques jours, et qu'il en partit vers la mi-juillet 1656. Ce dut être à la mi-septembre de la même année que Chapelle et Bachaumont y passèrent en allant en Provence. Ils étoient dans cette province au temps de la pleine maturité du raisin, c'est-à-dire, à la fin de septembre, ou, pour le plus tard, dans les premiers jours d'octobre.

Quoiqu'il ne se trouve dans les deux volumes des *Aventures de d'Assoucy* nulle date d'années, de mois, ni de jours, la combinaison que je viens de faire ne laisse pas d'être exacte, supposé que ce soit réellement en 1656 que d'Assoucy fut mis en prison à Montpellier. C'est lui-même qui me fournit cette date dans un autre ouvrage, comme je l'ai dit plus haut.

En 1670, aussitôt après son retour d'Italie à Paris, ses deux pages de musique, qu'il avoit amenés de Rome, et lui, furent mis au Châtelet sur les mêmes soupçons qui l'avoient fait arrêter à Montpellier. Il fit imprimer à part l'histoire de cette prison [1]. Le récit est entremêlé de pièces de vers, parmi lesquelles est un dialogue,

[1] *La prison de M. d'Assoucy*, dédiée au roi. Paris, Gabriel Quinet, 1678, in-12. L'ouvrage est en forme de conversation récitée. D'Assoucy rencontre au Luxembourg un de ses amis, qui

presque tout sur deux rimes, dont le but est de représenter les sots discours qui se tenoient parmi le peuple sur les causes de sa détention et les suites qu'elle pourroit avoir. En voici le commencement :

COLIN.

Il sera demain sur le gril.

PIERRE DU PUIS.

Eh qui ?

COLIN.

Ce démon, cet impie.
Sa musicle, sa symphonie
Et touts ses flutiaux sont saisis.
Qu'on verra, par sainte Mazie,
De biaux rébus dans ses écrits !
C'est grand cas que ces biaux esprits
Ont à tout leur philosophie
Tourjou quelque brin de folie.

PIERRE DU PUIS.

Il est vrai, quand on versifie,
Qu'on n'a pas le sens bien rassis.

COLIN.

On dit qu'en l'an cinquante-six
Il fut pris une matinée
Par un prévôt vêtu de gris.

PIERRE DU PUIS.

Ce fut en cette même annee,
Qu'il s'enfuit par la cheminée
En forme de chauve-souris.

Voilà donc l'année que d'Assoucy fut mis en prison à Montpellier. C'est donc à tort qu'on a prétendu que le

le questionne sur sa prison, dont il lui rend compte. Il y a dans cet ouvrage des choses assez plaisantes et dites assez bien.

voyage de Chapelle et de Bachaumont, postérieur à cet événement, étoit de l'année 1655.

Il faut avouer pourtant que je n'aurois pas encore la véritable date de ce voyage, s'il étoit vrai, comme d'Assoucy le dit quelque part [1], qu'il étoit sorti de Montpellier depuis deux ans, lorsque Chapelle y vint. En ce cas, nos voyageurs n'auroient vu Montpellier qu'en 1658 : mais c'est ce qu'on ne peut pas même supposer. En traversant le Languedoc pour aller en Provence, ils s'arrêtèrent trois jours chez le comte d'Aubijoux, qui les reçut fort bien, et leur fit très grande chère, quoiqu'il ne vécût que d'une croûte de pain par jour. Aussi son visage étoit-il d'un homme mourant [2]. Il étoit en effet alors dans un état de langueur, qui le conduisit au tombeau six semaines après la visite de nos voyageurs. Il mourut, ainsi que je l'ai dit à la fin de la note qui le concerne [3], le 9 novembre 1656.

Comment se tirer ici d'embarras? Je n'en vois qu'un moyen. C'est de reconnoître une faute d'impression dans l'endroit où d'Assoucy dit qu'il étoit sorti de Montpellier depuis deux ans, lorsque Bachaumont et Chapelle y passèrent. Il faut nécessairement que ces deux ans soient de la façon de l'imprimeur, et que l'auteur eût écrit deux mois. Qu'on ne s'étonne pas si j'appuie sur une restitution de texte. Touts les ouvrages de d'Assoucy, que j'ai sous les yeux, sont imprimés avec si peu de soin, que l'on y rencontre par-tout des fautes grossières [4].

[1] Aventures, t. 2, chap. 5, p. 70.

[2] Ci, p. 29.

[3] Ci, p. 28.

[4] Voici l'endroit où d'Assoucy dit que Chapelle ne vint à Montpellier que deux ans (selon moi deux mois) après qu'il en fut

C'est ainsi que, d'après cet auteur si peu grave en lui-même, mais qui doit le paroître suffisamment pour le fait dont il s'agit ici, j'ose décider que le *Voyage de Chapelle et de Bachaumont* est de l'an 1656. Voilà tout ce que j'en puis dire pour le présent. Cette édition qui tire

sorti. « Deux ans après, dit-il à la citation de la note 4, cette couple « de beaux esprits (Chapelle et Bachaumont) qui dans leur voyage « n'avoient garde de me rencontrer sur le chemin d'Avignon, « puisque j'étois à Turin... » D'Assoucy dans cet endroit est mal servi par sa mémoire, ou par l'envie de mieux prouver l'imposture de Chapelle. Il étoit encore en Languedoc, puisqu'il étoit à Béziers pendant la tenue des États au mois d'octobre de cette même année 1656. Il y travailloit à remplacer l'argent qu'il venoit de perdre en jouant avec les Juifs d'Avignon. Reprenons la suite de ses paroles : « Cette couple de beaux esprits, traversant « le Languedoc, passa à Montpellier où, après avoir bien ri avec « mes amis de ce qui m'y étoit arrivé, au lieu d'employer leur « esprit, pour la gloire du Parnasse, à venger les intérêts de leur « serviteur et leur ami, et divertir la France de la sotte et bar- « bare iniquité de ces peuples (de Montpellier), comme M. d'Au- « bijoux, qui, parlant de moi, disoit :

« *Que d'Assoucy, dans son passage,*
« *Avec son téorbe et son page,*
« *Avoit fait passer pour un sot*
« *Maint homme qu'on croyoit bien sage,*
« *Maint docteur pour un ostrogot,*
« *Maint bon chrétien pour un cagot,*
« *Et maint bigot pour un sauvage,*
« *Maint chevalier pour un palot,*
« *Le sénéchal pour un falot,*
« *Et Montpellier pour un village.* »

Pour entendre ce qu'il dit là du sénéchal de Montpellier, il faut savoir qu'il prétendoit que sa prison dans cette ville avoit été principalement l'ouvrage d'une dame qui croyoit qu'il avoit mal parlé d'elle. Après qu'on se fut inutilement intrigué pour que le présidial le fît arrêter, on gagna le sénéchal « qui (dit-il, *ibid.* « chap. 3, pag. 57) commandoit au prévôt. C'étoit un homme

à sa fin, et le dérangement de ma santé, ne me permettent pas de faire de plus amples recherches. Si dans la suite je découvre quelque autre chose à ce sujet, et si je puis parvenir à connoître la première édition de ce *Voyage*, je saurai faire usage de mes découvertes.

« vieux et sec, prompt et colère, qui, étant déjà piqué contre moi,
« parce que je ne lui avois rendu aucune civilité, n'eut pas de
« peine à croire ce qu'on lui voulut persuader... De sorte qu'au-
« tant pour venger ses intérêts que pour obliger cette femme,
« qui avoit quelque empire sur son ame, il ne manqua pas... de
« m'envoyer son prévôt avec intention... coupable ou non, de
« me juger prévôtalement, pour ensuite me faire périr sourde-
« ment et me sacrifier à sa vengeance. »

Revenons à ce qui suit (p. 71) les vers que l'on vient de lire : « Au lieu, dis-je, de donner carrière à leur plume sur un sujet « qui leur auroit fourni des fictions bien plus plaisantes que celles « que pour ma destruction ils ont empruntées de la calomnie ; « ces ravissants génies qui sans nécessité, comme font encore au- « jourd'hui beaucoup d'autres, ont enrichi leurs écrits de l'hon- « neur d'autrui, plus cruels que les sauvages de Montpellier, « voire que les Hurons et les anthropophages, firent cette belle « pasquinade qui, après avoir déchiré ma réputation et servi « d'écueil à ma fortune, (après m'avoir) conduit dans tant « de cachots, et (avoir) tiré de mes yeux tant de larmes, « n'empêche pas que sans aucune syndérèse ces messieurs ne « vivent dans une heureuse tranquillité, et qu'ils ne jouissent « aujourd'hui dans une profonde paix du repos de la conscience « et de la satisfaction de soi-même, qui est la récompense des « belles actions ; et qu'enfin, au lieu de revenir à résipiscence et de « me rendre quelque témoignage de leur compassion, m'ayant « depuis exposé à la dent cruelle du satirique médisant (Des- « préaux, *Art poét.*, chant 1), n'empêche pas aussi qu'après avoir « terrassé plus de monstres qu'ils n'ont bu de verres de vin, on « ne me voie aujourd'hui dans un poste glorieux, plus gai, plus « sain, plus content et plus heureux à soixante-douze ans, qu'ils « n'étoient, quand, le broc sur la table et le verre à la main, ils « composoient ce merveilleux libelle. »

La plus ancienne édition que je connoisse est de 1667 [1] : mais il falloit que l'ouvrage fût public à la fin de 1664 ou du moins au commencement de 1665, puisque la première réponse que d'Assoucy fit à Chapelle est une lettre écrite de Rome, le 25 juillet 1665 [2]; et que la manière dont il y parle du *Voyage* donne lieu de croire qu'il étoit imprimé. « N'est-il pas vrai, dit-il « à Chapelle, que votre imprudence n'est pas moins « grande que votre perfidie, puisque dans la passion « que vous aviez de vous ériger en auteur, préférant « l'amour de vos indignes pensées à l'honneur de vos « amis, n'immortalisant que votre médisance et votre « imposture, vous avez été d'autant plus perfide à votre « gloire, que vous avez pris plus de soin pour la durée « de vos écrits? » Si le *Voyage* n'eût pas été public au temps que cette lettre fut écrite, ces dernières paroles n'auroient point de sens, et ce qu'on va voir tomberoit absolument à faux. « Quand tout le monde « seroit persuadé du contraire de ce que vous avez « écrit, croyez-vous, monsieur mon ami Chapelle, que « vous, ni touts vos écrits, ni la vérité même soit assez « puissante pour s'opposer à la malignité des hommes « qui n'ont point de plus grand plaisir que de voir dé- « chirer leurs semblables, et que parmi tant d'envieux « et tant d'ennemis que ma misérable vertu m'a pro- « curés, il s'en trouve d'assez modestes pour ne pas se « servir contre moi des armes que vous leur avez si « généreusement administrées? Non, ne le croyez pas. « Le lecteur bénin, aussi-bien que le lecteur malin, ne

[1] Dans le *Recueil de pièces nouvelles et galantes*. Cologne, Pierre Marteau, 1667. 2 vol. in-12.

[2] La suscription de cette lettre est : *A monsieur Chapelle, mon très-cher et parfait ami.*

« trouvera rien de beau dans nos écrits que le mal « que vous aurez dit de moi et que j'aurai dit de « vous, et n'estimera de nous deux que celui qui lui « paroîtra plus ingénieux à s'entre-détruire. Je sais « bien que vous me direz que cette pièce est un jeu de « votre esprit, et que vous n'avez eu aucune intention « de la publier ni de ternir ma réputation. Je le crois « ainsi. Aussi je pardonne à votre intention : mais vous « pouvez bien aussi pardonner à la mienne, puisque « vous avez écrit contre moi sans nécessité que de vous « jouer et vous divertir, et que moi, j'emploie aujour- « d'hui ma plume par la nécessité que j'ai de me dé- « fendre [1]. »

2.

Sur ce qu'on lit dans le *Voyage*, au sujet de d'Assoucy, pp. 34, 35, 36, 37, 38, 39, 49, 50.

Chapelle, quoiqu'il passât pour un fort honnête homme, avoit le vice de touts les gens à saillies. L'envie de dire un bon mot ou de faire un bon conte, l'emportoit sur ce que l'on doit à l'honneur des autres et même sur les lois les plus essentielles de l'amitié. Lié dès l'âge de dix-sept ans avec d'Assoucy, c'est de lui qu'il avoit appris à faire des vers et qu'il tenoit l'usage des rimes redoublées. Après dix à douze ans de liaison étroite ou

[1] La lettre d'où ces paroles sont tirées, se trouve à la p. 102 des *Rimes redoublées* de M. d'Assoucy. Paris, Claude Nego sur la terre de Cambray, 1671, in-12. Elle fut réimprimée en 1677 à la fin du chap. 9 du t. 2 des *Aventures*; mais avec des différences si considérables, que c'est une tout autre pièce. Je cite l'une ou l'autre édition, selon que j'en ai besoin, en les distinguant par *première* et *seconde édition*.

du moins de société de plaisirs, il sacrifia touts les égards qu'il devoit à ce même homme, au dessein d'égayer d'un conte plaisant le récit de son *Voyage*. De tout ce qu'il y dit de d'Assoucy, rien n'est vrai, sinon que cet aventurier burlesque avoit réellement été mis en prison, soupçonné d'un crime qui est en abomination parmi les femmes [1]. Le reste est une pure fiction, propre à couvrir d'une éternelle ignominie celui qui malheureusement en est l'objet, et plus propre encore à ternir à jamais la mémoire de son inventeur.

D'Assoucy, pour son honneur, ne dut pas se montrer insensible aux traits d'une si noire calomnie. Aussi ne manqua-t-il pas de se justifier dans plusieurs de ses ouvrages. Mon dessein étoit de rassembler ici tout ce qu'il peut avoir écrit pour sa défense; mais, comme ce recueil seroit trop considérable pour ce volume, qui devient plus gros que je n'avois intention qu'il le fût, je me borne, à l'exemple de l'éditeur en 1732, à la *Remarque* (D) de l'article de d'Assoucy dans le *Dictionnaire de Bayle*. Elle roule sur ces paroles du texte : « Il courut risque de la vie à Montpellier. Cet accident « est devenu fort fameux par la *Relation du Voyage de* « *messieurs de Bachaumont et La Chapelle*.

« Comme cette relation, dit Bayle, est entre les « mains de tout le monde, je n'en tirerai que le gros « de ce qui concerne notre musicien [2]. MM. de Bachau- « mont et Chapelle [3] racontent qu'ils arrivèrent à

[1] Ci, p. 35.

[2] C'étoit, à proprement parler, la profession de d'Assoucy, qui jouoit très bien du luth et du téorbe, et qui mettoit lui-même en musique les chansons qu'il composoit.

[3] Bayle dit La Chapelle, en se conformant à l'ancien titre de l'ouvrage.

« Montpellier le jour qu'on y devoit brûler d'Assoucy « pour un crime qui est en abomination parmi les « femmes. Ils décrivent fort plaisamment l'indignation « du beau sexe [1]. Ils assurent qu'un homme de qua- « lité avoit fait sauver le malheureux [2], et qu'à cause « de cela les femmes faisoient une sédition dans la « ville [3], et qu'elles avoient déjà déchiré deux ou trois « personnes pour être seulement soupçonnées de con- « noître d'Assoucy [4]; qu'ils eurent peur d'être pris aussi « pour ses amis et qu'ils sortirent promptement de « cette ville [5]; qu'ils le rencontrèrent avec un page as- « sez joli qui le suivoit; qu'il leur conta en deux mots toutes ses disgrâces [6]; qu'après avoir vu plusieurs « villes de Provence, ils allèrent à Avignon, et qu'un « soir qu'ils prenoient le frais sur le bord du Rhône « par un beau clair de lune [7], ils rencontrèrent le sieur « d'Assoucy, et le questionnèrent malicieusement :

« *Ce petit garçon* [8] *qui vous suit,*
« *Et qui derrière vous se glisse,*
« *Que sait-il? En quel exercice,*
« *En quel art l'avez-vous instruit?*

[1] Ci, pp. 34, 36 et 37.

[2] P. 38. D'Assoucy (tome II de ses *Aventures*, chap. 3, p. 58) réfute singulièrement cette circonstance du récit de nos voyageurs : « Comme dit C., un *grand* me sauva. Il ne l'a pas pourtant « nommé dans son libelle; il faut bien dire que ce *grand* n'étoit « pas de sa connoissance, puisqu'il ne savoit pas son nom. C'est « un *seigneur* pourtant connu de toute la terre; aussi je ne l'ai « jamais méconnu. C'est pourquoi il ne faut s'étonner si j'en fus « secouru; et si ce *grand*, qu'il ne connoît pas, qui tira les en- « fants d'Israël de captivité et qui noya Pharaon, confondit mes « ennemis, brisa mes fers et rompit ma prison. »

[3] P. 38. [4] P. 38. [5] *Ibid.* [6] *Ibid.* [7] P. 48.

[8] Ce mot *garçon* est apparemment de l'édition que Bayle avoit. On lit *page* dans toutes celles que j'ai vues.

« Il sait tout, *dit-il.* S'il vous duit,
« Il est bien à votre service.

« *Nous le remerciâmes lors bien civilement, ainsi que vous*
« *eussiez fait, et ne lui répondîmes autre chose*

« *Qu'adieu, bonsoir et bonne nuit.*
« *De votre page qui vous suit,*
« *Et qui derrière vous se glisse,*
« *Et de tout ce qu'il sait aussi,*
« *Grand merci, monsieur d'Assoucy.*
« *D'un si bel offre de service,*
« *Monsieur d'Assoucy, grand merci* [1].

[1] P. 50. Ce que les interrogations de cet endroit du *Voyage* ont de malin, ne manqua pas de frapper d'Assoucy, qui, dans ses *Aventures* (t. II, chap. 10, pp. 147 et 148), dit à ce sujet : « Je « pardonne à la malignité de ces criminelles interrogations, dont « il (Chapelle) se sert malicieusement pour me railler sur un « sujet dont on ne peut jamais faire qu'une mauvaise raillerie, « et dont les fins débauchés ne se servent jamais, pour s'en mettre « à couvert, parce qu'ils savent bien que c'est par ce mauvais jeu « que les simples éventent d'autant plus leurs misérables défauts, « que les habiles, qui connoissent leurs œuvres par leurs paroles, « savent très bien de quel bois ils se chauffent, et de quel bois il « les faudroit chauffer. Mais il faut lui pardonner cette sottise; « s'il eût cru écrire pour le public, il auroit été plus sage et se « seroit tenu clos et couvert. Il n'avoit pas encore dix-sept ans « l'ami C. (Chapelle), que feu B. (Blot), qui mangeoit déjà son « pain et usoit ses draps, me donna l'honneur de sa connoissance. « C'est pourquoi il ne faut pas s'étonner si j'en ai si bien profité. « Comme en ce temps-là il étoit fort généreux, quand il m'avoit « retenu à souper chez lui, et que pour me retirer chez moi « l'heure étoit indue, il me cédoit fort librement la moitié de son « lit. C'est pourquoi, après avoir eu de si longues preuves de la « qualité de mes desirs et m'avoir bien daigné honorer plusieurs « fois de sa couche, il me semble que c'étoit plutôt à lui à me « justifier, qu'à messieurs du présidial de Montpellier, avec les- « quels je n'ai jamais couché. Mais quoi! il faut bien pardonner

« Il y a peu d'ouvrages d'esprit qu'on ait autant lus « et admirés que la relation du voyage de ces deux « messieurs ; et par là, ils ont contribué plus que per- « sonne à rendre odieux, méprisable et abominable le « nom du sieur d'Assoucy. On a débité que ses enne-

« quelque chose à ses amis. On n'est pas toujours dans son bon « sens ; le cerveau ne jouit pas toujours d'une égale température. « Mon ami C. a, comme les autres, de bons et de mauvais inter- « valles. Quoique je tienne ses productions très galantes et très « dignes du jour, notre maître Apollon ne partage pas tant à « la gloire de ses ouvrages, que le père Bacchus n'y ait encore sa « bonne part. »

Les interrogations qui font le sujet de cette remarque, parurent à d'Assoucy non-seulement malignes, mais aussi très peu sensées. Voici, dans la lettre du 25 juillet 1665, sec. édit. *ibid.*, chap. 9, pp. 123-125, comme il s'en explique, après avoir fait à Chapelle un reproche de manque de bon sens :

« Ce n'est pas en cette seule rencontre

« Que votre plume criminelle,
« Dont mieux que de votre alumelle
« Vous férissez les innocents,
« Fait une blessure mortelle
« A votre ennemi le bon sens.
« Et que l'on voit, monsieur Chapelle,
« Que les plus beaux esprits du temps
« Quelquefois manquent de cervelle
« Comme je manque d'écus blancs.

« Il ne faut lire que l'interrogation que vous me faites, quand « vous feignez de m'avoir rencontré en Avignon, me promenant « au clair de la lune, le visage couvert de mon manteau. En bonne « foi, n'êtes-vous pas plaisant de me faire marcher de nuit et ca- « cher le visage dans un lieu où vous me faites dire que je suis « sauvé, par conséquent où je n'ai rien à craindre ; et qu'au con- « traire m'ayant trouvé à demi-lieue de Montpellier où, étant « encore à la porte de mes ennemis, j'avois tout à craindre, vous « me faites aller en plein jour et à découvert ? A votre avis, vous « qui si faussement m'accusez d'un injuste choix, n'avez-vous

« mis, pour le détruire, avoient fait voir cette relation « au pape Clément IX [1]. Cela étoit un peu délicat; « car elle contient un endroit assez malin, et fort ca- « pable de déplaire à la cour de Rome. C'est celui où « l'on suppose que d'Assoucy, échappé aux flammes de

« pas pris à ce coup l'un pour l'autre? Où étoit alors la clef de « votre bel esprit, dont la serrure est si souvent mêlée par le vin? « Où étoit cette clef, que vous perdez encore quelquefois dans « la pinte? Ne l'avez-vous pas depuis retrouvée quelque matin « sous le chevet de votre lit, pour chercher dans le vide de votre « cerveau * ce petit débauché de bon sens, qui couche si rare- « ment avec vous, qui s'enfuit si tôt qu'il voit la chandelle, « et que vous avez encore bien de la peine à rattraper au point « du jour? Est-il bien possible que ce petit déserteur ne vous ait « point averti de ce défaut? et comme se peut-il faire qu'ayant « l'esprit si délié et la taille si légère, vous ayez été capable d'une « si lourde faute? Cependant, comme il n'est point de sottise si « expresse ni de calomnie si grossière qui n'ait son débit, parce « que par-tout il y a des sots et des méchants pour en faire em- « plette, cela n'empêche pas que parmi le grand monde il ne se « trouve assez de gens d'une assez rare capacité pour ajouter foi à « ces grossières fictions, ni plus ni moins que le Turc à *l'Alcoran*. « J'en vois encore touts les jours des plus éclairés, qui me de- « mandent s'il est vrai que vous m'ayez trouvé sur le chemin « d'Avignon. »

[1] D'Assoucy, *Aventures*, t. II, p. 271. Bayle.

Il y eut deux éditions de ce livre en la même année 1677, à Paris, chez Claude Audinet, en 2 vol. in-12. Elles ne diffèrent absolument que par le caractère. Dans l'une, et c'est celle que Bayle cite, le t. I a trois cent vingt et une pages; et le II, trois cent trente-six. Dans l'autre, dont je me sers, le t. I est de cent quarante-trois pages; et le II, de cent cinquante-deux. J'en ajouterai la citation, précédée d'un B, à celle que fait Bayle, laquelle sera précédée d'un A. Ce dont il s'agit à présent se trouve donc, B,

* La plaisanterie roule sur ce qu'étant disciple de Gassendi, Chapelle admettoit le vide dans la nature.

« Montpellier, est hors de crainte, puisqu'il se trouve « en Avignon.

« Mais enfin me voilà sauvé,
« Car je suis en terre papale [1].

« Le malheureux d'Assoucy n'éprouva que trop le « préjudice que lui faisoit la relation de MM. de Ba- « chaumont et La Chapelle [2]. Il écrivit contre ce der-

t. II, chap. 9, pp. 121, 122; lettre du 25 juillet 1665, sec. édit. L'auteur parle à Chapelle :

« Vous croyiez n'en rien devoir au beau Phébus, quand on « vous a dit que mes ennemis, pour me détruire, avoient fait « voir votre libelle au pape Clément. Comme vous êtes avide de « gloire, vous ne vous sentiez pas d'aise; et, dans votre extatique « ravissement, je gage que vous n'auriez pas troqué cet honneur « contre un évêché; et je ne doute pas même que dans votre « imagination, blessée de la vanité des blessures que vous avez « faites à ma réputation, vous ne vous estimiez le premier écri- « vain de ce siècle, comme sans doute vous en êtes le plus dan- « gereux et le plus redoutable. »

[1] Ci, p. 49.

[2] D'Assoucy, *Aventures*, A, t. II, pp. 332, 333; B, t. II, chapitre 10, pp. 150, 151, 152. « C'est toujours un fort bas emploi « de médire, et j'estime qu'il est encore bien plus bas de mentir : « mais la dernière honte, c'est d'être calomniateur. Aussi, hors « quelques esprits, qui ont affinité avec le père du mensonge, je « n'ai vu que fort peu d'honnêtes gens qui, après avoir admiré ses « beaux vers (de Chapelle), n'aient craché contre ce libelle. Pour « moi, je suis le premier à les admirer, je les trouve très galants, « et quoique j'eu dusse pleurer, j'en ai pourtant ri jusqu'aux lar- « mes : mais, après avoir essuyé mes yeux, je ne suis pas le seul « qui, les considérant de plus près, ne les regarde que comme le « sublimé et l'arsenic, qui sont très beaux en apparence, et très « méchants en effet. C'est pourquoi il ne faut pas s'étonner si la « canaille qui, toujours affamée de poison, a dévoré ce libelle, « s'en lèche encore les doigts avec d'autant plus d'avidité, qu'elle « trouve dans ces sortes d'ouvrages des aliments plus conformes

« nier et lui dit bien des injures [1]; et, comme il pré-
« tendoit être celui qui lui avoit montré à faire des
« vers, et que l'on avoit vu des poésies à sa louange
« composées par M. Chapelle [2], il lui demanda raison
« de cette ingratitude et de cette inconstance [3]; il sou-

« à sa nature. Je ne dirai pas à combien de périls cet étrange « libelle m'a exposé, ni combien de fois il a servi de prétexte à la « lâcheté des hommes, pour persécuter en moi une vertu misé- « rable et désolée. Il suffit que l'on sache que cette médisance a « sapé en plusieurs endroits le fondement de ma fortune, et que « ce fut sur la foi de ce joyeux libelle que la canaille françoise « renégate de Rome disoit que je n'osois plus retourner à Paris; « d'où s'ensuivit cette étrange affaire qui, dans la première ville « du monde, a couronné toutes mes aventures. »

Il avoit été mis dans les prisons de l'inquisition à Rome, en 1667. Il ne parle point ici de sa prison de Paris, parce qu'il avoit écrit ses *Aventures* à Rome, avant de revenir en France. Il continue en parlant de Chapelle et de Bachaumont :

« Comme ils ont quelque bien et quelque esprit, ils laissent « Dieu au ciel et font les petits dieux en terre, et croient, à « l'ombre de leur qualité, que tout leur soit permis. Voilà le ca- « ractère de ces fous précieux, toujours enchantés de leur mérite « et toujours bien plus amoureux de la beauté de leurs pensées « que des charmes de leurs maîtresses; misérables Narcisses, en « qui la philautie (l'amour d'eux-mêmes) a tellement perverti le « sens, qu'ils aimeroient mieux perdre cent amis que d'avoir « étouffé un bon mot! »

[1] Il est vrai, d'Assoucy, dans vingt endroits et de vingt manières différentes, attribue à Chapelle ce dont le soupçon l'avoit fait arrêter lui-même à Montpellier. Il l'accuse d'être un calomniateur, et lui reproche sans cesse son ivrognerie. Mais si les autres accusations sont aussi bien fondées que cette dernière, on auroit tort de les appeler des *injures*. Ce ne sont rien moins que des *reproches injustes* : c'est ce que le mot d'*injures* signifie.

[2] Ci, XXXIII, p. 125, et XXXIV, p. 127.

[3] D'Assoucy, *Aventures*, A, t. II, pp. 262, 263, 264; B, t. II, chap. 9, pp. 114-119; lettre du 25 juillet 1665, sec. édit. « Je « m'étonne bien qu'étant toujours dans le temple de Bacchus, et

« tint qu'il étoit faux qu'il eût été rencontré par « ces voyageurs, ni proche de Montpellier ni à Avi–

« par conséquent dans cette aimable liqueur où l'on trouve la « vérité, vous ayez été assez ennemi de cette noble fille du ciel, « pour emprunter touts les traits du mensonge et de la calomnie, « pour me déshonorer dans un libelle qui vous déshonore bien « plus que moi; puisque après les témoins immortels de l'estime « que vous m'aviez fait paroître, et de l'amitié que vous m'aviez « jurée, ces vers que vous aviez mis au commencement de mes « ouvrages, et que, pour votre honneur, je vous représente au-« jourd'hui en cette lettre; vous ne sauriez vous rétracter, sans « passer pour un flatteur ou pour un perfide. »

Il rapporte là l'inscription pour son portrait (ci, XXXIV), laquelle commence par ces trois vers :

On vous avertit que voici
Le portrait du grand d'Assoucy,
Cette merveille de notre âge.

Il continue ensuite de cette manière :

« Depuis ces vers que vous me donnâtes pour mon portrait et « tant d'autres que vous avez composés à ma gloire, que vous a « fait ce *grand* d'Assoucy pour, après en avoir fait un géant, le « réduire à la taille d'un nain? Que vous a fait *cette merveille de* « *notre âge*, pour en faire le Thersite de notre siècle? Avoit-il « choqué la subtilité de vos pensées, ou la délicatesse de vos « sentiments? Vous avoit-il pressé à la table, prêché l'abstinence, « vanté la diète, ou baptisé votre vin? Quand il a fallu rendre « la bourse au coin d'une rue, n'a-t-il pas toujours suivi votre « exemple? S'est-il fait tirailler pour donner son manteau? Et « lorsqu'en osant crier au voleur, il vous a vu prendre la fuite, « dans cette extrémité vous a-t-il jamais abandonné d'un seul pas? « Pourquoi donc, après tant de témoignages réciproques d'ami-« tié, l'avez-vous pu traiter ainsi, ce pauvre d'Assoucy, qui ne « vous fit jamais rien, et qui seroit bien marri de vous avoir fait « quelque chose?... Est-ce ainsi que vous traitez vos amis? Vous « qui, du temps que vous recherchâtes ma connoissance, n'étiez « encore qu'un écolier, et qui, adorant mon esprit..., pour con-« duire vos pas sur le sacré mont, n'avez point eu d'autre guide « que moi, ni d'autre cheval pour vous y porter que mon Pégase?

« gnon [1]. Il assura qu'il n'étoit sorti de Montpellier que « trois mois après son élargissement, de sorte qu'ils

« Est-ce là le progrès que vous avez fait, marchant dessus mes « traces et suivant le chemin que je vous ai frayé? Indigne fils « des filles de mémoire, qui, au lieu de conserver leur splendeur « et leur pureté dans la personne de leurs illustres favoris, les « avez si indignement profanées, en contaminant ce qu'elles « avoient de plus précieux! Malheureux que vous êtes, qui avec « le mortel aconit de votre plume, étouffant les plantes les plus « rares que le Parnasse avoit cultivées avec plus de soin, et infec- « tant nuit et jour les nettes eaux de l'Hélicon, m'exposez touts « les jours aux reproches d'un Apollon, qui me veut chasser de « son temple pour vous avoir montré à faire des vers! »

Ces exclamations ont pour objet les traits de satire dont quelques poëtes et quelques gens de lettres sont frappés dans la conversation des *précieuses de Montpellier* (ci, pp. 35 et 36). D'Assoucy continue :

« Est-ce là, ingrat! ce que je vous ai enseigné? Cruel! qui, « après m'avoir ôté le bien, l'honneur et la vie, faites encore au- « jourd'hui trophée de mes disgrâces; et qui, comme un autre « Phalaris, après m'avoir égorgé en riant, avez trouvé le secret « de faire rire tout le monde de mes soupirs et de mes plaintes; « dites-moi, vous qui devez tirer vanité de me suivre, vous « ai-je servi de modèle à de semblables inhumanités? »

[1] *Ibid.* A, p. 455; B, t. II, chap. 9, p. 124; lettre du 25 juillet 1665, sec. édit.; et puis chap. 10, p. 146.

La lettre que je viens de citer commence (p. 114) par nier formellement ces deux rencontres : « Depuis le jour que vous me « donnâtes à dîner à Paris, au *Chêne vert*, où, si je ne me trompe, « vous bûtes tant à ma santé que vous en altérâtes la vôtre, je ne « me souviens pas de vous avoir vu dans aucun autre endroit de « cet hémisphère; cependant vous dites dans vos écrits que vous « m'avez rencontré à Montpellier, et depuis sur le chemin d'A- « vignon. »

Voyez ci-dessus, dans la note après les vers, comme il tourne en ridicule ces deux rencontres. On verra dans la seconde note qui va suivre, que la première de ces rencontres a servi deux autres fois à l'égayer.

« avoient avancé un grand mensonge, quand ils avoient « dit qu'ils l'avoient trouvé hors de cette ville-là, le jour « même qu'il fut mis en liberté [1]. Il prétend qu'ils ne « passèrent à Montpellier que deux ans après son aven- « ture, d'où il conclut qu'ils ont employé contre lui « une fiction très-maligne [2].

[1] A, pp. 164, 165; B, t. II, chap. 5, pp. 70, 71, 72.

[2] *Ibid.* Voici ce que j'ai promis par la note 1. Dans la lettre du 25 juillet 1665, sec. édit.; *Aventures*, B, t. II, chap. 9, pp. 122, 123, d'Assoucy montre ainsi l'absurdité du récit de la rencontre près de Montpellier: « Qui sera l'homme.... qui, sans passer pour « un fou, pourra croire que, sans le char de Médée ou d'Urgande « la déconnue, je me sois pu sauver d'une ville dans un temps « où tout le peuple, dites-vous, étoit répandu par les rues, tou- « tes les dames aux fenêtres pour donner le bonsoir à un homme « qui alloit briller dans le ciel par la mort d'Hercule; et qu'ayant « un page et des téorbes à charrier, je sois sorti de Montpellier en « plein jour, et (aie) marché sur le chemin qui mène en Avignon « avec la même quiétude que si j'eusse marché dessus vos terres. « Puisque vous étiez en si beau train d'écrire des sottises, que « n'ajoutiez-vous, pour faire une fable qui fût tout-à-fait digne « de son auteur et de mon intrépidité, que vous m'aviez prié de « faire dire à Pierrotin une chanson; et qu'ayant oublié mon livre « de tablature, comme Énée retourna dans la conflagration de « Troie, je retournai à Montpellier, où, à la barbe de toutes ces « bacchantes, je repris mon téorbe et mon livre que j'avois laissés « dans ma prison? Qu'en dites-vous? Cela auroit-il été beaucoup « plus sot que ce que vous avez si sottement inventé? Faut-il pas « avouer que vous êtes un pauvre faiseur de romans? »

Il revient à la charge, *ibid.*, chap. 10, p. 146:

« Quoique, depuis que nous dînâmes ensemble à Paris, au « *Chêne vert*, je ne l'aïe ni vu ni rencontré (Chapelle) en aucun « endroit de cet hémisphère, il ne laisse pas de faire dire à son « libelle effrontément que, fuyant de Montpellier comme Énée « de la conflagration de Troie, il me rencontra sur le chemin « d'Avignon, allant à pied, chargé d'un téorbe et suivi d'un page. « C'étoit bien assez, ce me semble, voire trop pour un homme

« Le mal est qu'encore qu'il les convainque de s'être « donné en cela toute la licence des écrivains de ro- « mans, il ne put nier le fonds de l'affaire ; car il avoue « qu'on le mit dans un cachot à Montpellier, et qu'on « l'accusa d'un commerce infame [1]. *Au lieu*, dit-il [2], « *d'attribuer au mérite de mon art la recherche que je faisois* « *d'un enfant pour le service de Madame royale, le peuple* « *disoit que c'étoit pour en trafiquer avec les princes d'Italie*, « ou *que, sous prétexte de musique* [3], *j'allois ainsi par le* « *monde chercher des enfants, non pour les faire chanter,* « *mais pour les vendre aux chirurgiens de Montpellier, pour* « *en faire des anatomies* [4]. *Que dirai-je de plus? Les catho-* « *liques, qu'en ce pays-là on appelle catholiques à gros* « *grains, m'appeloient parpaillot, et les parpaillots m'ap-* « *peloient athée. Mais les femmes galantes, plus amies de* « *leurs intérêts et plus spéculatives, laissant le bon Dieu* « *à part, m'appeloient hérétique, non en fait de religion,* « *mais en fait d'amour; et, sans se ressouvenir de tant de* « *sérénades que je leur avois données, et de tant de tendresses* « *que j'avois eues pour elles, quand, dès mes plus jeunes ans,*

« qui fuyoit de la rôtisserie, comme Panurge, et qui, comme « lui, avoit tant de chiens affriolés à sa queue. »

[1] Je ne vois pas à quoi tend cette réflexion de Bayle, ni quel malheur ce pouvoit être pour d'Assoucy, que de ne pouvoir pas nier qu'il eût été mis en prison, sous prétexte qu'il étoit coupable de ce commerce infame, dont les femmes l'accusoient. Il me semble au contraire que l'aveu qu'il fait de la cause de son emprisonnement ne pouvoit que tourner à son honneur, s'il étoit vrai que, lorsqu'il fut élargi par le présidial, bien loin qu'on eût contre lui, je ne dis pas des preuves, mais des présomptions juridiques, il ne se présenta pas même d'accusateur.

[2] D'Assoucy, *Aventures*, A, t. II, p. 128; B, t. II, chap. 3, page 48.

[3] *Ibid.* A, p. 109; B, p. 49.

[4] *Ibid.* A, p. 112; B, p. 50.

« *passant à Montpellier, je leur enseignois à jouer du luth* « *et leur mettois la main sur le manche, elles m'accusoient* « *injustement des duretés que jadis Orphée eut pour les Bac-* « *chantes; et tout cela sans autre fondement que leur chimé-* « *rique imagination déjà préoccupée par la renommée, qui* « *leur avoit appris les longues habitudes que j'avois eues* « *avec C.* [1], *feu D. B.* [2], *et feu C.* [3], *et fomentée par la* « *malignité de ces esprits irrités.* »

« Notez qu'il donne pour cause de toute cette persé- « cution la colère d'une dame *qui étoit adorée de tout Mont-* « *pellier* [4], *et qui ne manqua pas de bander touts les res-* « *sorts de son esprit, et d'employer toutes ses machines pour* « *le perdre* [5]. *Plusieurs précieuses prirent le parti de cette*

[1] Chapelle.

[2] Le baron de Blot.

[3] Je ne sais quel est celui-là.

[4] D'Assoucy, *Aventures*, A, t. II, p. 100; B, t. II, chap. 3, page 44.

[5] *Ibid.* A, p. 100; B, p. 45.

D'Assoucy n'étoit à Montpellier que pour y chercher un enfant, dont il pût faire un page de musique, parce qu'il n'en avoit plus qu'un appelé Pierrotin. « Or, ce Pierrotin, dit-il, *ibid.*, « pp. 43, 44, le plus grand chantre de l'univers et le plus grand « fou du monde, étoit si insensé, qu'il disoit ordinairement tout « le contraire de ce qu'il vouloit dire; et si médisant, qu'il ne « pardonnoit pas seulement à soi-même. C'est pourquoi, comme « l'indiscrétion et l'insolence des domestiques rejaillit ordinaire- « ment sur ceux qui ont soin de leur conduite et qui sont en puis- « sance de les réprimander, Pierrotin, qui étoit un fou indisci- « plinable et incorrigible, me faisant touts les jours de nouveaux « ennemis, n'eut pas de peine, durant six semaines que je de- « meurai à Montpellier, à me rendre l'objet de la haine publi- « que. Comme le mérite de sa voix lui donnoit accès dans toutes « les bonnes compagnies, il n'en sortoit jamais sans avoir drapé « le tiers et le quart. Nul ne se pouvoit sauver des mortelles « atteintes de sa langue; il n'y avoit point de puissance qui lui fît

« *femme irritée, et jurèrent sur leurs mouches, et par leur am-*
« *poule au fard, de ne se plâtrer jamais qu'elles n'eussent*
« *fait jeter ses cendres au vent* [1]. Il fut assez imprudent
« pour les brusquer dans un poëme qu'il fit courir sous
« le titre d'*Articles de paix aux précieuses de Montpellier.*
« C'étoient des vers fort choquants et fort satiriques [2].
« Elles en furent sans doute d'autant plus choquées,
« qu'il indiquoit librement la vraie raison pourquoi,
« à son dire, elles le persécutoient, et demandoient
« que sa punition servît d'exemple. Il leur promettoit
« d'être à l'avenir plus galant; il leur faisoit offre de
« ses forces, quoique un peu atténuées par l'âge.

« *Mais rassurez vos cœurs jaloux;*
« *Esclave des charmes plus doux,*
« *J'adore par-tout la nature.*

« peur...... Ainsi (pp. 44, 45) défrayant les uns aux dépens des
« autres, il n'y avoit ni mérite, ni condition, ni sexe qui fût
« exempt de ses morsures. Après avoir attaqué la réputation de
« la femme d'un conseiller, il porta son insolence jusque dans le
« temple d'une divinité mortelle qui étoit adorée de tout Mont-
« pellier. C'étoit la femme d'un colonel... Comme les belles per-
« sonnes puissantes et accréditées s'oublient quelquefois, cette
« dame, oubliant le respect qu'elle devoit aux couleurs de
« Madame royale, voulut attirer à soi Pierrotin, qui, de sa part,
« ne pouvant s'oublier soi-même jusques à ce point que de quit-
« ter pour une bourgeoise de Montpellier une si merveilleuse
« bourgeoise de Turin, au lieu de répondre à ses présents et à ses
« caresses, la traita avec tant d'indignité, que cette dame se
« voyant premièrement méprisée, et puis outragée par cette
« espèce d'injure qui doit être la plus sensible au beau sexe, elle
« tourna toute sa fureur contre moi; et quoique je n'aie jamais
« offensé personne, elle ne manqua pas de bander touts les res-
« sorts de son esprit, et d'employer toutes ses machines pour me
« perdre. »

[1] *Ibid.* A, p. 128; B, p. 52.

[2] La pièce est assez ingénieuse et versifiée avec une naïve faci-

« *Sans m'appliquer à la torture*,
« *Que la plus belle d'entre vous*
« *Vienne un peu tenter l'aventure;*
« *Je veux mourir sous l'imposture*,
« *Si je n'apaise son courroux*.
« *Sec et passé comme je suis*,
« *Et non du tout si beau qu'un ange* [1],
« *Je fais pourtant ce que je puis*.
« *Je ne suis pas un mâle étrange;*
« *Garçon loyal et bon chrétien*,
« *J'aime plus que votre entretien*.
« *Pourquoi donc, sexe au teint de rose*,
« *Quand la charité vous impose*
« *La loi d'aimer votre prochain*,
« *Me pouvez-vous haïr sans cause*,
« *Moi, qui ne vous fis jamais rien?*
« *Ah! pour mon honneur, je vois bien*
« *Qu'il vous faut faire quelque chose* [2].

lité. C'est peut-être ce que son auteur a fait de mieux. Il l'a placée dans ses *Aventures*, t. II, chap. 3, pp. 52-56.

[1] Si d'Assoucy ressembloit à la méchante gravure en bois qui se voit à la tête de ses *Aventures*, il étoit horriblement laid dans sa vieillesse; et, jeune, il ne devoit pas avoir été beau. Ce portrait fut fait après son retour de Rome et sa sortie du Châtelet, pour décorer ses *Aventures*. C'est ce qui suit de cette inscription, qui sans doute est de lui :

« Contemple en ce portrait ce miracle nouveau.
« C'est l'Ulysse du temps, qui, malgré la furie
« Des plus forts Aquilons, a sauvé son vaisseau,
« Et des plus fiers tyrans vaincu la tyrannie.
« Aujourd'hui son destin, des destins le plus beau,
« Parmi les plus heureux est bien digne d'envie;
« Puisque après mille morts, au sortir du tombeau,
« Il a pu redonner à sa chère patrie
« Encore, avant mourir, un trait de son pinceau

[2] D'Assoucy, *Aventures*, A, t. II, p. 122; B, t. II, pp. 54, 55.

« Au reste, il accusa Chapelle de lui avoir dérobé « cette pensée [1].

« Voyez la note [2], et n'écoutez point les réflexions de « quelques esprits médisants.

« Ils disent que l'incontinence étant la plus ferme « colonne de l'empire de la galanterie, c'est en vain « qu'on demanderoit dans un état de disgrâce : *Mais « qu'ai-je fait? De quel crime m'accuser? Je ne me sens « coupable d'aucun attentat; je me suis tenu en repos; je*

[1] *Ibid.* A, p. 268; B, t. II, ch. 9, pp. 119, 121. *Lettre du 25 juill.* 1669, *sec. édit.* « C'est donc vous.... qui, faisant semblant « d'ignorer pourquoi je tiens des enfants qui, après moi, n'ont « point d'autres maîtres que des rois, voulez, par vos malicieuses « interrogations, que l'on croie ce qu'après la très particulière « connoissance que vous devez avoir de mes inclinations et de « mes mœurs, vous deviez dissuader. Enfin, c'est vous qui ne « faites aucun scrupule de vous servir contre moi de mes propres « armes. Mes expressions, mes pensées, tout vous est bon; et, « comme entre amis les biens sont communs, vous ne vous sou- « ciez pas que l'on sache que vous vous accommodez du plus « beau et du meilleur de mon crû, quand, pour divertir le lec- « teur, vous avez si ingénieusement transplanté dans vos écrits « ce que mes vers avoient dit avant votre prose, après l'avoir « arraché de ce couplet que je fis à Montpellier, pour me moquer « de ces femmes à qui je n'avois jamais rien fait :

« *Sec et pâle comme je suis,* »

et le reste jusqu'à la fin des vers rapportés ci-dessus dans le texte. Il ajoute ensuite : « Il ne leur fit jamais rien, dites-vous; vous ne « me ressemblez pas, vous ne leur en avez que trop fait. »

[2] Voici l'endroit de la relation de Chapelle :

« L'on auroit dit, à voir ainsi
« Ces bacchantes échevelées,
« Qu'au moins ce monsieur d'Assoucy
« Les auroit toutes violées;

« et cependant il ne leur avoit jamais rien fait. » Ci, p. 38.

« *n'ai rien fait.* Mauvaise voie de se justifier; car c'est « principalement par le *quiétisme* ou par l'inaction « qu'on devient coupable auprès des personnes qui « gouvernent cet empire. On y regarde les fainéants « comme de très mauvais sujets. L'oisiveté est le plus « grand crime de félonie qu'on puisse commettre; c'est « le crime de lèse-majesté au premier chef. Les péchés « de commission en ce pays-là sont plus légers que les « péchés d'omission; ceux-ci ne sont jamais véniels, ce « sont des fautes irrémissibles. On déposera plutôt, « dans un état politique, les tyrans que les fainéants; « mais dans cet autre monde dont nous parlons, la plus « juste cause de déposer, d'exiler, etc., est celle que les « François alléguèrent contre les rois de la première « race; il vaudroit mieux avoir commis plusieurs vio- « lences que de mériter l'épithète que l'on donna à un « certain prince [1]. Voilà les médisances que je vous « conseille de n'écouter pas. »

[1] *Ludovicus nihil fecit.* Ce fut le dernier roi de France de la seconde race.

FIN DES ÉCLAIRCISSEMENTS.

TABLE

DES PIÈCES CONTENUES DANS LE VOYAGE DE CHAPELLE ET DE BACHAUMONT.

Dans le titre de toutes les éditions le nom de Bachaumont précède celui de Chapelle. J'ai changé cet ordre, parce que Chapelle est le principal auteur de l'ouvrage, et qu'il y parle le premier.

L'édition de 1732 diffère en beaucoup d'endroits de toutes les autres ; mais elle est venue trop tard à ma connoissance pour que j'en fisse tout l'usage que j'aurois pu. J'avertis seulement ici qu'on ne doit point réimprimer le *Voyage* sans consulter cette édition, dont quelques leçons sont préférables aux anciennes, et même à celles du texte de M. de La Monnoye, que j'ai suivi.

Page 1, note 1. Elle est de M. de La Monnoye, qui s'est trompé. Chapelle, à la fin de l'ouvrage, l'adresse à MM. les aînés Broussin; ces aînés sont, non le marquis et l'abbé, mais le marquis et le comte du Broussin.

OEUVRES DIVERSES DE CHAPELLE.

1. Épigramme faite sur le champ pour répondre à Despréaux, qui lui reprochoit la trop grande négligence de sa versification :

Recueil de Pièces choisies, tant en prose qu'en vers (par M. de La Monnoye); La Haye, 1714. 2 vol. in-8°, préface. *Manuscrit du prince d'Auvergne*, où je l'ai

ÉCLAIRCISSEMENTS.

FIN DE LA TABLE DU VOYAGE ET DES ŒUVRES DIVERSES DE CHAPELLE ET DE BACHAUMONT.

VOYAGE

DE LANGUEDOC

ET DE PROVENCE,

PAR LEFRANC DE POMPIGNAN.

VOYAGE
DE LANGUEDOC
ET
DE PROVENCE.

A Mirabeau, le 24 septembre 1740.

C'est donc très sérieusement, madame [1], que vous demandez la relation de notre voyage? Vous la voulez même en prose et en vers. C'est un marché fait, dites-vous; nous ne saurions nous en dédire. Il faut bien vous en croire; mais croyez aussi que jamais parole ne fut plus légèrement engagée. Je suis sûr

Que tout homme sensé rira
D'une entreprise si falote;
Que personne ne nous lira,
Ou que celui qui le fera,
A coup sûr, très fort s'ennuîra;
Que vers et prose on sifflera;
Et que, sur cette preuve-là,
Le régiment de la calotte
Pour ses voyageurs nous prendra.

Quoi qu'il en puisse arriver, le plus grand malheur seroit de vous déplaire. Nous obéirons de

[1] Madame la comtesse de Caraman.

notre mieux. Mais gardez-nous au moins le secret : un ouvrage fait pour vous ne doit être mauvais qu'incognito.

Comme ce n'est point ici un poëme épique, nous commencerons modestement par Castelnaudary, et nous n'en dirons rien.

Narbonne, ayant été le premier objet de notre attention, fera aussi le premier article de notre itinéraire. N'y eût-il que ses anciennes inscriptions qu'a si fort respectées le temps, cette Narbonne méritoit un peu plus d'égards que n'en ont eu les deux célèbres voyageurs. Nous pouvons attester qu'il n'y plut ni n'y tonna pendant plus de quatre heures, et que jamais le ciel ne fut plus serein que lorsque nous en partîmes.

Mais, vu le local enterré
De la cité primatiale,
Nous croyons, tout considéré,
Que, quand la saison pluviale,
Au milieu du champ labouré,
Ferme la bouche à la cigale,
Toutes les eaux ont conjuré
D'environner, bon gré, mal gré,
La ville archiépiscopale;
Ce qui rend ce lieu révéré
Un cloaque beaucoup trop sale,
De quoi Chapelle a murmuré;
Mais d'un ton si peu mesuré,
Qu'il en résulte grand scandale;
Au point qu'un prébendier lettré
De l'église collégiale
Nous dit, d'un air très assuré,
Que ce *Voyage* célébré
N'étoit au fond qu'œuvre de balle,

Et que Narbonne, qu'il ravale,
Ne l'avoit jamais admiré.

Le fait, madame, est vrai à la lettre. À telles enseignes que le docte prébendier se dessaisit en notre faveur, avec une joie extrême, de l'œuvre de ces messieurs, qui lui paroissoient de très mauvais plaisants. Ce n'est pas, au reste, le seul plaisir qu'il nous eût fait. Ce généreux inconnu nous avoit menés au palais archiépiscopal admirer les antiquités qu'on y a recueillies. Nous vîmes toute la maison qui est grande, noble, claire même, en dépit de tout ce qui devroit la rendre obscure. Mais on a logé un peu haut le primat d'Occitanie. Nous avions ensuite suivi notre guide à la métropole, qui sera une fort belle église, quand il plaira à Dieu et aux états de faire finir la nef. Quant à ce tableau si dénigré dans l'œuvre susdit, messieurs de Narbonne le regrettent touts les jours malgré la copie que M. le duc d'Orléans leur en laissa libéralement, mais qu'ils trouvent fort médiocre, quoique le Lazare y soit peut-être aussi noir que dans l'original.

Nous reprîmes notre chemin, et parcourûmes gaiement les chaussées qui mènent à Béziers. Cette ville est pour ses habitants un lieu céleste, comme il est aisé d'en juger par un passage latin d'un de leurs auteurs, dont je vous fais grâce. La nuit nous ayant surpris avant d'y être arrivés, nous fûmes tentés d'y coucher.

Mais, sachant par tradition,
Que, dans cette agréable ville,

Pour le fou de chaque saison,
Très prudemment chaque maison
A soin d'avoir un domicile;
Et craignant pour mon compagnon,
Qui pour moi n'étoit pas tranquille,
Nous criâmes au postillon
Au plus vîte de faire gilles.

Ce fut donc à Pésenas que nous allâmes chercher notre gîte. Il étoit tard quand nous y arrivâmes; les portes étoient fermées. Nous en fûmes si piqués, que nous ne voulûmes plus y entrer, quand on les ouvrit le lendemain matin. Mais que nous fûmes enchantés des dehors! Il n'en est point de plus riants ni de mieux cultivés. Quoique Pésenas n'ait pas de proverbe latin en sa faveur, sa situation vaut bien celle de Béziers. La chaussée qui commence après les casernes du roi, et sur la beauté de laquelle on ne peut trop se récrier, ne dura pas autant que nous aurions voulu. Elle aboutit à une route assez sauvage qui nous conduisit à Vallemagne, lieu passablement digne de la curiosité des voyageurs.

Près d'une chaîne de rochers,
S'élève un monastère antique.
De son église très gothique,
Deux tours, espèce de clochers,
Ornent la façade rustique.
Les échos, s'il en est dans ce triste séjour,
D'aucun bruit n'y frappent l'oreille,
Et leur troupe oisive sommeille
Dans les cavernes d'alentour.

« Dépêche, dis-je à un postillon de quatre-

« vingts ans, qui changeoit nos chevaux : l'hor-
« reur me gagne; quelle solitude! c'est la Thé-
« baïde en raccourci. Allons, l'abbé; ni vous ni
« moi ne commerçons avec les anachorètes. —
« Eh! de par touts les diables, ce sont des Ber-
« nardins, » s'écria le maître de la poste, que nous ne croyions pas si près de nous. Or, vous saurez que ce bon homme pouvoit faire la différence d'un anachorète et d'un Bernardin; car il avoit sur un vieux coffre, à côté de sa porte, quelques centaines de feuillets de la vie des pères du désert, rongés des rats. « Si vous voulez dîner,
« ajouta-t-il, entrez; on vous fera bonne chère.

« Nos moines sont de bons vivants,
« L'un pour l'autre fort indulgents,
« Ne faisant rien qui les ennuie,
« Ayant leur cave bien garnie,
« Toujours reposés et contents,
« Visitant peu la sacristie;
« Mais quelquefois, les jours de pluie,
« Priant Dieu pour tuer le temps. »

Il est vrai qu'ils avoient profité de cette matinée-là, qui étoit sombre et pluvieuse, pour dépêcher une grand'messe. Nous gagnâmes le cloître. Croiriez-vous, madame, qu'un cloître de solitaires fût une grotte enchantée? Tel est pourtant celui de l'abbaye de Vallemagne; je ne puis mieux le comparer qu'à une décoration d'opéra. Il y a sur-tout une fontaine qui mériteroit le pinceau de l'Arioste. Elle ressemble, comme deux gouttes d'eau, à la fontaine de l'Amour.

Sur sept colonnes, des feuillages,
Entrelacés dans des berceaux,
Forment un dôme de rameaux
Dont les délicieux ombrages
Font goûter, dans des lieux si beaux,
Le frais des plus sombres bocages.
Sous cette voûte de cerceaux,
La plus heureuse des Naïades
Répand le cristal de ses eaux,
Par deux différentes cascades.
Au pied de leur dernier bassin,
Un frère, garçon très capable,
Entouré de flacons de vin,
Plaçoit le buffet et la table.
Tout auprès, un dîner dont la suave odeur
Auroit du plus mince mangeur
Provoqué la concupiscence,
Tenu sur des fourneaux à son point de chaleur,
Pour disparoître, attendoit la présence
De quatre Bernardins qui s'ennuyoient au chœur.

Dans ce moment, nous enviâmes presque le sort de ces pauvres religieux. Nous nous regardions de cet air qui peint si bien touts les mouvements de l'ame. Chacun de nous appliquoit ce qu'il voyoit à sa vocation particulière, et nous nous devinions sans nous parler.

L'abbé convoitoit l'abbaye.
Pour moi, qui pensois moins à Dieu;
Ah! disois-je, si dans ce lieu
Je trouvois Iris ou Sylvie!

Car voilà les hommes : ce qui est un sujet d'édification pour les uns, est un objet de scandale pour les autres. Que de morale à débiter là-dessus! Prenons congé de notre délicieuse fontaine; elle nous a menés un peu loin.

O fontaine de Vallemagne !
Flots sans cesse renouvelés,
La plus agréable campagne
Ne vaut pas vos bords isolés.

Il n'y avoit plus qu'une poste pour arriver à Loupian, lieu célèbre par ses vins, dont nos devanciers voulurent se mettre à portée de juger. Leurs imitateurs en ce point seul, nous nous y arrêtâmes. Mais l'année, nous dit-on, n'avoit pas été bonne. L'hôtesse entreprit de nous dédommager avec des huîtres d'un goût fort inférieur à celles de l'Océan.

Remontés en chaise, nous nous livrions à l'admiration que nous causoit la beauté du pays,

Quand deux gentilles demoiselles,
D'un air agréable et badin,
Qui n'annonçoit pas des cruelles,
Nous arrêtèrent en chemin.

Elles nous demandèrent des places dans notre chaise pour aller jusqu'au village prochain, qui étoit le lieu de la poste. L'abbé fut impoli pour la première fois de sa vie; il les refusa inhumainement, et je fus obligé, malgré moi, d'être de moitié dans son refus.

Nous commencions alors à côtoyer l'étang de Thau, qui se débouche dans le golfe de Lyon par le port de Cette et par le passage de Maguelonne. Il fallut descendre en faveur de mon compagnon, qui voyoit pour la première fois les campagnes

d'Amphitrite, et qui vouloit contempler à son aise

Ce vaste amas de flots, ce superbe élément,
De l'aveugle fortune image naturelle,
Comme elle séduisant, et perfide comme elle :
Asile des forfaits, noir séjour des hasards,
Théâtre dangereux du commerce et de Mars ;
Des plus rares trésors source avare et féconde,
Et l'empire commun de touts les rois du monde.

Nous arrivâmes enfin à Montpellier. Cette ville n'aura rien de nous aujourd'hui, madame, et vous vous passeriez bien de savoir qu'après nous être fait d'abord conduire au Jardin royal des Plantes, et avoir parcouru légèrement au retour tout ce qu'on est dans l'usage de montrer aux étrangers, nous vînmes avec empressement chercher un excellent souper, auquel nous étions préparés par le repas frugal que nous avions fait à Loupian.

La matinée du lendemain fut employée à visiter la Mosson et la Verune. Les eaux et les promenades de celle-ci ne méritent guère moins de curiosité que la magnificence de la première, où il y a des beautés royales, mais où, sans être difficile à l'excès, on peut trouver quelques défauts, auxquels, à la vérité, le seigneur châtelain est en état de remédier.

Nous nous hâtâmes après cela de gagner Lunel, où nous fûmes accueillis par M. de La Graulet, major du régiment de Duras, qui commandoit dans ce quartier. Il nous donna un aussi bon souper que

s'il nous eût attendus. L'abbé en profita médiocrement.

Il quitta cette bonne chère
Pour une dévote action,
Que ceux de sa profession
Ne font pas trop pour l'ordinaire.
Ce fut, je crois, son bréviaire
Qui causa sa désertion.
Notre convive militaire
Partagea mon affliction.
Mais comme, en toute occasion,
La Providence débonnaire
Compense d'une main légère
Plaisir et tribulation,
La retraite de mon confrère
Grossit pour moi la portion
D'un vin de Saint-Émilion
Qu'à Lunel je n'attendois guère.

Une partie de la nuit se passa joyeusement à table. Nous nous séparâmes de notre hôte à huit heures du matin, et nous courûmes à Nîmes pour y admirer ces ouvrages si supérieurs aux ouvrages modernes, si dignes de la poésie la plus majestueuse; en un mot, les chefs-d'œuvre immortels dont cette cité, autrefois si considérable, a été enrichie par les Romains. Les arènes s'aperçoivent d'aussi loin que la ville même :

Monument qui transmet à la postérité
Et leur magnificence et leur férocité:
Par des degrés obscurs, sous des voûtes antiques,
Nous montons avec peine au sommet des portiques.
Là, nos yeux étonnés promènent leurs regards
Sur les restes pompeux du faste des Césars.
Nous contemplons l'enceinte où l'arène, souillée

Par tout le sang humain dont elle fut mouillée,
Vit tant de fois le peuple ordonner le trépas
Du combattant vaincu qui lui tendoit les bras.
Quoi! dis-je, c'est ici, sur cette même pierre,
Qu'épargnèrent les ans, la vengeance et la guerre,
Que ce sexe si cher au reste des mortels,
Ornement adoré de ces jeux criminels,
Venoit d'un front serein, et de meurtres avide,
Savourer à loisir un spectacle homicide!
C'est dans ce triste lieu qu'une jeune beauté,
Ne respirant ailleurs qu'amour et volupté,
Par le geste fatal de sa main renversée,
Déclaroit sans pitié sa barbare pensée,
Et conduisoit de l'œil le poignard suspendu,
Dans les flancs du captif à ses pieds étendu!

Des voyageurs font des réflexions à propos de tout. J'avoue, madame, que la tirade est un peu sérieuse; je vous en demande pardon. La vue d'un amphithéâtre romain a réveillé en moi les idées tragiques.

Ce seroit ici le lieu de vous donner quelque idée des autres antiquités de Nîmes. La Tour-Magne, le temple de Diane et la fontaine qui est auprès, ont dans leurs ruines mêmes quelque chose d'auguste. Mais ce qu'on appelle la Maison-Carrée, édifice qu'on regarde comme le monument de toute l'antiquité le plus conservé, frappe et fixe les yeux les moins connoisseurs.

On trouve à chaque pas des bas-reliefs et des inscriptions. Les aigles romaines se voient par-tout. Enfin, par je ne sais quel enchantement, on s'imagine, plus de treize cents ans après l'expulsion totale des Romains hors des Gaules, se retrouver

avec eux, habiter encore une de leurs colonies. Nous en séjournâmes plus long-temps à Nîmes. Un jour franc nous suffit à peine pour tout voir et revoir. Ce temps d'ailleurs, grâce à M. d'Apremont [1], ne pouvoit être mieux employé ; il ne nous quitta point, et l'on ne sauroit rien ajouter à la réception qu'il nous fit.

Or donc prions la Providence
De placer toujours sur nos pas
Le Languedoc et la Provence,
Et sur-tout messieurs de Duras :
Rencontre douce et gracieuse
Pour les voyageurs leurs amis,
Autant qu'elle seroit fâcheuse
Pour les bataillons ennemis.

Il nous restoit le pont du Gard. Notre curiosité, excitée de plus en plus, nous fit quitter le chemin de la poste. Après une infinité de détours tortueux entre deux montagnes, nous nous trouvâmes sur les bords du Gardon, ayant en perspective le pont, ou plutôt trois ponts l'un sur l'autre.

Pour vous peindre le pont du Gard,
Il nous faudroit employer l'art
Et le jargon d'un architecte ;
Mais nous pensons qu'à cet égard,
De notre couple trop bavard
La science vous est suspecte ;
Aussi, sans courir de hasard,
Notre muse très circonspecte
Ne fera point de fol écart

[1] Lieutenant-colonel du régiment de Duras.

Sur ces arches qu'elle respecte,
Qui sans doute périront tard.

Ici, madame, l'admiration épuisée fait place à une surprise mêlée d'effroi. Il nous fallut plusieurs heures pour considérer ce merveilleux ouvrage. Imaginez deux montagnes séparées par une rivière, et réunies par ce triple pont, où la hardiesse le dispute à la solidité. Nous grimpâmes jusque sur l'aqueduc, que nous traversâmes presque en rampant d'un bout à l'autre,

Offrant un culte romanesque
A ces lieux dérobés aux coups
De la barbarie arabesque,
Et même échappés au courroux
De ce pourfendeur [1] gigantesque
Qui des Romains fut si jaloux,
Que sa fureur détruisit presque
Ce que le temps laissoit pour nous;
Examinant à deux genous
Un débris de peinture à fresque [2],
Et d'un œil anglois ou tudesque,
Dévorant jusques aux caillous.

Puis quittant à regret, quoique avec une sorte de confusion, un monument trop propre à nous

[1] Charles-Martel.

[2] Dans l'édition qui a été faite de cet opuscule à Amsterdam, l'éditeur a mis ici une note qu'il est nécessaire de relever. Elle porte sur ce vers :

Un débris de peinture à fresque.

« C'est ce qu'aucun voyageur, dit-il, n'avoit encore remarqué. » Il se trompe fort. Voici les propres paroles de M. Gautier, architecte et inspecteur des grands chemins, ponts et chaussées du

convaincre de la supériorité sans bornes des Romains, nous poursuivîmes notre route, et ne fûmes plus occupés après cela que du plaisir de revoir bientôt un ami fort cher que nous allions chercher de si loin. Cette idée flatteuse fut le sujet de notre conversation le reste de la journée. Sur le soir, l'approche de Villeneuve fit diversion à nos entretiens. Du haut de la montagne, d'où nous l'aperçûmes, cette jolie ville paroît être dans la plaine, quoique sur une côte fort élevée. La beauté du paysage et la largeur du Rhône forment le point de vue le plus surprenant et le plus agréable.

C'est ici que du Languedoc
Finit la terre épiscopale;
A l'autre rive, sur un roc,
Est la citadelle papale
Que, sous la clef pontificale,
Les gens de soutane et de froc
Défendroient fort bien dans un choc,
Avec une ardeur sans égale,
Contre les troupes de Maroc,
La mer leur servant d'intervalle.

Nous passâmes les deux bras du Rhône, et nous arrivâmes à Avignon, au milieu des cris de joie et des acclamations d'un peuple immense. N'allez pas croire que tout ce tintamarre se fît pour nous. On célébroit alors dans cette ville l'exaltation de

royaume, dans son *Histoire de la ville et des antiquités de Nîmes* : « Cet aqueduc en dedans est incrusté par les côtés d'une couche « de ciment..... Il m'a paru..... qu'on y avoit passé par-dessus « encore une couche de peinture de belrouge. Je n'ai su distin- « guer si c'est à fresque ou bien avec huile. »

Benoît XIV. Les fêtes duroient depuis trois jours. Nous vîmes la dernière, et sans doute la plus belle.

Nos yeux en furent éblouis.
L'art, la richesse, l'ordonnance,
Avoient épuisé la science
Des décorateurs du pays.

Au milieu d'une grande place,
Douze fagots, mal assemblés,
D'une nombreuse populace
Excitoient les cris redoublés.
Tout autour cinquante figures
Qu'on nous dit être des soldats,
Pour faire cesser le fracas,
Vomissoient un torrent d'injures;
Mais, de peur des égratignures,
Ils crioient et ne bourroient pas.

Alors les canons commencèrent.
Le commandant, vêtu de bleu,
Aux fusiliers qui se troublèrent
Permit de se remettre un peu.
Puis leurs vieux mousquets ils levèrent.
Trente-quatre firent long feu,
Et quartorze en tirant crevèrent.
Si personne ne fut tué,
Ou pour le moins estropié
Par cette comique décharge,
C'est un miracle, en vérité,
Qui mérite d'être attesté.
Mais nous prîmes soudain le large,
Voyant que l'alguazil-major
Vouloit faire tirer encor.

Nous entrâmes en diligence
Au palais de son excellence
Monseigneur le vice-légat.
C'est là que pour Rome il préside,
Et c'est dans sa cour que réside

Toute la pompe du comtat.
D'abord ni lanterne ni lampe,
La nuit, n'éclaire l'escalier:
Il fallut, pour nous appuyer,
A tâtons du fer de la rampe
L'un et l'autre nous étayer.
Après avoir à l'aventure
Fait en montant plus d'un faux pas,
Nous trouvons une salle obscure,
Où, sur quelques vieux matelas,
Quatre Suisses de Carpentras
Ne buvoient pas l'eau toute pure.
Mais rien de plus ne pûmes voir.
Un vieux prêtre, entr'ouvrant la porte
D'un appartement assez noir,
Dit : « Allons, vîte, que l'on sorte;
« Tout est couché, messieurs, bonsoir. »

Notre ambassade ainsi finie,
Nous revînmes à notre hôtel,
Où Dieu sait quelle compagnie
D'une table assez mal servie
Dévora le régal cruel.

La maîtresse, d'ailleurs polie,
Pour nous exprès avoit trouvé
Un de ces batteurs de pavé,
Vrais doyens de messagerie,
Sur le front desquels est gravé
Qu'ils ont menti toute leur vie.
Il venoit de passer les monts.
Mon bavard, sans nulle semonce,
Faisant et demande et réponse,
Parle d'églises, de sermons,
De consistoires, d'audiences,
De prélats, de nonnains, d'abbés,
De moines et de sigisbés,
De miracles et d'indulgences,
Du doge et des procurateurs,
Des francs-maçons et des trembleurs,

De l'opéra, de la gazette,
De Sixte-Quint, de Tamerlan,
De Notre-Dame de Lorette,
Du sérail et de Kouli-Kan,
De vers et de géométrie,
D'histoire, de théologie,
De Versailles, de Pétersbourg,
Des conciles, de la marine,
Du conclave, de la tontine,
Et du siége de Philisbourg.
Il partoit pour le Nouveau-Monde;
Mais de dépit je me levai,
Et promptement je me sauvai,
Comme il faisoit déjà sa ronde
Dans les plaines du Paraguay.

J'arrive enfin au domicile
Qui, jusqu'au retour du soleil,
Sembloit au moins pour mon sommeil
M'assurer un commode asile;
J'y fus aussitôt infecté
Par l'odeur d'un suif empesté,
Reste expirant de la bougie,
Dont avec prodigalité
Toute cette ville ébaudie
Ornoit portail et galerie,
En l'honneur de sa sainteté.

Je n'en fus pas quitte pour ce vilain parfum. Un nuage de cousins me tint compagnie toute la nuit; ce qui me rappela fort désagréablement un certain voyage d'Horace, dont la relation vaut un peu mieux que celle-ci.

Cependant l'aurore vermeille
Répand ses feux sur l'horizon;
Je me lève, l'abbé s'éveille.
J'entends le fouet du postillon.

Ce fut pour moi bruit agréable ;
Adieu donc, ville d'Avignon,
Ville pourtant très respectable,
Si dans tes murs tout curieux
Qui va voir faire l'exercice
Risquoit moins sa vie ou ses yeux,
Et qu'un bon ordre de police
Mît touts les conteurs ennuyeux
Dans les prisons du Saint-Office.

Rien de plus beau que l'entrée du comtat par le Languedoc ; rien de plus charmant que la sortie d'Avignon par la Provence.

Des deux côtés d'un chemin comparable à ceux du Languedoc, règnent des canaux qui le traversent en mille endroits. La Durance en fournit une partie; les autres viennent de Vaucluse. Le cristal transparent des uns, l'eau trouble des autres, font démêler aisément la différence de leurs sources. De hauts peupliers, semés sans ordre, y défendent du soleil, dont l'ardeur commence à être extrême. On touche à la province du royaume la plus méridionale. La Durance, qu'on passe à Bompar, nous fit entrer insensiblement en Provence.

D'arides chemins, une chaîne de montagnes, des oliviers pour toute verdure, telle est la route qui nous conduisit à Aix, grande et belle ville qui vaut bien un article à part. Nous vous le réservons, madame, pour le second volume de cet ouvrage mémorable.

Ici finira, en attendant, le bavardage du couple d'amis voyageurs, qu'un second passage de la Durance, à quatre ou cinq lieues d'Aix, fit enfin ar-

river au terme de leurs courses, au château de Mirabeau :

C'est de ce brûlant rivage,
Dont l'ardente aridité
Offre le pin pour bocage,
Un désert pour paysage
Par les torrents humecté :
Lieux où l'oiseau de carnage
Dispute au hibou sauvage
D'un roc la concavité ;
Un chêne détruit par l'âge,
Noir théâtre de la rage
De plus d'un vent redouté,
Où l'époux peu respecté
D'une déesse volage
Forge par maint alliage
Les traits de la déité
Qui, d'un sourcil irrité,
Étonne, ébranle, ravage
L'univers épouvanté.
Mais laissons ce radotage.
De ce lieu très peu flatté,
J'ose vous offrir l'hommage
D'un mortel peu dans l'usage
De trahir la vérité.
Si réunir tout suffrage
Sans l'avoir sollicité;
Si noblesse sans fierté,
Agrément sans étalage,
Raisonsans austérité,
Font un unique assemblage;
Ces traits, votre heureux partage,
Honorent l'humanité.
Hélas! la naïveté
De ce compliment peu sage
Doit vous plaire davantage
Qu'un discours plus apprêté,
Dont le brillant verbiage
Manque de réalité.

Si de ma témérité
J'ai cru cacher le langage
Sous l'auspice accrédité
De l'agréable voyage
Qui par fameux personnage
Va vous être présenté;
Pardonnez ce badinage,
Voyez mon humilité;
De l'éclat d'un faux plumage
Je ne fais point vanité.
La modestie, à mon âge,
N'est commune qualité.

On vous ment sur Mirabeau, madame la comtesse. L'auteur, très véridique d'ailleurs, s'est égayé sur la peinture qu'il fait de lui et de ses états. Il vous donne pour un désert affreux un séjour aussi beau qu'il soit possible d'en trouver un dans un pays de montagnes :

Car nous lisons dans des chroniques
Qui ne sont pas encor publiques,
Qu'autrefois le bon roi René,
Dans cet asile fortuné,
Faisoit des retraites mystiques.
On voit même un canal fort net,
Où, sans tasse ni gobelet,
Ce roi buvoit l'eau vive et pure
Dont la fraîcheur et le murmure
L'endormoient dans un cabinet
Formé de fleurs et de verdure;
Et de nos jours une beauté
Qui n'étoit rien moins que bigote,
Avec une sœur peu dévote,
Y chercha l'hospitalité.
C'étoit la fugitive Hortense,
Laquelle, nous dit-on ici,
Sur les rives de la Durance
Ne pourchassoit pas son mari.

Voilà ce que c'est, madame, que ce lieu si fort défiguré par son seigneur. Que ne peut-on vous faire connoître aussi, telle qu'elle est, la dame du château ! Cette entreprise passe nos forces. Il est difficile de bien louer ce qui est véritablement louable. Peindre madame la marquise de Mirabeau [1], c'est peindre la douceur, la raison, les bienséances et la vertu même.

Oh ! pour cette fois, taisons-nous.
Dieu vous garde, aimables époux
Que chacun chérit et révère.
De notre long itinéraire
L'ennui retombera sur nous,
S'il n'a le bonheur de vous plaire.

[1] La mère de l'ami des hommes. (On sait que le marquis de Mirabeau est l'auteur d'un livre intitulé : *l'Ami des hommes*.)

SUITE

DU VOYAGE DE LANGUEDOC ET DE PROVENCE.

A Mirabeau, le 28 octobre 1740.

Imaginez trois voyageurs,
Et qui pourtant ne sont menteurs,
Qu'une voiture délabrée,
Par deux maigres chevaux tirée,
Pendant trois jours a fracassés,
Disloqués, meurtris et versés
Jusqu'à certain lieu plein d'ornières,
Où lesdits chevaux, morts de faim,
Malgré mille coups d'étrivières,
Se sont arrêtés en chemin,
Nous faisant clairement comprendre
Qu'ils avoient assez voyagé,
Que de nous ils prenoient congé,
Et qu'ils nous prioient de descendre.

Jugez donc, après ce cadeau,
De quel air, sans feu ni manteau,
Par une nuit très pluvieuse,
Notre troupe fort peu joyeuse,
Traversant à pied maint coteau,
Au bout d'une route scabreuse,
Parvint enfin jusqu'au château.
Peignez-vous dans cette aventure
Trois têtes dont la chevelure,
Distillant l'eau de toutes parts,
Imite assez bien la figure
Des Scamandres et des Sangars.

Voilà, madame, le portrait au naturel d'un mar-

quis fort aimable, d'un sénateur qui ne peut se louer lui-même, parce qu'il tient la plume, et d'un très joli chevalier de Saint-Jean de Jérusalem. Nous arrivons ; et mon premier soin, dans l'attirail que je viens de vous décrire, est d'obéir à vos ordres. Ma première gazette a eu le bonheur de vous plaire. Je vais risquer la seconde avec l'aide de mes compagnons.

Demain nos muses reposées,
Fraîches, vermeilles et frisées,
Mettront d'accord harpes et luth,
Et vous paieront leur tribut.

---

29 octobre 1740.

Nous voici bien éveillés, quoiqu'il ne soit que midi. L'atelier est prêt ; nous commençons sans préambule.

Victimes de notre curiosité, nous partîmes le 15 de ce mois. La description de notre équipage paroît propre à être placée dans un ouvrage fait uniquement pour vous amuser.

Toi qui crayonnes en pastel,
Viens, accours, muse subalterne ;
Peins-nous partant d'un vieux châtel,
Plus fiers que gendarmes de Berne ;
Et toi, railleur universel,
Dieu polisson, je me prosterne
Devant ton agréable autel.
Ton influence me gouverne,
Père heureux de la baliverne :

Prête à ma muse ce vrai sel
Dont tu sus enrichir Miguel [1]
Et priver tout auteur moderne.

Tel qu'en sortant du Toboso,
Le sieur de la Triste Figure,
Piquant sans succès sa monture,
Malgré les conseils de Sancho,
Courut, suivant son vertigo,
Aux moulins servir de mouture;
De même en piteuse voiture,
Chacun de nous criant ho, ho,
Bravant et chute et meurtrissure,
Voulut faire trotter Clio.
Pour moi, trop foible par nature,
J'osai, chétive créature,
Me plaindre autrement qu'*in petto;*
Soit respect de la prélature,
Ou devoir de magistrature,
Nul autre n'osa faire écho.

L'abbé seul perdit l'équilibre;
Mais, avant que d'en venir là,
Pour se défendre en homme libre,
Il tendit veine, nerf et fibre;
Mais sa bête enfin l'entraîna.

Nous n'eûmes que la peur de son accident;

Il sut s'en tirer à merveille,
Et troqua son maudit bidet
Contre une bête à longue oreille,
Qui n'est ni lièvre ni baudet.

Les Espagnols, gens, selon eux, fort sages, estiment infiniment ce genre de monture, et l'abbé

[1] Miguel Cervantes Saavedra, Espagnol, auteur de *Don Quichotte.*

pourroit certifier qu'ils n'ont pas tort. Quoi qu'il en soit, l'équipage que je viens de vous détailler nous conduisit au château de la tour d'Aigues, monument, dit-on, de l'Amour et de la Folie.

Le nom seul des deux ouvriers
Ne préviendra pas pour l'ouvrage;
Ce couple n'est point dans l'usage
De suivre des plans réguliers,
Et ce seroit sottise pure
De les prendre pour nos maçons,
S'il falloit par leurs actions
Juger de leur architecture.

Mais ils ont eu le bon sens de choisir un habile architecte pour bâtir la maison de la tour. D'autres vous en feroient une brillante description. Ils vous parleroient de l'esplanade qui est au-devant de la principale porte; des fossés profonds revêtus de pierre et pleins d'eau vive, dont le château est environné; d'une façade estimée des connoisseurs; enfin d'une fort belle tour carrée qui s'élève au-dessus de deux grands corps de logis, et qu'on assure avoir été construite par les Romains.

Ma muse en rimes relevées
Pourroit vous tracer dans ses vers
Des bosquets bravant les hivers,
Sur des voûtes fort élevées:
Tels qu'aux dépens de ses sujets,
Jadis une reine amazone
En fit planter à Babylone
Sur le faîte de son palais.

Laissons ce détail à des peintres d'architecture et de paysages, ou à des faiseurs de romans. Mais vous

ne serez peut-être pas fâchée de savoir à qui la Provence est redevable de ce bâtiment qui fait une des curiosités de cette province ; c'est au baron de Sental. Ce gentilhomme l'avoit destiné pour être l'habitation d'une princesse dont les aventures ne sont pas ignorées.

Or ce baron de Sental
Fut épris d'une héroïne
Qui lui donna maint rival;
Voyageant en pélerine,
Tantôt bien et tantôt mal :
Villageoise ou citadine,
Promenant son cœur banal,
De la cour de Catherine
A quelque endroit moins royal.
Cette dame de mérite
Fut la reine Marguerite,
Non celle à l'esprit badin,
Qui, des tendres amourettes
Des moines et des nonnettes,
A fait un recueil malin;
Mais sa nièce tant prônée,
Dont notre bon roi Henri
Fut pendant plus d'une année
Le très affligé mari ;
Et qui, plus qu'une autre femme,
Porta gravé dans son ame
Le commandement divin
De l'amour pour le prochain.

On trouve dans mille endroits du château les chiffres de la reine et du baron, accompagnés de trois mots latins que je vais vous citer en original pour faire parade d'érudition : *Satiabor cùm apparuerit.* Si j'osois vous traduire ce latin, vous

avoueriez, madame, qu'il dit beaucoup en peu de paroles.

Au demeurant, la gentille princesse
Ne vit jamais ce lieu si beau;
Et le baron, qui l'attendoit sans cesse,
En fut pour les frais du château.

En quittant la tour, nous prîmes une route qui nous conduisit dans un pays assez bizarre pour exercer le pinceau d'un voyageur. Au sortir d'un précipice horrible, nous entrâmes dans un chemin resserré entre deux montagnes escarpées. Ce défilé s'élargit dans quelques endroits, et devient alors aussi agréable que le vallon le plus cultivé. On découvre de temps en temps, à travers les ouvertures du rocher, des emplacements qui ressemblent assez à de grandes cours de vieux châteaux, entourées de hautes murailles.

Du temps des chèvre-pieds cornus,
Les sylvains, les faunes velus
Habitoient ce réduit sauvage.
C'est là qu'aux jours du carnaval,
Silène et Pan donnoient le bal
Aux dryades du voisinage.

Ce lieu n'est plus aussi profané. Des missionnaires zélés y ont fait graver de toutes parts, sur les arbres et sur les pierres, des passages tirés de l'Écriture, et de petites sentences propres à édifier les passants.

Nous nous trouvâmes le soir aux portes d'Apt. Saviez-vous, madame, qu'il y eût une ville d'Apt?

Et savez-vous ce que c'est que la ville d'Apt? Nous serions fort embarrassés de vous le dire.

Lorsque nous y sommes entrés,
Les cieux n'étoient point éclairés
Par la lune ni les étoiles;
Et quand nous en sommes sortis,
L'Aurore et l'époux de Procris
Étoient encore dans les toiles.

Tout ce que nous pouvons faire en faveur de la ville d'Apt, c'est de la supposer grande, belle, peuplée, riche et bien habitée. Car, en bonne politique, il faut vanter les pays où l'on voyage.

Nous arrivâmes cette même matinée à Vaucluse; c'est un de ces lieux uniques où la nature a voulu se singulariser. Il paroît avoir été fait exprès pour la muse de Pétrarque. Ce fameux vallon est terminé par un demi-cercle de rochers d'une prodigieuse élévation, et qu'on diroit avoir été taillés perpendiculairement. Au pied de cette masse énorme de pierre, sous une voûte naturelle que son obscurité rend effrayante à la vue, sort d'un gouffre dont on n'a jamais trouvé le fond, la rivière appelée la Sorgue. Un amas considérable de rochers forme une chaussée au-devant, mais à plusieurs toises de distance de cette source profonde. L'eau passe ordinairement, par des conduits souterrains, du bassin de la fontaine dans le lit où elle commence son cours. Mais dans le temps de sa crue, qui arrive, nous dit-on, aux deux équinoxes, elle s'élève impétueusement au-dessus d'une espèce

de môle dont nous n'avons point mesuré la hauteur.

Là, parmi des rocs entassés,
Couverts d'une mousse verdâtre,
S'élancent des flots courroucés,
D'une écume blanche et bleuâtre.
La chute et le mugissement
De ces ondes précipitées,
Des mers par l'orage irritées
Imitent le frémissement.
Mais bientôt moins tumultueuse,
Et s'adoucissant à nos yeux,
Cette fontaine merveilleuse
N'est plus un torrent furieux.
Le long des campagnes fleuries,
Sur le sable et sur les caillous,
Elle caresse les prairies
Avec un murmure plus doux.
Alors elle souffre sans peine
Que mille différents canaux
Divisent au loin dans la plaine
Le trésor fécond de ses eaux.
Son onde, toujours épurée,
Arrosant la terre altérée,
Va fertiliser les sillons
De la plus riante contrée
Que le dieu brillant des saisons,
Du haut de la voûte azurée,
Puisse échauffer de ses rayons.

Le chemin qui nous mena du village à la fontaine, est un sentier étroit et pierreux que la curiosité seule peut rendre praticable. Les pieds délicats de Laure devoient souffrir de cette promenade, et le doux Pétrarque n'avoit pas peu de peine à la soutenir.

Mais ce sentier, tout escarpé qu'il semble,
Sans doute amour l'adoucissoit pour eux;
Car nul chemin ne paroît raboteux
A deux amants qui voyagent ensemble.

Après avoir assez examiné la fontaine, nous livrâmes le chevalier et l'abbé à la merci de notre guide. Nous avions aperçu une grotte dans un angle de la montagne. Nous crûmes que nos deux héros de Vaucluse pourroient bien y avoir laissé quelque trace de leurs amours. Depuis l'aventure d'Énée et Didon, toutes les grottes sont suspectes. Celle-ci, disions-nous, a peut-être rendu le même service à Laure et à Pétrarque. Au moins y trouverons-nous quelque chanson ou quelque sonnet; le bon homme en mettoit par-tout. En faisant ces réflexions, nous parvînmes, non sans peine, à l'entrée de la caverne. Nous y entrevîmes aussitôt une figure humaine qui s'avançoit gravement vers nous.

La barbe longue, la peau bise,
Un gros volume dans les mains,
Une mandille noire et grise,
Et le cordon autour des reins.
C'est, dîmes-nous, un solitaire
Qui pleure ici ses vieux péchés.
« Bonjour, notre révérend père;
« Vous voyez dans votre tanière
« Deux étrangers qui sont fâchés
« D'interrompre votre prière.
« — Qu'est-ce donc, insolents! Hé quoi!
« Est-ce ainsi qu'on me rend visite?
« Osez-vous, sans pâlir d'effroi,
« Prendre pour un coquin d'ermite
« Un personnage tel que moi!
« Je suis... »

Nous avions oublié, madame, de vous demander un profond secret sur cette histoire. On nous traiteroit de visionnaires. Nous vivons dans un siècle d'incrédulité, où les apparitions ne font pas fortune. Cependant, foi de voyageurs, rien n'est plus vrai que celle-ci.

« Je suis, nous dit d'un air rigide
« Ce vieillard au maigre menton,
« Le contemporain de Caton,
« Des Gaulois l'oracle et le guide,
« Le grand-prêtre de ce canton,
« Pour tout dire enfin, un druïde.
« —Vous, un druïde, monseigneur ! »
Reprîmes-nous avec grand'peur.

Ne soyez point scandalisée, madame, de ce mouvement de crainte. L'idée seule de rencontrer des druïdes dans la forêt de Marseille fit trembler l'armée de César.

« Ne vous mettez point en colère,
« Illustre évêque des Gaulois;
« Que votre grandeur débonnaire
« Nous pardonne pour cette fois.
« Demeurez en santé parfaite
« Dans votre lugubre retraite;
« Nous n'y retournerons jamais.
« Et n'allez pas vous mettre en tête
« De nous réserver pour la fête
« De votre vilain Teutatès. »

Le pontife se prit à rire.
« Allez, je ne suis pas méchant;
« Je connois ce qui vous attire,
« Et vous aurez contentement;
« Vous saurez, sans passer la barque
« Où l'on entre privé du jour,

« Comment Laure et son cher Pétrarque,
« Dans ce délicieux séjour,
« Plus contents que reine et monarque,
« A petit bruit faisoient l'amour. »

Ses promesses ne furent vaines.
Il fit un cercle, il y tourna :
Par trois fois l'olympe tonna;
Le rocher entr'ouvrit ses veines,
Et par des routes souterraines
Un tourbillon nous entraîna.

Cette opération magique nous conduisit au plus beau lieu que l'imagination puisse se figurer. Une nymphe, avertie sans doute par le signal, vint nous recevoir.

Teint frais, œil vif, bouche vermeille,
Un bouquet de fleurs sur le sein,
Chapeau de paille sur l'oreille,
Et tambour de basque à la main.

« Venez, dit-elle; cet asile,
« Que vous n'habiterez jamais,
« N'eut, dans son enceinte tranquille,
« Qu'un seul couple d'amants parfaits.
« Toujours heureux, toujours fidelles,
« Laure et Pétrarque, dans ces lieux,
« Dans leurs caresses mutuelles,
« Ont fait cent fois envie aux dieux.
« Mais déjà votre ame est émue
« De l'image de leurs plaisirs.
« L'amour exauça leurs desirs
« Par-tout où s'étend votre vue:
« Tantôt au pied de ce coteau,
« Près de ces ondes qui jaillissent;
« Souvent sous cet épais berceau
« Que ces orangers embellissent;
« Ici, quand le flambeau du jour
« De ses feux brûloit la verdure;
« Plus loin, quand la nuit à son tour

« Venoit rafraîchir la nature :
« Lisez en caractères d'or,
« Sur ces portiques, sur ces marbres ;
« Ces vers plus expressifs encor
« Que ceux qu'Angélique et Médor
« Gravoient ensemble sur les arbres.

« — Hé quoi ! dîmes-nous avec surprise, sont-ce « là ces chastes amours dont le poëte italien nous « berce dans ses sonnets et dans ses chansons ?

« Et que deviendra la morale
« Que, dans ses triomphes pieux,
« Sa muse en vers religieux
« Avec emphase nous étale !

« — Elle est toujours bonne pour la théorie, ré- « pliqua notre conductrice. D'ailleurs, il y a plus « de quatre cents ans que Pétrarque et Laure « s'aimoient.

« C'étoit alors la mode de se taire,
« Un indiscret n'auroit point été cru ;
« Et, dans ce siècle, le mystère
« Passoit hautement pour vertu.

« On évitoit les mouvements extrêmes,
« Les vains discours, les éclats imprudents ;
« Pour amis et pour confidents,
« Deux jeunes cœurs n'avoient qu'eux-mêmes.

« Pétrarque enfin savoit jouir tout bas,
« Favorisé sans le faire connoître,
« Et d'autant plus heureux de l'être,
« Qu'on croyoit qu'il ne l'étoit pas.

« Faites votre profit de cela, continua-t-elle, « s'il en est encore temps. Adieu ; pour des mor- « tels, vous avez eu une assez longue audience « d'une nymphe. Retournez joindre vos camarades,

« et ne dites au moins que ce que vous avez vu. » A ces mots, nous fûmes enveloppés d'un nuage qui nous reporta dans un clin d'œil à Vaucluse.

Nous remontâmes à cheval. Notre voyage dans les plaines du Comtat ne fut de notre part qu'un cri d'admiration. Les canaux tirés de la Sorgue nous suivoient par-tout, et nous répétions continuellement, comme en chœur d'opéra :

« Lieux tranquilles, ondes chéries,
« Nymphe aimable, flots argentés,
« Ranimez l'émail des prairies;
« Fontaine, vos rives fleuries,
« Ces arbres sans cesse humectés,
« Séjour des oiseaux enchantés,
« Nous rappellent les bergeries,
« Lieux autrefois si fréquentés,
« Et dont les touchantes beautés
« Ne sont plus qu'en nos rêveries. »

Nous aurions voulu nous arrêter à Lisle. Le temps ne nous le permit pas. Nous eûmes cependant le loisir d'en considérer la délicieuse situation. C'est un terroir que la nature et le travail se disputent l'honneur d'embellir. La Sorgue, qui, dans tout son cours, ne perd jamais sa couleur ni sa pureté, enveloppe entièrement la ville de ses eaux.

C'est, dit-on, dans ces murs célèbres,
Que le malin sut autrefois
Faire glisser dans le harnois
D'un poëte entendant ténèbres
D'un fol amour le feu grégeois.

C'est en effet à Lisle que Pétrarque vit pour la première fois, à l'office du vendredi saint, l'hé-

roïne que ses vers ont rendue immortelle. Nous sommes même persuadés que la beauté du pays a eu autant de part à ses retours fréquents que la constance de sa passion. On ne peut rien imaginer de plus séduisant que cette partie du Comtat : des champs fertiles plantés comme des vergers, des eaux transparentes, des chemins bordés d'arbres.

Tel fut sans doute, ou peu s'en faut,
Le lieu que la main du Très-Haut
Orna pour notre premier père ;
Jardin où notre chaste mère,
Par le diable prise en défaut,
Trahit son époux débonnaire.
Par quoi ce doyen des maris
Vit ses jours doublement maudits,
Et murmura, dit-on, dans l'ame,
D'être chassé du paradis
Sans y pouvoir laisser sa femme.

Nous fûmes coucher à Cavaillon, et nous y arrivâmes d'assez bonne heure pour pouvoir parcourir les promenades et les dehors de la ville, qui sont agréablement ornés. Le lendemain, il fallut nous résoudre à quitter cet admirable pays. Nous en sortîmes en passant la Durance ; et ce fut en mettant le pied dans le bateau, qu'un de nous entonna pour les autres :

« Adieu, plaines du comtat,
« Beaux lieux que la Sorgue arrose,
« Adieu ; mille fois béat
« Le mortel qui se repose
« Dans votre charmant état !
« Loin de l'orgueilleux éclat
« Qui souvent aux sots impose ;

« Loin de la métamorphose
« Du fermier et du prélat,
« Tout est soumis à sa glose,
« Hors le bon vice-légat,
« Qu'il doit respecter, pour cause. »

Le soleil couchant nous vit arriver à Aix. Il y eut ce jour-là deux entrées remarquables dans cette ville; celle d'un cardinal et la nôtre. Vous jugez bien, après la peinture du départ de Mirabeau, qu'il y avoit de la différence entre nos équipages et ceux de l'éminence. M. le cardinal d'Auvergne venoit de faire un pape, et nous de rendre visite aux druïdes et aux nymphes. Un quart d'heure de grotte enchantée vaut bien six mois de conclave. Quoi qu'il en soit, le même instant nous rassembla touts à Aix. Nous y entrâmes par ce Cours si renommé,

Que les balcons et portiques
De vingt hôtels magnifiques
Ornent en divers endroits.
Ces lieux, dit-on, autrefois
Étoient vraiment spécifiques
Pour rendre plus prolifiques
Les moitiés de maints bourgeois.
Mais maintenant, moins Gaulois,
Ils savent mieux les rubriques,
Et les maris pacifiques
Reçoivent l'ami courtois
Dans les foyers domestiques.
Quelques arbres inégaux,
Force bancs, quatre fontaines,
Décorent ce long enclos,
Où gens qui ne sont point sots,
De nouvelles incertaines
Vont amuser leur repos.

Voilà une assez mauvaise plaisanterie, que nous vous livrons pour ce qu'elle vaut. A parler vrai, la capitale de la Provence est également au-dessus de la critique et de la louange. Nous l'avons vue dans un temps où les campagnes sont peuplées aux dépens des villes. Mais nous avons jugé de ce qu'elle doit être, par la maison de monsieur et de madame de La Tour, qui occupent les premières places de la province, et qui sont faits l'un et l'autre pour les remplir au gré des citoyens et des étrangers.

Le ciel de plus mit un essaim de belles
Dedans ces murs qu'on ne peut trop vanter.
Si Dieu les fit ou tendres ou cruelles,
Sur ce point-là, je ne puis vous citer
Discours, chansons, chroniques ni nouvelles :
Fors que pourtant je dois vous attester,
Sur le récit de maints auteurs fidelles,
Que point ne faut séjourner avec elles,
Si l'on ne veut long-temps les regretter.

Aussi, madame, prîmes-nous notre parti en gens de précaution. Nous ne demeurâmes que deux jours et demi à Aix.

Nous voici enfin à Marseille. C'est une de ces villes dont on ne dit rien pour en avoir trop à dire. Elle ne ressemble point aux autres villes du royaume. Sa beauté lui est particulière; ses dehors mêmes et ses environs ne sont pas moins singuliers. C'est un nombre infini de petites maisons qui n'ont, à la vérité, ni cour, ni bois, ni jardin, mais qui composent en total le coup d'œil le plus vivant qu'il y ait peut-être au monde. Que l'aspect de ce port est frappant!

Telles jadis en souveraines
Occupoient le trône des mers
Carthage et Tyr, puissantes reines
Du commerce de l'univers.
Marseille, leur digne rivale,
De toutes parts à chaque instant
Reçoit les tributs du couchant
Et de la rive orientale.
Vous y voyez soir et matin
Le Hollandois, le Levantin;
L'Anglois, sortant de ces demeures
Où le laboureur, l'artisan,
N'ont jamais vu pendant trois heures
Le soleil pur quatre fois l'an;
Le Lapon, qui naît dans la neige,
Et le Russe, et le Suédois,
Et l'habitant de la Norwège,
Qui souffle toujours dans ses doigts.
Là, tout esprit qui veut s'instruire
Prend de nouvelles notions.
D'un coup d'œil on voit, on admire,
Sous ce millier de pavillons,
Royaume, république, empire,
Et l'on diroit qu'on y respire
L'air de toutes les nations.

M. d'Héricourt, intendant des galères, chez qui nous dînâmes le lendemain de notre arrivée, nous fit voir, dans le plus grand détail, les parties les plus curieuses de l'arsenal. La salle d'armes est fort belle. Ce sont deux grandes galeries qui se coupent en croix. Les murailles en sont revêtues d'espaliers de fusils et de mousquetons. D'espace en espace s'élèvent avec symétrie des pyramides de sabres, d'épées, de baïonnettes d'une blancheur éblouissante. Les plafonds sont décorés d'un bout à l'autre de soleils composés de même, c'est-à-dire de rayons

de fer. On a mis aux extrémités de la salle de grands trophées de tambours, de drapeaux et d'étendards, qui paroissent gardés par des représentations de soldats armés de toutes pièces.

Ces lieux, où reposent les dards
Que la mort fournit à la gloire,
Offrent ensemble à nos regards
L'horrible magasin de Mars
Et le temple de la Victoire.

Après le dîner, M. d'Héricourt, dont on ne peut trop louer l'esprit, le goût et la politesse, nous prêta sa chaloupe pour aller au château d'If, qui est à une lieue en mer. Les voyageurs veulent tout voir.

Nous fûmes donc au château d'If;
C'est un lieu peu recréatif,
Défendu par le fer oisif
De plus d'un soldat maladif,
Qui, de guerrier jadis actif,
Est devenu garde passif.
Sur ce roc taillé dans le vif,
Par bon ordre on retient captif,
Dans l'enceinte d'un mur massif,
Esprit libertin, cœur rétif
Au salutaire correctif
D'un parent peu persuasif.
Le pauvre prisonnier pensif,
A la triste lueur du suif,
Jouit, pour seul soporatif,
Du murmure non lénitif
Dont l'élément rébarbatif
Frappe son organe attentif.
Or, pour être mémoratif
De ce domicile afflictif,
Je jurai, d'un ton expressif,

De vous le peindre en rime en *if*.
Ce fait, du roc désolatif
Nous sortîmes d'un pas hâtif,
Et rentrâmes dans notre esquif,
En répétant d'un ton plaintif:
Dieu nous garde du château d'If!

Nous regagnâmes le port à l'entrée de la nuit, fort satisfaits, si ce n'étoit du château d'If, au moins de notre promenade sur la mer.

C'est ici que l'abbé nous quitta. Nous devions partir pour Toulon avant le jour, et lui pour la petite ville de Salon, où il a dû présenter son offrande et la nôtre au tombeau de Nostradamus. Il y eut de l'attendrissement dans notre séparation.

« Adieu, disions-nous sans cesse,
« Ami sincère et flatteur,
« Héros de délicatesse,
« Dont le liant enchanteur
« Fait badiner la sagesse,
« Fait raisonner la jeunesse,
« Et parle toujours au cœur. »

Cependant nous essuyâmes nos larmes. Il alla se coucher, et nous fûmes passer la nuit à table chez le chevalier de C***.

La route de Marseille à Toulon n'auroit rien de distingué, sans le fameux village d'Ollioules. Ce fut là,

Comme cent plumes l'ont écrit,
Que la pénitente aux stigmates[1]
Régala les nonnains béates
Des beaux miracles qu'elle apprit.
Dans ce métier, qui fut son maître?

[1] La Cadière.

Point n'importe de le connoître.
Quant à ce pauvre directeur [1]
Qu'on menaçoit de la brûlure,
Hélas! il n'eut jamais l'allure
D'un sorcier ni d'un enchanteur.

Quelques accidents de voyage nous empêchèrent d'arriver de bonne heure à Toulon. Le lendemain, notre premier soin fut d'aller visiter le parc.

Neptune a bâti sur ces rives
Le plus beau de touts ses palais,
Et ce dieu l'a construit exprès
Pour son trésor et ses archives.
On y voit encor le trident
Dont il frappa l'onde étonnée,
Alors que l'aquilon bruyant
Et sa cohorte mutinée
Firent, sans son consentement,
Larmoyer le pieux Énée.

Mais ce qui plus nous étonna,
C'est qu'on y voit les étrivières
Dont il châtia les rivières
Quand Garonne se révolta :
Fait que l'on ne connoissoit guère
Lorsque Chapelle l'attesta.

Notre Pégase est un peu foible pour nous transporter dans ce magnifique arsenal. L'air de la mer appesantit ses ailes.

Le port de Toulon est entièrement fait de main d'homme. La rade est, dit-on, la plus belle et la plus sûre de l'univers. L'immense étendue des magasins, et l'ordre qui y est observé, étonnent et touchent d'admiration. La corderie seule, qui est

[1] Le père Girard.

un bâtiment sur trois rangs de voûtes, a.... toises de long. Vous nous en croirez aisément, si, après tant de merveilles, nous vous disons que le roi paroît plus grand là qu'à Versailles.

Le jour suivant, nous fûmes nous rassasier du coup d'œil ravissant des côtes d'Hyères. Il n'est point de climat plus riant, ni de terroir plus fécond. Ce ne sont par-tout que des citronniers et des orangers en pleine terre.

Le grand enclos des Hespérides
Présentoit moins de pommes d'or
Aux regards des larrons avides
De leur éblouissant trésor.
Vertumne, Pomone, Zéphire,
Avec Flore y règnent toujours;
C'est l'asile de leurs amours,
Et le trône de leur empire.

Nous apprîmes à Hyères (car on s'instruit en voyageant) l'effet que produisent dans l'air les caresses du dieu des zéphyrs et de la déesse des jardins. Vous savez, madame, qu'en approchant du pays des orangers, on respire de loin le parfum que répand la fleur de ces arbres. Un Cartésien attribueroit peut-être cette vapeur odoriférante au ressort de l'air, et un Newtonien ne manqueroit pas d'en faire honneur à l'attraction. Ce n'est rien de tout cela.

Quand par la fraîcheur du matin
La jeune Flore réveillée
Reçoit Zéphire sur son sein,
Sous les branches et la feuillée
De l'oranger et du jasmin,
Mille roses s'épanouissent;

Les gazons plus frais reverdissent;
Tout se ranime, et chaque fleur,
Par ces tendres amants foulée,
De sa tige renouvelée
Exhale une plus douce odeur.
Autour d'eux voltige avec grâce
Un essaim de zéphyrs légers;
L'Amour les suit et s'embarrasse
Dans les feuilles des orangers.
Zéphire, d'une ame enflammée,
Couvre son amante pâmée
De ses baisers audacieux.
Leur couche en est plus parfumée;
Et, dans cet instant précieux,
Toute la plaine est embaumée
De leurs transports délicieux.

Le lever de l'aurore et le coucher du soleil sont ordinairement accompagnés de ces douces exhalaisons. Les jardins d'Hyères ne sont pas moins utiles qu'agréables. Il y en a un entr'autres qu'on dit valoir communément en fleurs et en fruits jusqu'à vingt mille livres de rente, pourvu que les brouillards ne s'en mêlent pas.

Nous revînmes coucher le même jour à Toulon. Le lendemain nous préparoit un spectacle admirable. Nous allâmes dès le matin dans le parc pour voir lancer à la mer un vaisseau de guerre de quatre-vingts pièces de canon. Cette masse terrible n'étoit plus soutenue que par quelques pièces de bois, qu'on nomme, en terme de marine, épontilles. On les ôte successivement. Elle porte enfin sur son propre poids dans un lit de madriers enduits de graisse. Un homme alors fort leste abat un pieu qui retient encore le navire.

Au bruit des cris perçants qui s'élèvent dans l'air,
La machine s'ébranle et fond comme l'éclair.
Tout s'éloigne, tout fuit de sa route enflammée;
Le matelot tremblant respire la fumée :
Le rivage affaissé semble rentrer sous l'eau;
L'onde obéit au poids du rapide vaisseau.
La mer en frémissant lui cède le passage;
Il vole, et sur les flots, que sa chute partage,
De ses liens rompus dispersant les débris,
S'empare fièrement des gouffres de Thétis [1].

Ainsi quand, sur les pas d'un héros intrépide,
La Grèce menaçoit les bords de la Colchide,
Des arbres de Dodone entraînés sur les mers
L'assemblage effrayant étonna l'univers.
De ses antres obscurs en vain l'affreux Borée
Accourut en furie au secours de Nérée;
Le vaisseau, fier vainqueur et des vents et des flots,
Accoutuma Neptune au joug des matelots.

Après cela, madame, quelque part que l'on soit, il faut fermer les yeux sur tout le reste, et partir; c'est ce que nous fîmes sur le champ, quoique avec regret. Nous quittâmes M. le chevalier de Mirabeau, non pas notre compagnon de voyage, mais

[1] *Note de l'éditeur.* La pensée qu'exprime ce vers, et même le premier hémistiche tout entier, se retrouvent dans le poëme de *l'Imagination*, de Jacques Delille. On y lit en effet, à la fin d'une magnifique description du vaisseau marchand et du vaisseau de guerre, ces deux vers qui peignent si bien l'instant où un navire est lancé du chantier dans les flots :

Il part, et, devant lui chassant les flots amers,
S'empare fièrement de l'empire des mers.

De l'empire des mers termine incomparablement mieux le tableau, que *les gouffres de Thétis*. Mais c'est la même idée, rendue plus heureusement et par un plus grand coloriste.

son frère aîné, jeune marin de vingt-trois ans, qui joint à beaucoup de savoir et d'expérience dans son métier le caractère le plus sûr et l'esprit le plus aimable. Il avoit été pendant trois jours notre patron. Je me disposois à vous ébaucher son portrait : deux importuns qui se croient en droit de faire les honneurs de sa modestie, parce qu'ils sont ses frères, m'arrachent la plume des mains.

Heureusement pour vous, madame, nous n'avons plus rien à conter. Nous partons de Mirabeau mardi prochain. J'aurai l'honneur de vous assurer moi-même, dans peu de jours, de mon très humble respect, et de vous présenter

Un mortel qui de vos suffrages
Depuis long-temps connoît le prix,
Le compagnon de mes voyages
Et l'Apollon de mes écrits.

Je suis, etc.

Vous avez cru la besogne finie ;
Voici pourtant une apostille en bref,
Ou bien en long, dont j'ai l'ame marrie.
Si par hasard quelque méchant génie
Vous déroboit ce fruit de notre chef
Pour lui causer en public avanie,
Ce qui pourroit nous porter grand méchef;
Avertissons tout lecteur débonnaire,
Que ce n'est pas voyage de long cours,
Et qu'en dépit du censeur très sévère,
Qui ne comptoit ni quarts d'heure ni jours,
Très fort le temps importe à notre affaire.

FIN DU VOYAGE DE LANGUEDOC ET DE PROVENCE.

VOYAGE
D'ÉPONNE,

PAR DESMAHIS.

VOYAGE
D'ÉPONNE.

A MADAME LA MARQUISE DE ***.

Vous qui fixez sur vos brillantes traces
Les ris badins, les amours ingénus,
Et qui pourriez, par de nouvelles grâces,
Mieux que Psyché l'emporter sur Vénus;
Vous que le dieu du goût éclaire,
Obtenez-moi de lui l'heureux talent de plaire.
Jadis il inspira Chapelle et Bachaumont.
De leur *Voyage* on veut que je prenne le ton :
Ils ont un naturel qui ne s'imite guère;
Mais si ma plume est moins légère,
Mon *Voyage* est aussi moins long.

Ces deux hommes inimitables se seroient sans doute surpassés s'ils vous eussent adressé, madame, les riens charmants qui les ont rendus célèbres. Je n'ai pas le génie de ces messieurs; mais j'écris sous les yeux de la plus jolie femme de Paris, à la plus belle femme de la cour. Combien la beauté et les grâces n'ont-elles pas créé de talents! Dans cette confiance, je commence ma narration.

Les gens aimables avec qui je suis venu ici, ayant fait une ample provision de gaieté et de phi-

losophie, avec ces ballots légers nous sortîmes de Paris par le Cours.

Jadis c'étoit le rendez-vous
De nos coquettes les plus vaines,
De nos prudes les plus humaines,
De nos jeunes gens les plus fous.
C'est là qu'en dépit des jaloux,
Qui se jetoient à la traverse,
Il se faisoit, aux yeux de touts,
Un discret et tendre commerce
De regards et de billets doux.
Les bruyants états de Cythère
S'y tenoient sur la fin du jour :
De touts les frères de l'Amour,
Il n'y manquoit que le Mystère.
Mais aujourd'hui que nos beautés,
Brillantes d'appas empruntés,
Comme ces faux oiseaux qui craignent la lumière,
Dès que l'astre du jour a fini sa carrière,
Dans un jardin bien resserré,
De treillages rempli, de maisons entouré,
Dans une espèce de volière,
Où jamais nul zéphyr n'entra,
Vont, au sortir de l'Opéra,
Respirer l'ambre et la poussière;
On ne rencontre plus au Cours
Que des sociétés obscures,
De tendres amitiés, de fidelles amours,
Et d'assez maussades figures.

L'heure n'étoit pas favorable pour y trouver beaucoup de ces grotesques. Un homme, qui nous parut très content de lui, gesticuloit, grimaçoit et parloit seul : je voulus parier que c'étoit ce qu'on appelle un poëte. Un autre, pâle et rêveur, marchoit à pas lents; il avoit tout-à-fait l'air de ces

amants malheureux d'autrefois. Le vieux marquis et la jeune marquise de *** se promenoient en silence dans un vieux carrosse; c'étoit sans doute autant pour la santé de l'un que pour le plaisir de l'autre. Ces insipides personnages furent aussitôt oubliés qu'aperçus.

En parlant de vous, madame, en vous desirant, en vous regrettant, nous nous trouvâmes sur le pont de Neuilly. Je remarquai à gauche une maison peu remarquable par elle-même, et je m'écriai :

Je vois cet agréable lieu,
Ces bords riants, cette terrasse,
Où Courtin, La Fare et Chaulieu,
Loin des sots et des gens en place,
Pensant beaucoup, écrivant peu,
Plaisantoient, railloient avec grâce,
Et faisoient des vers pleins de feu.
Enfants d'Aristippe et d'Horace,
Dans la saine morale instruits,
Du portique ils cueilloient les fruits,
Couronnés des fleurs du Parnasse.
Ils répandoient à pleines mains
Un sel rare, dont quelques grains
Eussent rempli de jalousie
Les plus aimables des Romains,
Et touts ces gens contemporains
D'Alcibiade et d'Aspasie.
Ils puisoient dans la poésie
Ce nectar, par elle inventé;
Le goût, l'esprit, l'urbanité,
Leur servoient la seule ambroisie
Qui donne l'immortalité.
Philosophes sans vanité,
Beaux esprits sans vivacité,
Entre l'étude et la paresse,
Dans les bras de la volupté

Ils avoient placé la sagesse.
Où trouver encor dans Paris
Des mœurs et des talents semblables ?
Il n'est que trop de beaux esprits;
Mais qu'il est peu de gens aimables!

Je me sentis pénétré, madame, d'un certain respect, qui tenoit un peu de l'idolâtrie, pour cet ancien temple des muses. Si, au lieu de madame de ***, vous eussiez présidé à ses mystères, Gnide et Paphos n'en auroient point eu pour qui j'eusse eu plus de dévotion, et j'y aurois été en pélerinage plus volontiers qu'à Nanterre, où nous arrivâmes un moment après. L'abbé, avec ce ton, moitié dévot, moitié profane, que vous lui connoissez, vint, à son tour, à s'écrier :

C'est dans ces agréables plaines,
Sur ces coteaux du ciel chéris,
Que la patronne de Paris
A mérité tant de neuvaines.
Aujourd'hui dans le paradis,
Geneviève, en ce lieu champêtre,
Quenouille en main, menoit jadis
Dévotement ses moutons paître;
De la laine de ses brebis,
Elle filoit là ses habits;
De la jeune et simple bergère,
L'innocence filoit les jours.
. . . .
. . . .

Mais nous voici à Ruel; ce fut la demeure d'un des plus grands ministres que la France ait eus. Souffrez, madame, que je change de ton pour parler de lui.

Richelieu d'un égal courage
Sut lancer le tonnerre et conjurer l'orage,
Il étendit sur tout ses regards pénétrants;
Il domina son maître, il abaissa les grands;
Il arrêta le vol de l'aigle impériale;
Il cultiva les arts d'une main libérale.
Mais, sur ce grand théâtre où je le vois monté,
Évoquant la vengeance et respirant la haine,
Son inflexible dureté
A trop ensanglanté la scène.

Croyez-vous, madame, que cet homme immortel ait pu goûter un instant de bonheur dans toute sa vie? Je n'oserois me vanter d'être heureux; mais je ne changerois pas mon obscurité, ma liberté, mon loisir, mes douces occupations, contre sa pourpre, son ministère, son génie même.

Il fut haï, craint, envié;
De sa triste grandeur l'image m'importune;
Il a servi la gloire et la fortune,
Je sers l'amour et l'amitié.
L'amour, dans la saison de plaire,
Est le premier besoin du cœur;
Sa flamme, vive et passagère,
L'épure mieux que la colère
D'une duègne ou d'un gouverneur.
L'amitié, toujours nécessaire,
Donne un feu plus foible en chaleur,
Mais aussi plus fort en lumière;
Et qui perd la faveur du frère,
N'est consolé que par la sœur.
Voilà le seul itinéraire
De la sagesse et du bonheur.
Vainement un nouveau stoïque,
Sur les bords du lac helvétique,
Traite comme un brûlant poison
Tout penchant tendre et sympathique,

Et nous ordonne la raison,
Comme il feroit un narcotique.
Réglez, dit-il, vos mouvements;
De vous-même rendez-vous maître.
Eh! qui de nous peut jamais être
L'arbitre de ses sentiments?
Croit-il, un Epictète en main,
Avec un traité de morale,
Analyser le cœur humain,
Comme il fait une eau minérale?
Il veut que, fuyant tout appui,
Chacun se suffise à soi-même;
Mais la nature, à ce blasphème,
Soulève son cœur contre lui.
L'homme ne vit que dans autrui,
Et n'existe qu'autant qu'il aime.

Je ne taris point sur cette matière. Heureusement pour vous, madame, voilà Saint-Germain, qui me remet dans la route dont je m'étois si fort écarté.

C'est ici que Jacques second,
Sans ministres et sans maîtresse,
Le matin alloit à la messe,
Et le soir alloit au sermon.
Cependant l'heureux Hamilton,
Plein d'enjouement et de finesse,
Savoit trouver dans ce canton,
Tantôt les rives du Permesse,
Et tantôt celles du Lignon.
Il joignit le goût au génie;
Il n'eut point la sotte manie
D'écrire pour se faire un nom,
Et ne quitta jamais le ton
De la meilleure compagnie.
Sans doute à l'ombre de ces bois,
Sur-tout dans ces routes secrètes,
Sous ce tilleul que j'aperçois,

Il venoit rêver quelquefois
Avec un livre et des tablettes.
Que cet air frais, voluptueux,
Cette lumière presque obscure,
Ce désordre majestueux,
Ce silence de la nature,
Me font bien sentir l'imposture
De ces ornements fastueux,
De ces plaisirs tumultueux,
Qu'à force d'art on se procure!

Au milieu de cette forêt, je me représentai la demeure du Silence. Il me paroît aussi digne d'être personnifié [1] que le Sommeil, et tant d'autres à qui les poëtes ont fait cet honneur. S'il est un démon du bruit, pourquoi le Silence n'auroit-il pas un génie? A tout hasard, je lui adressai cette prière :

Silence, frère du repos,
Habitant de la solitude,
Ami des arts et de l'étude,
Qui fuis la pourpre et les faisceaux;
Toi, par qui le sage se venge
Des critiques, des cabaleurs,
Des ignorants et des railleurs,
Reçois cet hymne à ta louange,
Et me garantis, en échange,
Du commerce des grands parleurs.
Quand notre oreille est affligée

[1] L'auteur avoit alors oublié qu'Harpocrate est, dans la fable, le dieu du silence. Les Égyptiens le plaçoient dans tous leurs temples, ayant un doigt sur la bouche, pour marquer, suivant l'opinion commune, que les mystères de la religion devoient être inconnus au peuple. Harpocrate étoit l'Orus des Égyptiens, ou le soleil. Aussi des figures égyptiennes représentent ce dieu environné de rayons et avec des cornes d'abondance.

Par de froids et bruyants discours,
C'est par toi qu'elle est soulagée;
Quand la raison est outragée,
C'est à toi seul qu'elle a recours.
Après avoir, par la parole,
Amusé le sot genre humain;
La science toujours frivole,
Et le bel esprit toujours vain,
Privés du renom qui s'envole,
Vont se reposer dans ton sein.
Tu peins les amoureuses flammes,
Mieux que les plus galants propos;
Les plus ingénieux bons mots
Ne valent pas tes épigrammes;
Tu conserves l'honneur des femmes,
Et tu tiens lieu d'esprit aux sots.

En sortant de la forêt de Saint-Germain, nous crûmes entrer dans la vallée de Tempé. Un spectacle, tel que l'idylle n'en a peut-être jamais peint de plus agréable, s'offrit à notre vue. C'étoit un lendemain de noces; c'étoient l'hymen paysan, l'amour berger, la joie naïve; c'étoit une fête vraiment rustique, bien préférable à celles de nos opéras.

Toi qui, vrai, riant et facile,
Peignis des fêtes sous l'ormeau,
Tityre enflant son chalumeau,
Églé dansant d'un pas agile,
Et Silène sur un tonneau,
Teniers, viens tracer ce tableau;
La nature, à ton art docile,
Sembloit naître sous ton pinceau.
Pour trois jours, reine du hameau,
Ayant un bouquet pour parure;
Pour couronne, un petit chapeau

Qui se perdoit dans sa coiffure;
Pour trône, un siége de verdure,
Et pour dais, un humble arbrisseau;
La jeune épouse de la veille,
Tout à la fois pâle et vermeille,
Avoit encor l'air étonné,
Et, tout ensemble heureuse et sage,
Laissoit lire sur son visage
Le plaisir qu'elle avoit donné.
Sa simplicité la décore
Mieux que le plus riche appareil;
Son époux la regarde encore,
Ivre d'amour et de sommeil.
Son bonheur naissant se déploie
Sur son front noir et radieux;
Et le dieu, qui ferme ses yeux,
N'en a point éclipsé la joie.
Autour d'eux formant un ballet,
Touts les amours de ces contrées,
Les grâces en petit corset,
Les ris avec leur air follet,
De l'hymen portent les livrées;
Des Céladons et des Astrées
Dansent au son du flageolet.
Voyez-les, dans leur joie extrême,
Aller, revenir, se croiser:
L'un d'eux, à la brune qu'il aime,
En passant, ravit un baiser;
Contre un larcin qu'elle pardonne
La belle s'arme de rigueur,
Et bien vîte, au fond de son cœur,
Cache le plaisir qu'il lui donne.
Qui s'en seroit jamais douté,
Que ces bergers pussent connoître
La pudeur et la volupté?
Pour finir ce groupe champêtre,
Quelques vieillards sont à côté,
Qui, dans leurs cœurs sentant renaître
Des étincelles de gaieté,
Comme en hiver on voit paroître

Quelques heures d'un jour d'été,
Racontent ce qu'ils ont été,
Oubliant qu'ils vont cesser d'être.

Nous fûmes touts tentés de prendre la panetière et la houlette. C'est avec ces idées si douces que nous arrivâmes à Éponne. Il me reste à vous rendre compte, madame, de la vie que nous menons ici.

Dans les états d'une beauté,
Qui n'est ni coquette ni prude;
Dans un château peu fréquenté,
Et dont l'abord est assez rude,
Mais d'où l'œil est au loin porté
Sur une rare multitude
D'objets pleins de variété,
Logent l'amitié, la gaieté,
La franchise, la liberté.
Exempts de soins, d'inquiétude,
Ici nous goûtons aujourd'hui
La retraite sans solitude,
Avec le repos sans ennui.
Nous consacrons les matinées
Aux arts, aux loisirs studieux;
De mille riens ingénieux
Nous savons remplir nos journées,
Qui sont sagement terminées
Par des soupers délicieux.
La chère est simple et délicate;
Il ne faut pour plaire à Comus,
Ni le luxe de Lucullus,
Ni le régime d'Hippocrate.
Minerve est auprès de Momus;
Et, si nous admettons Socrate,
Épicure n'est point exclus.
Sur toutes sortes de chapitres
Nous tenons de joyeux propos :

Sans respect des rangs ni des titres,
En dépit des mortiers, des mitres,
Nous faisons le procès aux sots.
Nous parlons de tout sans mystère,
Et de tout ce que l'on a dit
Ou de l'Olympe ou de Cythère,
Sur le mérite sans crédit,
Ou la faveur héréditaire.
Quand l'entretien se refroidit,
Il n'est rien que l'on voulût taire.
Enfin, dans ce riant séjour,
Les plaisirs règnent tout le jour;
Eux seuls habitent ces retraites;
J'excepte les peines secrètes
Que pourroit y causer l'amour.

Voilà, madame, une peinture fidelle de notre vie champêtre; venez en augmenter les douceurs, en les partageant. Venez écouter nos églogues; venez fixer toute notre attention sur cette belle terrasse, d'où l'on croit voir toute la nature. Nous y verrions ce qu'elle a fait de plus aimable et de plus séduisant, si nous avions le bonheur de vous y posséder.

FIN DU VOYAGE D'ÉPONNE.

VOYAGE

DU CHEVALIER

DE PARNY.

VOYAGE

DU CHEVALIER

DE PARNY.

FRAGMENT

DU JOURNAL DE MON VOYAGE,

ADRESSÉ A MON FRÈRE.

Le 4 juillet 1773.

Depuis quarante jours que nous avons quitté l'Orient, les vents nous ont été absolument contraires, et nous avons toujours couru dans l'est. Hier, à midi, nous nous estimions à soixante et quinze lieues des côtes d'Afrique, et nous voguions en toute assurance. La nuit, par un bonheur des plus marqués, a été très belle; aucun nuage ne nous déroboit la clarté de la lune, et nous en avions grand besoin. A deux heures et demie du matin, un soldat, qui fumoit sur le pont, découvre la terre à une petite demi-lieue devant nous; vous savez que cette distance n'est rien en mer. Il ventoit bon frais, et le navire, contre son ordinaire, s'avisoit de filer six nœuds. Cette terre est la côte de Maniguette,

située par cinq degrés de latitude-nord. C'est un pays plat, et qui ne peut être aperçu qu'à une très petite distance. Nous avions tout auprès de nous l'île de Palma. On distingue sans peine des cabanes, des hameaux et des rivières. Vous pensez bien que le premier soin a été de virer de bord. Un moment après on a jeté la sonde; nous étions par sept brasses. Si le vaisseau avoit encore parcouru quatre fois sa longueur, c'en étoit fait de nous; et dans l'instant où je vous écris, un énorme requin seroit peut-être occupé à me digérer. *Dî meliora!*

Nous sommes encore à quatre-vingts lieues de la ligne; la traversée sera des plus longues. L'ennui augmente de jour en jour; c'est une monnoie qu'on se prête et qu'on se rend libéralement: passe encore pour s'ennuyer; mais aller s'échouer!

Le 1er août.

C'est du dix-huitième degré de latitude-sud, à quinze lieues des côtes du Brésil, à trois lieues d'écueils très dangereux, et mouillé sur un banc de roches par quatorze brasses de fond, que je vous écris aujourd'hui, peut-être pour la dernière fois. Depuis la côte de Maniguette, les vents nous ont obligés de faire toujours route au plus près, et nous avons traversé, avec une rapidité singulière, le canal de neuf cents lieues qui sépare les côtes d'Afrique de celles du Brésil. Le point d'hier nous mettoit à cent quarante lieues de terre. Vers

le soir, on aperçut quelques grappes de goémon; la mer commençoit à changer de couleur. Ce matin, mêmes indices de l'approche de terre. L'aventure de Maniguette m'a rendu défiant, et je prévoyois ce qui devoit nous arriver. A dix heures, on crie : *Terre sur l'avant à nous*. On sonde, vingt-huit brasses; un instant après, vingt-deux. On vire de bord, et on fait route dans le nord-est; mais le calme survient, et le vaisseau n'ayant pas assez de vent pour résister à la lame et à la force du courant, la dérive nous portoit insensiblement sur ces écueils que nous voulions éviter. On prépare aussitôt les ancres. Nous avions toujours la sonde à la main, et nous trouvions toujours vingt-deux brasses. A midi, un petit frais s'élève; l'espérance renaît; on se croit délivré du danger; mais les courants trop rapides nous entraînoient toujours sur la terre. A trois heures, on sonde encore, et l'on n'a plus que dix-huit brasses; un demi-quart-d'heure après, quatorze brasses : aussitôt on amène toutes les voiles, et l'on jette l'outre.

Voilà notre situation présente. Je vous épargne les réflexions; j'ai tout le loisir d'en faire, et n'ai pas le courage de les écrire. La crainte et la consternation sont répandues dans le vaisseau; la tranquillité feinte des chefs n'en impose à personne.

Nous allons passer la nuit à l'ancre. Sommeil, viens tirer le rideau sur touts les objets de la veille. Viens, et si je dois trouver ici le terme de mes jours, puissé-je du moins franchir dans tes bras,

et sans m'en apercevoir, ce pas inévitable et si redouté !

O toi, mon frère et mon ami ! mon triste cœur t'appelle. Je vois d'un œil tranquille tout ce qui m'environne ; c'est toi seul, c'est ton souvenir qui m'arrache des larmes. Mes derniers regards se tourneront vers la France, et mon dernier soupir sera pour toi.

Le 2 août, à huit heures du matin.

Je n'ai jamais passé une si bonne nuit ; mon sommeil n'a été troublé par aucun rêve affligeant. On s'est aperçu que, malgré nos deux ancres, le courant nous entraînoit ; on en a jeté une troisième. Le premier pilote, qui a la confiance de tout le vaisseau, et qui la mérite seul, est allé à la découverte.

A trois heures après midi.

Voilà le canot qui reparoît ; touts les regards sont tournés sur lui. On ne parle point ; on n'ose se regarder, de peur de retrouver ses craintes dans les yeux des autres ; c'est un tableau frappant : mais pour bien l'observer, peut-être seroit-il nécessaire de n'en pas faire partie.

A six heures du soir.

Le bienheureux canot vient d'arriver enfin. Voici ce que m'a raconté l'officier qui le commandoit : à deux lieues du navire, ils ont aperçu

une voile, à perte de vue, et ils ont dirigé leur course de ce côté-là. En trois heures de temps, ils eurent joint l'objet; c'étoit un petit bâtiment de pêcheurs. Ils l'ont abordé, et ont trouvé un vieillard blanc avec dix nègres. Ces gens furent bien étonnés de rencontrer en pleine mer un canot qui paroissoit venir du large. Un de nos matelots savoit par bonheur le portugais; sans cela, toute leur bonne volonté nous eût été inutile. Le banc sur lequel nous sommes n'est dangereux que lorsqu'on n'en a aucune connoissance; il s'étend à quarante lieues en tout sens; on y trouve par-tout au moins douze brasses de fond. Les îlots, dont le voisinage nous effraie un peu, sont des rochers nommés *Abrolhos*, célèbres par plus d'un naufrage.

Le 4 août.

Ce matin, à huit heures, nous avons appareillé avec un bon frais qui dure encore, et qui nous est bien nécessaire. On sonde d'heure en heure. Le fond est très inégal; nous avons alternativement quarante, douze et vingt brasses.

Le 5 août.

Dans la nuit, nous avons perdu totalement le fond. On parle beaucoup d'une relâche à Rio-Janeiro. Il y a cinquante hommes sur les cadres.

Le 6 août.

Nous découvrîmes hier au soir la petite île du

Repos, qui n'est qu'à quatre lieues de la terre ferme. L'île *du Repos!* Que ce nom flatte agréablement l'oreille et le cœur! Bonheur, aimable tranquillité, s'il étoit vrai que vous fussiez renfermés dans ce point de notre globe, il seroit le terme de ma course. J'irois y ensevelir pour jamais mon existence. Inconnu à l'univers que j'aurois oublié, j'y coulerois des jours aussi sereins que le ciel qui les verroit naître. Je vivrois sans desirs, et je mourrois sans regrets.

C'est ainsi que je m'abandonnois aux charmes de la rêverie, et mon ame se plaisoit dans ces idées mélancoliques, lorsque, reprenant tout à coup leur cours naturel, mes pensées se tournèrent vers Paris; adieu touts mes projets de retraite. L'île du Repos ne me parut plus que l'île de l'Ennui : mon cœur m'avertit que le bonheur n'est pas dans la solitude, et l'Espérance vint me dire à l'oreille : Tu les reverras ces épicuriens aimables, qui portent en écharpe le ruban gris-de-lin, et la grappe de raisin, couronnée de myrte; tu la reverras cette maison, non pas de plaisance, mais de plaisir, où l'œil des profanes ne pénètre jamais, tu la reverras

Cette *caserne*, heureux séjour,
Où l'Amitié, par prévoyance,
Ne reçoit le fripon d'Amour
Que sous serment d'obéissance;
Où la paisible égalité,
Passant son niveau favorable
Sur les droits de la vanité,
Ne permet de rivalité

Que dans les combats de la table;
Où l'on ne connoît d'ennemis
Que la raison toujours cruelle;
Où jeux et ris font sentinelle,
Pour mettre en fuite les ennuis;
Où l'on porte, au lieu de cocarde,
Un feston de myrte naissant,
Un thyrse au lieu de hallebarde,
Un verre au lieu de fourniment;
Où l'on ne fait jamais la guerre
Que par d'agréables bons mots,
Lancés et rendus à propos;
Où le vaincu, dans sa colère,
Du nectar fait couler les flots,
Et vide insolemment son verre
A la barbe de ses rivaux.
Cette ordonnance salutaire
Est écrite en lettres de fleurs
Sur la porte du sanctuaire,
Et mieux encor dans touts les cœurs:
« De par nous, l'Amitié fidelle,
« Et plus bas, Bacchus et l'Amour:
« Ordonnons qu'ici, chaque jour
« Amène une fête nouvelle;
« Que l'on y pense rarement,
« De peur de la mélancolie;
« Qu'on y préfère sagement
« A la sagesse, la folie;
« A la raison, le sentiment;
« Et qu'on y donne à la paresse,
« A l'art peu connu de jouir,
« Touts les moments de la jeunesse;
« Car tel est notre bon plaisir. »

Le 16 août.

A peine la relâche de Rio-Janeiro a été décidée, que les vents ont changé, et nous ont repoussés au large. La bourrasque a duré quatorze jours, et nous

sommes depuis trois, mouillés à l'entrée de la rade. Le capitaine de port se rendit à notre bord hier matin, et, d'après les instructions qu'il nous a données, deux de nos officiers sont allés demander au vice - roi la permission d'entrer. Cette précaution est nécessaire à touts les vaisseaux étrangers qui veulent relâcher à Rio-Janeiro. Ces gens-ci se ressouviennent de Duguay - Trouin, et les François n'en sont point aimés.

Le 17 août.

Le canot fut de retour hier au soir avec la permission, et nous appareillâmes sur le champ. En passant devant le premier fort, qui est à quatre lieues de la ville, nous saluâmes de treize coups de canon, et ils nous furent rendus. Il nous arriva de terre un canot d'escorte, pour veiller à la contrebande, et pour empêcher le débarquement.

Nous venons d'avoir la visite du commissaire et celle du médecin. Le premier a demandé au capitaine les raisons qui l'obligeoient à relâcher, et quels étoient ses besoins; il a examiné les cartes, les journaux, et le procès - verbal qu'on avoit dressé d'avance. Le médecin a visité les malades, et ils ont barbouillé l'un et l'autre une douzaine de feuilles de grand papier.

Nous jouissons dans cette rade du spectacle le plus intéressant et le plus agréable. L'entrée offre tout ce qu'on peut imaginer de plus beau ; des forts, des batteries, des retranchements, des montagnes et des collines couvertes de bananiers ou

d'orangers, de jolies maisons de campagne, dispersées çà et là, et un air d'abondance et de bonheur répandu de toutes parts.

Le 19 août.

Hier, à midi, nous eûmes une audience publique du vice-roi. Le palais est vaste; mais l'extérieur et ce que j'ai vu de l'intérieur, ne répondent pas à la richesse de la colonie. On nous reçut d'abord avec cérémonie dans une grande avant-salle; puis un rideau se leva, et nous laissa voir le vice-roi environné de toute sa cour. Il nous reçut poliment, accorda au capitaine la relâche, et aux passagers la permission de se promener dans la ville. Après l'audience, nous fîmes des visites militaires, et nous revînmes dîner à bord. Il nous est défendu de manger à terre, et encore plus d'y coucher.

Grâce à de bonnes jalousies doubles, bien entretenues par les maris, nous n'avons vu aucune Portugaise. Elles ne sortent jamais qu'après l'*Angelus*, qui se dit à six heures du soir, et c'est précisément l'instant auquel nous sommes obligés de regagner notre prison.

La ville est grande, les maisons sont basses et mal-bâties, les rues bien alignées, mais fort étroites.

Après midi, nous descendîmes à terre. Trois officiers vinrent nous recevoir sur le rivage; c'est l'usage ici; les étrangers sont toujours accompagnés. Nous allâmes à une foire qui se tient à une demi-

lieue de la ville. Chemin faisant, j'eus le plaisir de voir plusieurs Portugaises qui soulevoient leurs jalousies pour nous examiner. Il y en avoit très peu de jolies ; mais une navigation de trois mois, et la difficulté de les voir, les rendoient charmantes à mes yeux.

On ne trouvoit à cette foire que des pierres mal taillées, mal montées, et d'un prix excessif. Pendant que nous portions de touts côtés nos regards, un esclave vint prier nos conducteurs de nous faire entrer dans un jardin voisin. Nous y trouvâmes quatre tentes bien dressées. La première renfermoit une chapelle, dont touts les meubles étoient d'or et d'argent massifs, et travaillés avec un goût exquis. La seconde contenoit quatre lits ; les rideaux étoient d'une étoffe précieuse de Chine, peinte dans le pays, les couvertures de damas enrichi de franges et de glands d'or, et les draps d'une mousseline brodée, garnie de dentelle. La troisième servoit de cuisine, et tout y étoit d'argent. Quand j'entrai dans la quatrième, je me crus transporté dans un de ces palais de fée bâtis par les romanciers. Dans les quatre angles étoient quatre buffets chargés de vaisselle d'or, et de grands vases de cristal, qui contenoient les vins les plus rares ; la table étoit couverte d'un magnifique surtout, et des fruits d'Europe et d'Amérique. La gaieté qui régnoit parmi nous, ajoutoit encore à l'illusion. Tout ce que je mangeai me parut délicieux et apprêté par la main des génies : je croyois avaler le nectar ; et pour achever l'enchantement, il ne man-

quoit plus qu'une Hébé. Nous sortîmes de ce lieu de délices, en remerciant le dieu qui les faisoit naître. Ce dieu est un seigneur âgé d'environ cinquante ans; il est puissamment riche, mais il doit plus qu'il ne possède. Sa seule passion est de manger son bien et celui des autres dans les plaisirs et la bonne chère. Il fait transporter ses tentes partout où il croit pouvoir s'amuser, et il décampe aussitôt qu'il s'ennuie. Cet homme-là est un charmant épicurien; il est digne de porter le ruban gris-de-lin.

Le 21 août.

Même fête hier chez l'homme aux quatre tentes, mais beaucoup plus brillante, parce qu'il avoit eu le temps de la préparer; cependant pas un seul minois féminin.

Nous fîmes aussi plusieurs visites qui remplirent agréablement la soirée. Les femmes nous reçoivent on ne peut pas mieux, et comme des animaux curieux qu'on voit avec plaisir. Elles sont toutes très brunes; elles ont de beaux cheveux relevés négligemment, un habillement qui plaît par sa simplicité, de grands yeux noirs et voluptueux; et leur caractère, naturellement enclin à l'amour, se peint dans leur regard.

Le 25 août.

Nous eûmes hier un joli concert, suivi d'un bal. On ne connoît ici que le menuet. J'eus le plaisir d'en danser plusieurs avec une Portugaise char-

mante, de seize ans et demi; elle a une taille de nymphe, une physionomie piquante,

Et la grâce plus belle encor que la beauté.

On la nomme Dona Theresa.

Je ne vous dirai rien des églises; les Portugais sont par-tout les mêmes. Elles sont d'une richesse étonnante; il n'y manque que des siéges.

J'aurois été charmé de connoître l'opéra de Rio-Janeiro; mais le vice-roi n'a jamais voulu nous permettre d'y aller.

Ce pays-ci est un paradis terrestre. La terre y produit abondamment les fruits de touts les climats; l'air y est sain; les mines d'or et de pierreries y sont très nombreuses; mais à touts ces avantages il en manque un, qui peut seul donner du prix aux autres : c'est la liberté. Tout est ici dans l'esclavage; on y peut entrer, mais on n'en sort guère; en général, les colons sont mécontents et fatigués de leur sort.

Le 15 septembre.

Le 5 de ce mois, nous quittâmes Rio-Janeiro. Les vents nous ont toujours favorisés. Hier, pendant toute la journée, il a venté bon frais; le ciel étoit sombre, tout annonçoit un gros temps. Dans la nuit, le vent a soufflé avec violence; le tonnerre s'est fait entendre de trois côtés différents, et les lames venoient déferler sur la dunette. Réveillé par le bruit de la tempête, à une heure, je monte sur le pont. Nous étions à sec de voiles; et, dans cet

état, le navire filoit huit nœuds. Peignez-vous à la fois le sifflement du vent et de la pluie, les éclats du tonnerre, le mugissement des flots, qui venoient se briser avec impétuosité contre le vaisseau, et un bourdonnement sourd et continuel dans les cordages; ajoutez à tout cela l'obscurité la plus profonde, et un brouillard presque solide que l'ouragan chassoit avec violence; vous aurez une légère idée de ce que j'observois alors tout à mon aise. Je vous avoue que dans ce moment je me suis dit tout bas : *Illi robur et æs triplex*. Vers les trois heures, la tempête a été dans toute sa force; de longs éclairs tomboient sur le gaillard, et y laissoient une odeur insupportable; la mer paroissoit de feu; un silence effrayant régnoit sur le pont; on n'entendoit que la voix de l'officier de quart, qui crioit par intervalles : *stribord, babord*. Ce grain a duré une demi-heure, et il a été tout à coup terminé par un grand calme.

LETTRE

A M. LE CHEVALIER DE B***.

C'est ici que l'on voit deux choses bien cruelles,
Des maris ennuyeux et des femmes fidelles;
Car l'amour, tu le sais, n'est pas luthérien;
C'est ici qu'alentour d'une vaste théïère,
Près d'un large fromage et d'un grand pot à bière,
L'on digère, l'on fume, et l'on ne pense à rien;
C'est ici que l'on a santé toujours fleurie,
Visage de chanoine et panse rebondie;
C'est dans ces lieux enfin qu'on nous fait aujourd'hui
Avaler à longs traits la constance et l'ennui.

On a bien raison de dire, *chaque pays, chaque mode*. En France, les filles ne s'observent que dans l'extérieur; l'amant est toujours celui qu'on reçoit avec le plus de froideur; c'est celui auquel on veut faire le moins d'attention; et de l'air le plus décent et le plus réservé, on lui donne un rendez-vous pour la nuit. Ici tout au rebours : vous êtes accueilli avec un air d'intelligence et d'amitié qui, parmi nous, signifieroit beaucoup; vos yeux peuvent s'expliquer en toute assurance; on leur répond sur le même ton; on vous passe le baiser sur la main, sur la joue, même celui qui semble le plus expressif; enfin, on vous accorde tout, excepté la seule chose qui s'accorde parmi nous.

Que faire donc? Je ne fume jamais; la fidélité matrimoniale est bien ennuyeuse; dans une in-

trigue où le cœur n'est que chatouillé, on ne vise qu'au dénouement. La promenade est mon unique plaisir : triste plaisir à vingt ans ! Je la trouve dans un jardin magnifique, qui n'est fréquenté que par les oiseaux, les dryades et les faunes. Les divinités de ces lieux s'étonnent de me voir sans pipe et un livre à la main. C'est là que je jouis encore, par le souvenir de ces moments passés avec toi, des douceurs de notre amitié, de nos folies et des charmes de la *caserne*. C'est là que je t'écris, tandis que tu m'oublies peut-être dans Paris ;

Tandis qu'entouré de plaisirs,
Toujours aimé, toujours aimable ;
Tu sais partager tes loisirs
Entre les muses et la table.
Adieu, conserve touts ces goûts ;
Vole toujours de belle en belle ;
Au Parnasse fais des jaloux,
A l'amitié reste fidelle.
Puisses-tu dans soixante hivers
Cueillir les fleurs de la jeunesse,
Caresser encor ta maîtresse,
Et la chanter en jolis vers !

LETTRE

AU MÊME.

De l'île de Bourbon, le 19 janvier 1775.

Tu veux donc, mon ami, que je te fasse connoître ta patrie? Tu veux que je te parle de ce pays ignoré que tu chéris encore, parce que tu n'y es plus? Je vais tâcher de te satisfaire en peu de mots.

L'air est ici très sain. La plupart des maladies y sont totalement inconnues. La vie est douce, uniforme, et par conséquent fort ennuyeuse. La nourriture est peu variée. Nous n'avons qu'un petit nombre de fruits, mais ils sont excellents.

Ici ma main dérobe à l'oranger fleuri
Ces pommes dont l'éclat séduisit Atalante;
Ici, l'ananas plus chéri
Élève avec orgueil sa couronne brillante;
De touts les fruits ensemble il réunit l'odeur.
Sur ce coteau, l'atte pierreuse
Livre à mon appétit une crême flatteuse;
La grenade plus loin s'entr'ouvre avec lenteur;
La banane jaunit sous sa feuille élargie;
La mangue me prépare une chair adoucie;
Un miel solide et dur pend au haut du dattier;
La pêche croît aussi sur ce lointain rivage,
Et, plus propice encor, l'utile cocotier
Me prodigue à la fois le mets et le breuvage.

Voilà touts les présents que nous fait Pomone : pour l'amante de Zéphire, elle ne visite qu'à regret ces climats brûlants.

Je ne sais pourquoi les poëtes ne manquent jamais d'introduire un printemps éternel dans les pays qu'ils veulent rendre agréables; rien de plus mal-adroit. La variété est la source de touts nos plaisirs, et le plaisir cesse de l'être quand il devient habitude. Vous ne voyez jamais ici la nature rajeunie; elle est toujours la même. Un vert triste et sombre vous donne toujours la même sensation. Ces orangers, couverts en même temps de fruits et de fleurs, n'ont pour moi rien d'intéressant, parce que jamais leurs branches dépouillées ne furent blanchies par les frimas. J'aime à voir la feuille naissante briser son enveloppe légère; j'aime à la voir croître, se développer, jaunir et tomber. Le printemps plairoit beaucoup moins, s'il ne venoit après l'hiver. . . . .

O mon ami! lorsque mon exil sera fini, avec quel plaisir je reverrai Feuillancour au mois de mai! Avec quelle avidité je jouirai de la nature! Avec quelles délices je respirerai les parfums de la campagne! Avec quelle volupté je foulerai le gazon fleuri! Les plaisirs perdus sont toujours les mieux sentis. Combien de fois n'ai-je pas regretté le chant du rossignol et de la fauvette! Nous n'avons ici que des oiseaux braillards, dont le cri importun attriste à la fois l'oreille et le cœur. En comparant ta situation à la mienne, apprends, mon ami, à jouir de ce que tu possèdes.

Nous avons, il est vrai, un ciel toujours pur et serein; mais nous payons trop cher cet avantage. L'esprit et le corps sont anéantis par la chaleur;

tours leurs ressorts se relâchent. L'ame est dans un assoupissement continuel; l'énergie et la vigueur intérieures se dissipent par les pores. Il faut attendre le soir pour respirer; mais vous cherchez en vain des promenades.

D'un côté, mes yeux affligés
N'ont pour se reposer qu'un vaste amphithéâtre
De rochers escarpés que le temps a rongés.
De rares arbrisseaux, par les vents outragés,
Y croissent tristement sur la pierre rougeâtre,
Et des lataniers alongés
Y montrent loin à loin leur feuillage grisâtre.
Trouvant leur sureté dans leur peu de valeur,
Là d'étiques perdreaux, de leurs ailes bruyantes,
Rasent impunément les herbes jaunissantes,
Et s'exposent sans crainte au canon du chasseur.
Du sommet des remparts dans les airs élancée,
La cascade, à grand bruit, précipite ses flots;
Et, roulant chez Téthys son onde courroucée,
Du nègre infortuné renverse les travaux.
Ici, sur les confins des états de Neptune,
Où jour et nuit son épouse importune
Afflige les échos de longs mugissements,
Du milieu des sables brûlants
Sortent quelques toits de feuillage.
Là jamais le zéphyr volage
Ne rafraîchit l'air enflammé;
Sous les feux du soleil le corps inanimé
Reste sans force et sans courage.
Quelquefois l'aquilon bruyant,
Sur ses ailes portant l'orage,
S'élance du sombre orient:
Dans ses antres l'onde profonde
S'émeut, s'enfle, mugit et gronde;
Au loin sur la voûte des mers
On voit des montagnes liquides
S'élever, s'approcher, s'élancer dans les airs,

Retomber et courir sur les sables humides;
Les flammes du volcan brillent dans le lointain;
L'Océan franchit ses entraves,
Inonde nos jardins, et porte dans nos caves
Des poissons étonnés de nager dans le vin.

Le bonheur, il est vrai, ne dépend pas des lieux qu'on habite. La société, pour peu qu'elle soit douce et amusante, dédommage bien des incommodités du climat. Je vais essayer de te faire connoître celle qu'on trouve ici.

Le caractère du créole est généralement bon; c'est dommage qu'il ne soit pas à même de le polir par l'éducation. Il est franc, généreux, brave et téméraire. Il ne sait pas couvrir ses véritables sentiments du masque de la bienséance; si vous lui déplaisez, vous n'aurez pas de peine à vous en apercevoir. Il ouvre aisément sa bourse à ceux qu'il croit ses amis. N'étant jamais instruit des détours de la chicane, ni de ce qu'on nomme les affaires, il se laisse souvent tromper. Le préjugé du point d'honneur est respecté chez lui plus que par-tout ailleurs. Il est ombrageux, inquiet, et susceptible à l'excès. Il se prévient facilement, et ne pardonne guère. Il a une adresse peu commune pour touts les arts mécaniques ou d'agrément. Il ne lui manque que de s'éloigner de sa patrie et d'apprendre. Son génie indolent et léger n'est pas propre aux sciences et aux études sérieuses. Il n'est pas capable d'application; et ce qu'il sait, il le sait superficiellement et par routine.

On ne se doute pas, dans notre île, de ce que c'est

que l'éducation. L'enfance est l'âge qui demande de la part des parents le plus de prudence et le plus de soins. Ici l'on abandonne les enfants aux mains des esclaves : ils prennent insensiblement les goûts et les mœurs de ceux avec qui ils vivent; aussi, à la couleur près, très souvent le maître ressemble parfaitement à l'esclave. A sept ans, quelque soldat ivrogne leur apprend à lire, à écrire, et leur enseigne les quatre premières règles d'arithmétique; alors l'éducation est complète.

Le créole est bon ami, amant inquiet, et mari jaloux. (Ce qu'il y a d'impayable, c'est que les femmes partagent ce dernier ridicule avec leurs époux, et que la foi conjugale n'en est pas mieux gardée de part et d'autre.) Il est vain et entêté; il méprise ce qu'il ne connoît pas, et il connoît peu de chose; il est plein de lui-même, et vide de tout le reste. Ce fonds d'orgueil et de suffisance vient de l'ignorance et de la mauvaise éducation. Ici, dès qu'un homme peut avoir six pieds de maïs, deux cafiers et un négrillon, il se croit tiré de la cuisse de Jupiter. Tel qui galope à cru dans la plaine, une pipe à la bouche, en grand caleçon et les pieds nus, changeroit à peine son sort contre celui du roi de France. C'est ce qui arrivera nécessairement dans touts les pays où il n'y aura pas de peuple, où touts les rangs seront confondus, et où la dénomination d'habitant mettra de niveau toutes les conditions.

D'ailleurs, accoutumé, comme on l'est ici depuis l'enfance, à parler en maître à ses esclaves,

on n'apprend guère, ou l'on oublie aisément ce qu'exigent un égal et un supérieur. Il est difficile de ne pas rapporter de l'intérieur de son domestique ce ton décisif et cet esprit impérieux que révolte la plus légère contradiction. C'est aussi ce qui entretient cette paresse naturelle au créole, et qui prend sa source dans la chaleur du climat.

Le sexe, dans ce pays, n'a pas à se plaindre de la nature. Nous avons peu de belles femmes, mais presque toutes sont jolies; et l'extrême propreté, si rare en France, embellit jusqu'aux laides. Elles ont en général une taille avantageuse et de beaux yeux. La chaleur excessive empêche les lis et les roses d'éclore sur leur visage. Cette chaleur flétrit encore avant le temps d'autres attraits plus précieux. Ici une femme de vingt-cinq ans en a déjà quarante. Il existe un proverbe exclusif en faveur des petits pieds; pour l'honneur de nos dames, je m'inscris en faux contre ce proverbe. Il leur faut de la parure, et j'ose dire que le goût ne préside pas toujours à leur toilette. La nature, quelque négligée qu'elle puisse être, est plus agréable qu'un art mal-adroit. Ce principe devroit aussi les guider dans les manières étrangères qu'elles copient, et dans toutes ces grâces prétendues où l'on s'efforce de n'être plus soi-même.

Les jalousies secrètes et les tracasseries éternelles règnent ici plus que dans aucun village de province; aussi nos dames se voient peu entr'elles. On ne sort que pour les visites indispensables; car l'étiquette est ici singulièrement respectée; nous

commençons à avoir une cérémonie, une mode, un bon ton.

L'enfance de cette colonie a été semblable à l'âge d'or. D'excellentes tortues couvroient la surface de l'île; le gibier venoit de lui-même s'offrir au fusil. La bonne foi tenoit lieu de code. Le commerce des Européens a tout gâté. Le créole s'est dénaturé insensiblement; il a substitué à ses mœurs simples et vertueuses des mœurs polies et corrompues; l'intérêt a désuni les familles, la chicane est devenue nécessaire; le chabouc a déchiré le nègre infortuné; l'avidité a produit la fourberie, et nous en sommes maintenant au siècle d'airain.

Je te sais bon gré, mon ami, de ne pas oublier les nègres dans les instructions que tu me demandes. Ils sont hommes, ils sont malheureux; c'est avoir bien des droits sur une ame sensible. Non, je ne saurois me plaire dans un pays où mes regards ne peuvent tomber que sur le spectacle de la servitude, où le bruit des fouets et des chaînes étourdit mon oreille et retentit dans mon cœur. Je ne vois que des tyrans et des esclaves, et je ne vois pas mon semblable. On troque touts les jours un homme contre un cheval; il est impossible que je m'accoutume à une bizarrerie si révoltante. Il faut avouer que les nègres sont moins maltraités ici que dans nos autres colonies. Ils sont vêtus; leur nourriture est saine et assez abondante. Mais ils ont la pioche à la main depuis quatre heures du matin jusqu'au coucher du soleil; mais leur maître, en revenant d'examiner leur ouvrage, répète touts

les soirs : « Ces gueux-là ne travaillent point. » Mais ils sont esclaves, mon ami : cette idée doit bien empoisonner le maïs qu'ils dévorent et qu'ils détrempent de leurs sueurs. Leur patrie est à deux cents lieues d'ici ; ils s'imaginent cependant entendre le chant des coqs, et reconnoître la fumée des pipes de leurs camarades. Ils s'échappent quelquefois au nombre de douze ou quinze, enlèvent une pirogue, et s'abandonnent sur les flots. Ils y laissent presque touts leur vie, et c'est peu de chose lorsqu'on a perdu la liberté. Quelques-uns ont eu le bonheur de gagner Madagascar ; mais leurs compatriotes les ont touts massacrés, disant qu'ils revenoient d'avec les blancs, et qu'ils avoient trop d'esprit. Malheureux ! ce sont plutôt ces mêmes blancs qu'il faut repousser de vos paisibles rivages. Mais il n'est plus temps ; vous avez déjà pris nos vices avec nos piastres. Ces misérables vendent leurs enfants pour un fusil, ou pour quelques bouteilles d'eau-de-vie.

Dans les premiers temps de la colonie, les nègres se retiroient dans les bois, et de là ils faisoient des incursions fréquentes dans les habitations éloignées. Aujourd'hui les colons sont en sureté. On a détruit presque touts les *Marrons ;* des gens payés par la commune en font leur métier, et ils vont à la chasse des hommes aussi gaiement qu'à celle des merles.

Je crois qu'en général la religion des nègres est le matérialisme. Ils reconnoissent un Être suprême. On leur apprend le catéchisme ; on prétend leur expliquer l'Évangile ; Dieu sait s'ils en comprennent

le premier mot ! On les baptise pourtant, bon gré, mal gré, après quelques jours d'instruction qui n'instruit point. J'en vis un dernièrement qu'on avoit arraché de sa patrie depuis sept mois ; il se laissoit mourir de faim. Comme il étoit sur le point d'expirer, et très éloigné de la paroisse, on me pria de lui conférer le baptême. Il me regarda en souriant, et me demanda pourquoi je lui jetois de l'eau sur la tête. Je lui expliquai de mon mieux la chose ; mais il se retourna d'un autre côté, disant en mauvais françois : « Après la mort, tout est fini, « du moins pour nous autres nègres ; je ne veux « point d'une autre vie, car peut-être y serois-je « encore votre esclave. »

Mais sur cet affligeant tableau
Qu'à regret ma main continue,
Ami, n'arrêtons point la vue,
Et tirons un épais rideau.
Dans le champ qu'il rendit fertile,
Laissons le nègre malheureux
Crier sous la verge docile,
Et son maître plus ennuyeux
Compter les coups d'un air tranquille :
C'est trop long-temps m'occuper d'eux.
Dégageons mon ame oppressée
Sous le fardeau de ses ennuis ;
Sur les ailes de la pensée,
Dirigeons mon vol à Paris,
Et revenons à la caserne,
Aux gens aimables, au Falerne,
A toi, le meilleur des amis,
A toi, qui du sein de la France
M'écris encor dans ces déserts,
Et que je vois bâiller d'avance,
En lisant ma prose et mes vers.

Que fais-tu maintenant dans Paris? Tandis que le soleil est à notre zénith, l'hiver vous porte à vous autres la neige et les frimas. Réalises-tu ces *projets d'orgies*, auxquels on répond par de jolis vers et par de bons vins? Peut-être qu'entouré de tes amis et des miens, amusé par eux, tu les amuses à ton tour par tes *congés* charmants.

Peut-être, hélas! dans ce moment
Où ma plume trop paresseuse
Te griffonne rapidement
Une rime souvent douteuse,
Assiégeant un large pâté
Que farcit la truffe légère,
Vous buvez frais à la santé
D'un sauvage qui ne boit guère.

Dans ce pays, le temps ne vole pas, il se traîne; l'ennui lui a coupé les ailes. Le matin ressemble au soir; le soir ressemble au matin; et je me couche avec la triste certitude que le jour qui suit sera semblable en tout au précédent. Mais il n'est pas éloigné cet heureux moment, où le vaisseau qui me rapportera vers la France, sillonnera légèrement la surface des flots. Soufflez alors, enfants impétueux de Borée; enflez la voile tendue. Et vous, aimables Néréïdes, poussez de vos mains bienfaisantes mon rapide gaillard. Vous rendîtes autrefois ce service aux galères d'Énée, qui le méritoit moins que moi : je ne suis pas tout-à-fait si pieux; mais je n'ai pas trahi ma Didon. Et vous, ô mes amis! lorsque l'Aurore, prenant une robe plus éclatante, vous annoncera l'heureux jour qui doit

me ramener dans vos bras, qu'une sainte ivresse s'empare de vos ames.

D'une guirlande nouvelle
Ombragez vos jeunes fronts,
Et qu'au milieu des flacons
Brille le myrte fidelle.
Qu'auprès d'un autel fleuri,
Chacun, d'une voix légère,
Chante pour toute prière :
Regina potens Cypri.
Puis, venant à l'accolade
D'un ami ressuscité,
Par une triple rasade
Vous saluerez ma santé.

FIN.

